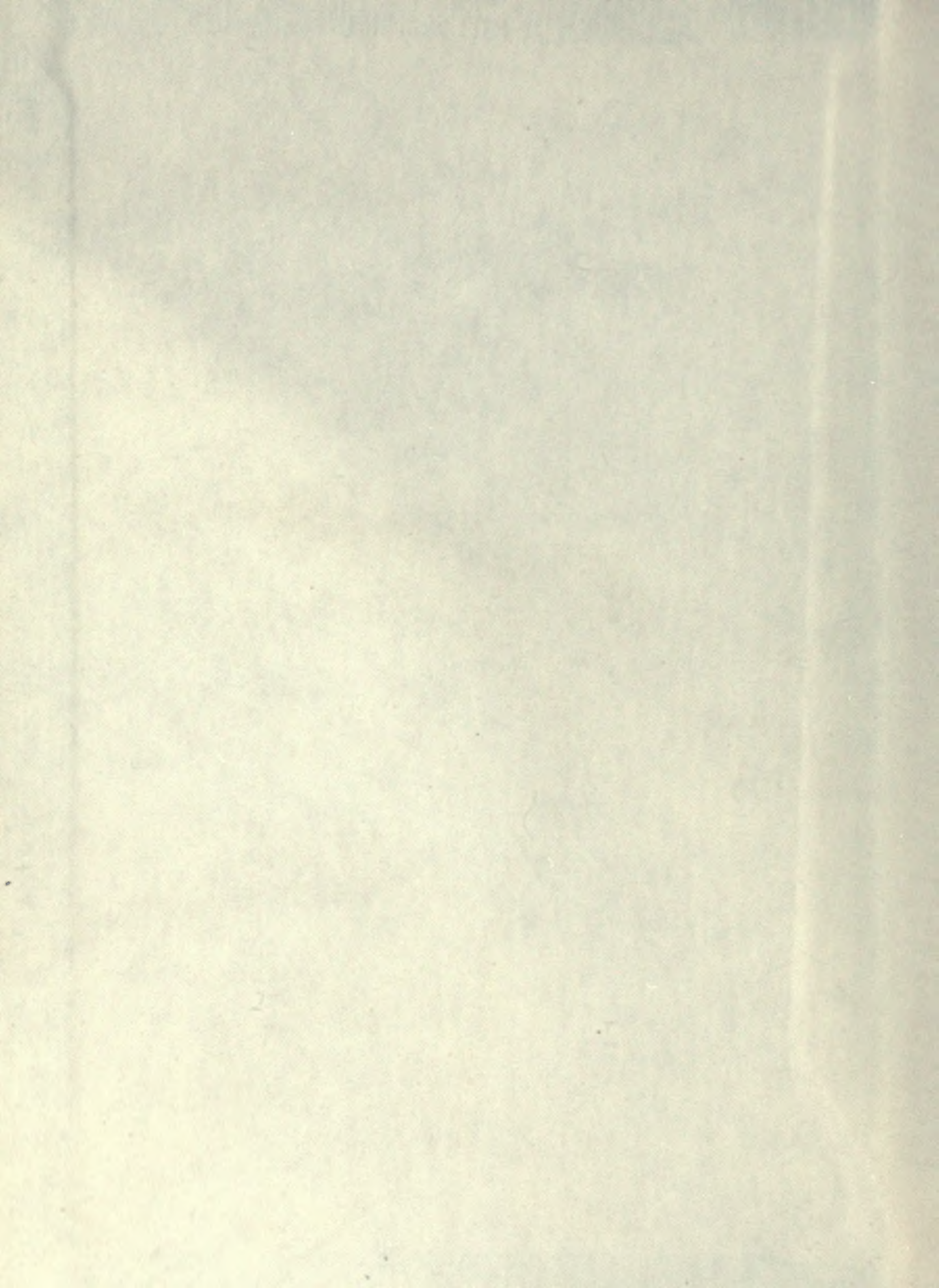
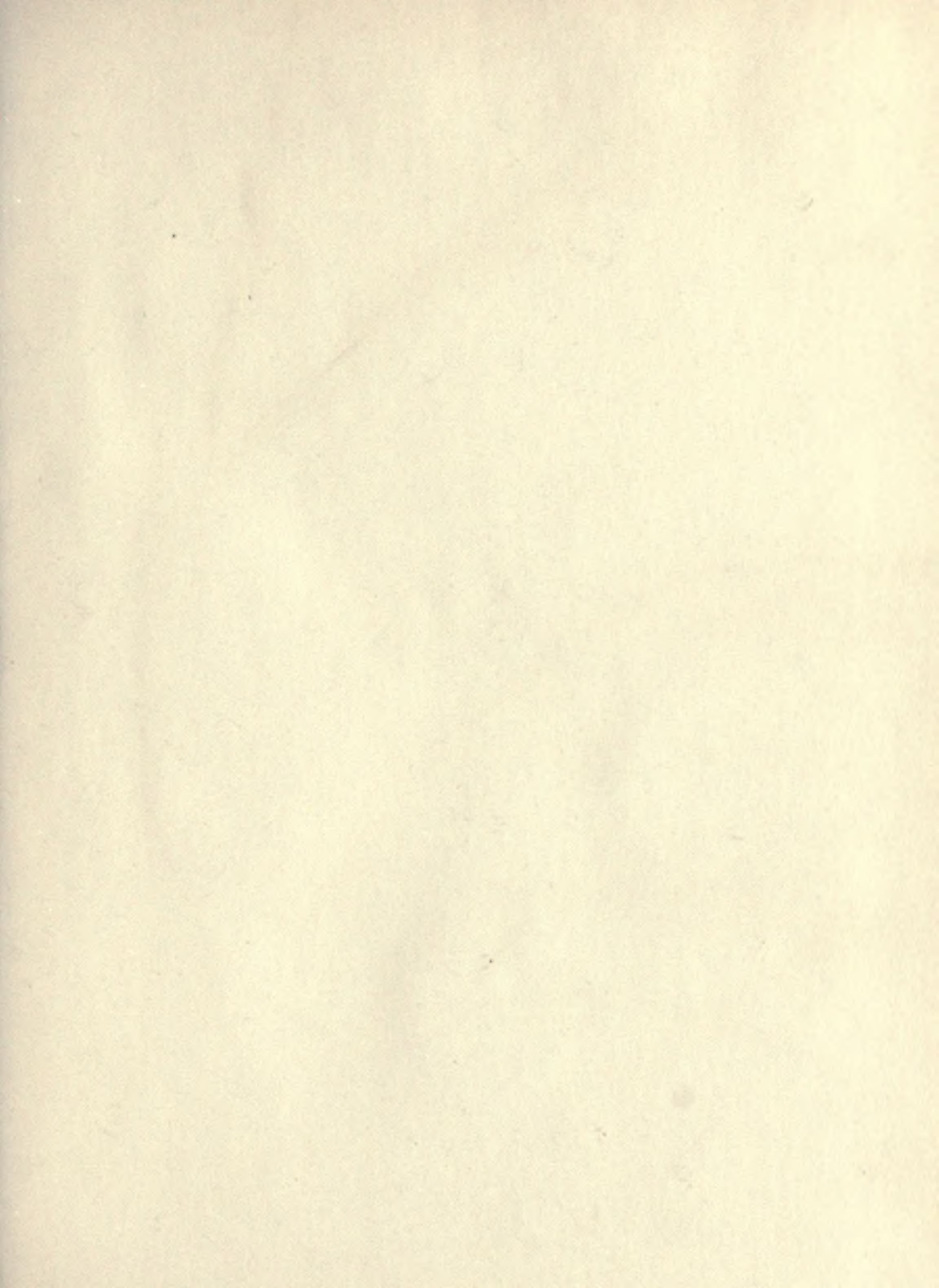
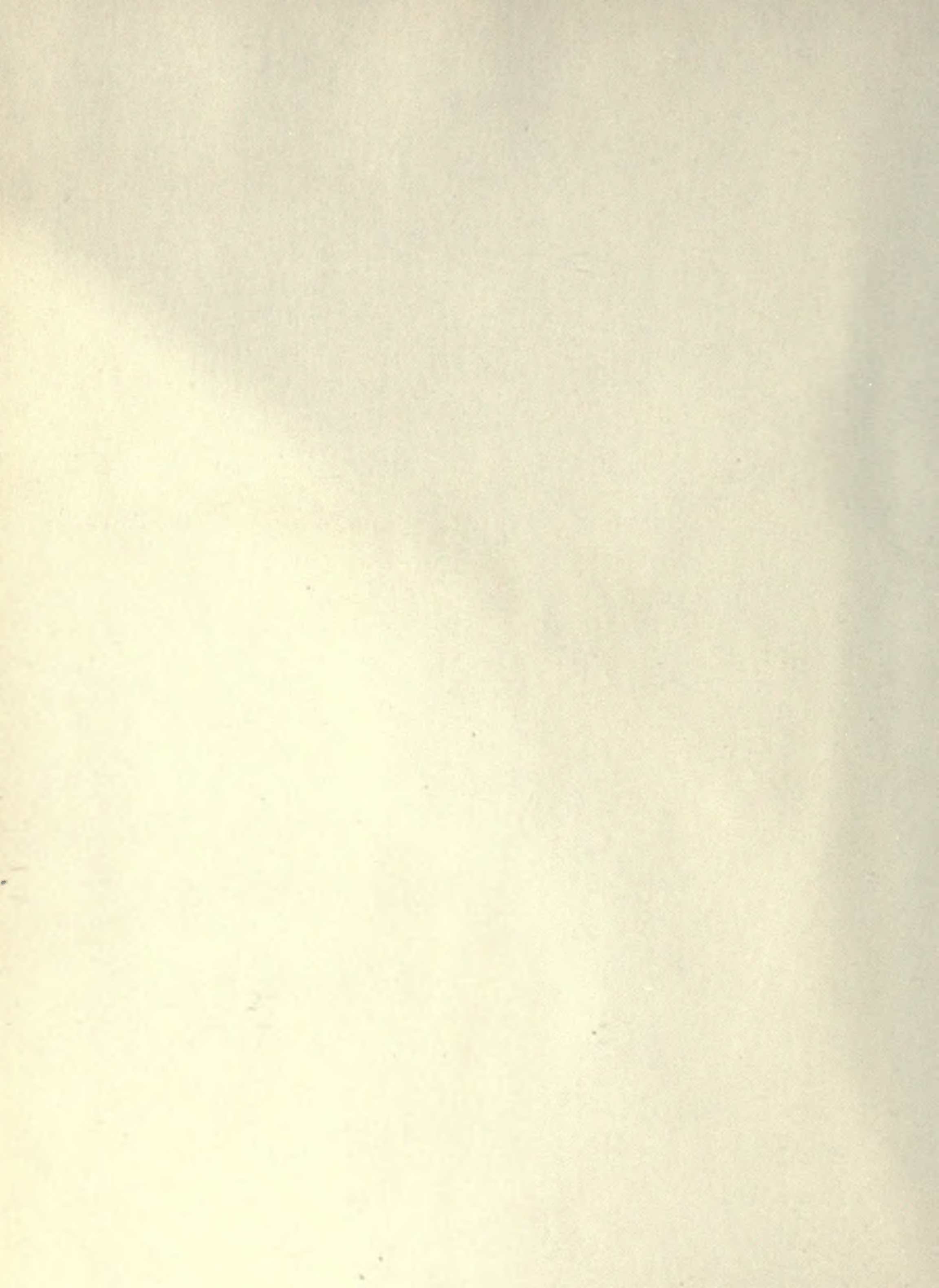
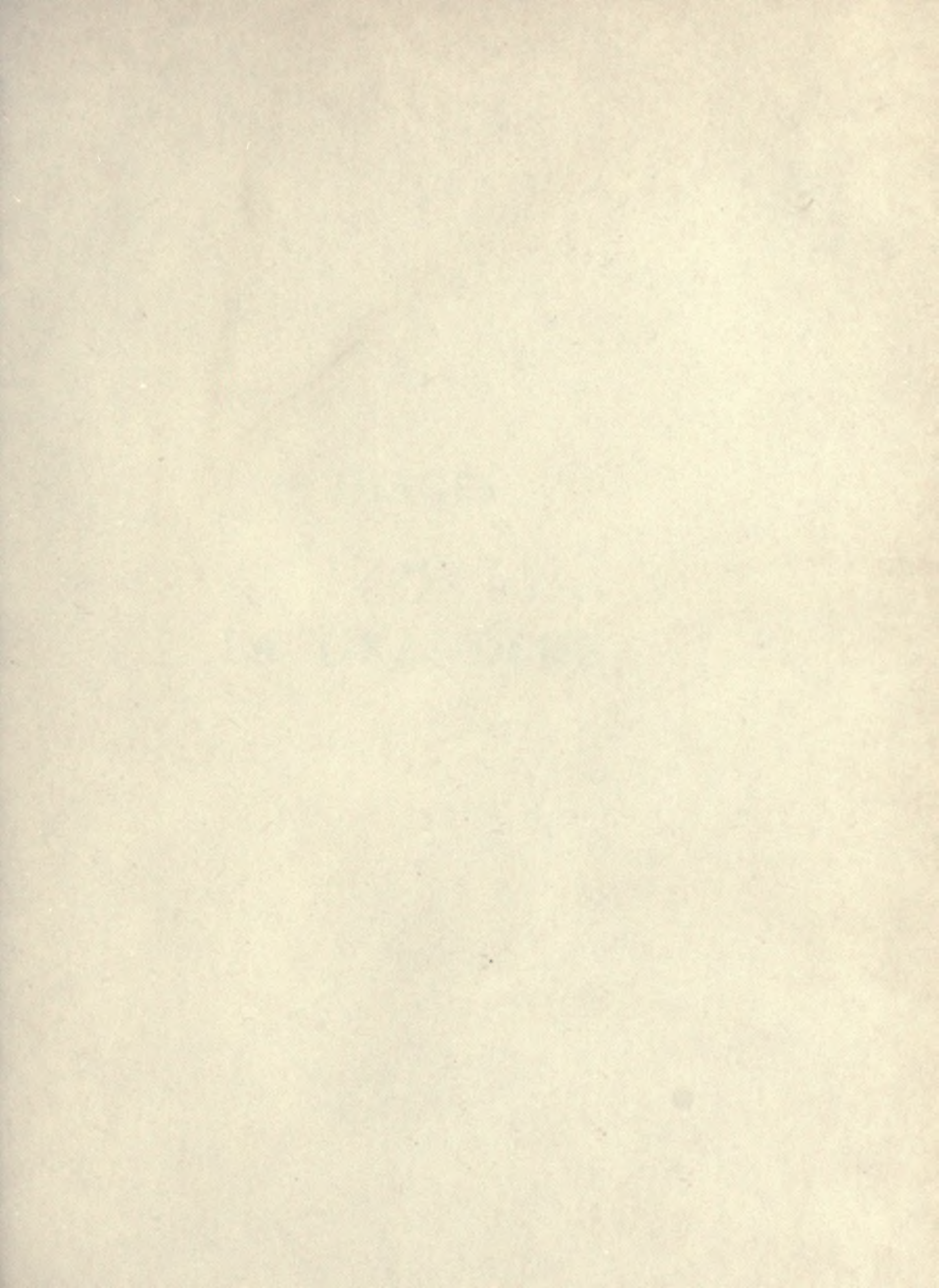












IMAGES

DE

LA GRANDEUR

ŒUVRES DE SVARÈS

ŒUVRES PUBLIÉES

AIRS, cinq livres de poèmes. 1 vol. in-16, éd. du *Mercure de France*, 1900.

LE LIVRE DE L'EMERAUDE, en Cornouailles. 1 vol. in-18, Calmann Lévy, éd., 1901.

IMAGES DE LA GRANDEUR, poème en trois livres. 1 vol. in-8, éd. de la *Revue d'Art dramatique*, 1902.

WAGNER, drame et musique. 1 vol. in-16, éd. de la *Revue d'Art dramatique*, 1898.

TOLSTOÏ, portrait. 1 vol. in-12, éd. de l'*Union morale*, 1899.

VISITE A PASCAL, portrait. *Revue des Deux-Mondes*, 1899.

IBSEN, portrait. *Revue des Deux-Mondes*, 1902.

LES PÈLERINS D'EMMAÜS, fragment d'un drame poétique. 1 vol. in-16, Léon Vanier, édit., 1892, *épuisé*.

LETTRES D'ANDRÉ DE SÉIPSE. In-8 et in-18, Lib. de l'*Art indépendant*, 1894-1899.

A PUBLIER

I. LAZARE, tragédie, 1893.
II. ACHILLE, drame, 1895.
III. LA DÉESSE, tragédie, 1891-1895.
IV. ELEKTRE ET ORESTE, tragédie, 1894.
V. THULÉ, drame, 1894-1897.
VI. MÉDUSE, tragédie, 1899.
VII. TARPÉIA, drame, 1900.
VIII. CLAIR DE LUNE, comédie, 1897.
IX. JÉSUS, trilogie en trois soirs, précédés d'une veille, 1892-1901.

I. L'HOMME DE BEAUTÉ, 1898-1899.
II. SONATES, 1891-1900.
III. POÈMES DE LA BRUME, 1895-1900.
IV. ESSAIS DE DESTRUCTION, 1898-1901.
V. FIORENZA, 1895.

SUARÈS

Images de la Grandeur



PARIS

SUI IPSIUS PRINCIPIS SUMPTIBUS

MCMI


LIBRARY
NOV 15 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

Le sujet de ce Poème est la lutte de Dieu avec l'Homme,

de Jupiter et de Titan,

leur victoire mutuelle, et le triomphe de la Nuit,

mère commune de ces Puissans.

Le sujet de ce Poème doit rester caché
sous les figures de La Puissance.
Un Grand Drame secret.

LES TROIS LIVRES



LIVRE I

OMBRES

SOUS L'ARC DE TRIOMPHE



LA COUPE

I. « Qui me réveille? » dit Hélène, lasse de la nuit passée, et pourtant pâle encore d'un désir que rien n'apaise.

La lune du matin, qui, dans le ciel, avec Vénus matinale s'attarde, —

Près de mon lit laisse trainer, comme un écho d'argent, sa silencieuse mélodie, et passe ses caresses à mes pieds nus en bracelets de perles...

O Étranger, qui donc es tu?

Le Roi s'en est allé, au cœur de cette nuit d'octobre, traquer la bête fauve, dans l'espoir de la rouge curee, —

Et je te vois ici, surprise,

Et je ne sais si j'ai fini mon rêve, ou si le songe de te voir, dans ce rayon de lune, ô etranger, n'est pas une autre rêverie?.

II. — Je t'admire, sœur des étoiles, fille de Tyndare,

O race de Tantale, tu es le desir même qui ne se peut rassasier.

— Mais toi qui me connais, pourquoi te caches tu? J'ai peur.

Et tu m'enchantes par ta forme entrevue sous le voile. Laisse, je te prie, laisse voir ton visage.

Peut-être, mystérieux, es tu mon frère, et celle des deux étoiles qui laisse à son tour le ciel, pour passer la journée sous la courtine noire des tenèbres?

Mais non : Si tu étais Pollux, ou si Castor, mon sang t'eût dejà nommé ; et toi-même

Avec avidité eusses pris mes lèvres sur tes lèvres...

Ta stature et tes membres disent ta jeunesse immortelle :

O jeune homme, il faut que tu sois un Dieu.

III. — Je t'admire, Hélène, moi qui jamais ne m'arrête ;

Et moi, qui n'ai jamais besoin de désirer, il me semble que je te désire.

— Ah, — voici que sur ma gorge tu portes ta main,

Ta main, la plus blanche que je vis, et la plus belle qui paraît sous la lune la feuille étendue sur les deux fruits de mes seins..

Tu presses si doucement ma gorge... Est-ce mon corps que tu veux ?

— **Tu ne peux me le refuser.**

— Tu dis vrai : A tous, mais non à toi, ô calme voyageur.

IV. — Je m'agenouille près de toi, au lieu de te coucher,

Et sois paisible, tandis que je fais à tes seins d'ambre un dôme de mes doigts.

— Puisses tu me saisir toute comme je m'abandonne !

Mais tes doigts sont glacés, pareils à ceux d'une déesse, qui pourrait en faire jaillir la foudre.

Je les sens sur les seins courir plus froidement que des lèvres de métal. Tu les touches, comme celui qui modèle ; — et tu ne les flattes pas ; et mon cœur s'inquiète.

Insensible, pourquoi venir à l'heure silencieuse, où le désir d'amour parle seul au désir, si ce n'est que pour le faire naître ?

Je demeure immobile : mais ta main sent si je palpite.

Je tremble moins de peur que de la soif de te connaître...

Je veux te voir : je t'arrache le voile ! Laisse !

V. ... O toi qui es si beau, mais qui m'emplis l'âme de crainte, à cause de tes yeux et d'un regard plus fixe que celui des tombeaux, —

Qui donc es tu, ô Dieu qui me moules le sein entre tes doigts irrésistibles, —

Toi qui sembles si jeune et dont le regard est si lointain ?

Et pourquoi, sous ton pouce, tiens tu ma gorge qui palpite ?

— Je suis le Sculpteur ailé, qui sculpte avec la faulx.

Et sur toi je modèle, ô Hélène, une coupe d'ivoire pour le fol Eros toujours ivre :

Je suis Thanatos. Et je viens.

SIRIUS

I. Le spectacle de ton âme, ô mon héros, est le plus vaste de l'univers.

Ni les volcans, ni les brûlantes laves ne recèlent plus de feux que les fleuves puissans de ton cœur, qui frémit de vouloir et qui veut. Et nul Etna n'est comme toi, qui mesures tes cendres, et qui souffles tes flammes au delà même de la mort, que tu prevois.

Les pluies ni les bancs de la brume n'enferment pas plus de mélancolie que l'orage de tes dégoûts sombres, et les calmes immenses de tes mépris. Car même où tu écrases, mon héros, tu ne te venges pas; et même où tu condamnes, tu ne juges plus, ayant compris.

II. O mon héros, l'étoile dans la nuit noire va comme toi. Tu es, et tu agis.

Tu n'es jamais si beau que lorsque tu déclines : car tu ne descendrais pas, si tu n'étais allé si haut. O baudrier brodé d'ardeurs sublimes.

Tes courses merveilleuses sont des bonds sur l'abîme. Ta vitesse dévorante compte toujours doubler le vide, et rêve qu'elle l'emplit, — comme la nef, brûlant l'espace, double parfois le cap de la mort, qui l'epie, dans la tempête.

III. Héros porteur de fer, tu es celui qui force le monde à être.

Et pourquoi donc poursuis tu cette route sur les cimes, où tu cours de précipice en precipice, te hâtant sans répit vers les demeures vides de la nuit ? — Tu sais pourtant le seuil désolé, et le cerbère dans sa niche obscène, qui lèche une pâtée de deuil.

Pourquoi, sinon que tu le veux contre toi-même ? — Car, toi aussi, tu as peut-être aime le repos. Va ! Tout ce feu n'est en toi qu'à fin que tu l'epuises. O beau regard de l'univers, que l'aveugle destin ouvre une seule fois sur lui, et qu'à son propre désenchantement, superbe, il destine !

LE SACRIFICATEUR

I. Les ténèbres ont une prunelle, où s'ouvre une insondable perspective de tristesse.

Ainsi roule sur elle-même la sphère de l'éternelle nuit. C'est là que je vais, parfois, avant le temps. J'y suis descendu comme l'enfant curieux qui tombe dans une cave après avoir vu toute la maison ; et s'il se heurte la tête aux marches de pierre froide, et s'il reste le crâne béant, couché sur la dernière, il garde dans cette ombre les yeux levés, comme pour voir ; et comme pour parler, sa bouche est ouverte.

Dans cette éternelle nuit, où je fus souvent, je me fais à l'obscure clarté, à mesure que j'y séjourne ; et je sonde les espaces inconnus.

II. Pleure, ô mon âme, si tu veux ; mais retiens tes cris.

Je sens l'odeur de l'abîme, le souffle d'un océan sans borne à une profondeur infinie..

Je reste sans voix ; et sans autre vie que l'angoisse de la douleur..

L'épouvante glacée ferme mes lèvres, comme l'hiver empêche la source de couler..

Couche toi, ô mon âme, dans la terreur de tes pensées..

Je rêve ; et je retiens même le murmure du ruisseau que font les larmes.

Je suis comme un cadavre immobile et muet, accablé par les siècles des siècles..

Mais ce poids d'univers qui m'écrase, laisse battre le cœur de la vie dans ma dépouille roide..

Comme les mondes dans le sombre éther, les pensées tournent en orbes dans ma tête..

Et je ne suis plus qu'un regard douloureux attaché au regard des ténèbres.

Je sens une présence invisible, et son haleine sans corps.
L'obscure clarté de cette nuit, elle vient de tes yeux pesans, ô invisible..
Et ce frisson d'océan, à des profondeurs infinies, c'est ton souffle nocturne..
Comment te nommerai je, ô toi qui règnes souverainement ici : Sphère ou précipice?
Hélas, cet éclair pareil à la lueur suprême du crépuscule, c'est le geste silencieux de ton bras, armé de la hache, qui glisse.

III. Je te connais; et ta présence autour de moi enveloppe mon âme, comme le doux air de Pâques baigne la vie, quand ceux qui s'aiment vont à pas lens, dans la prairie pascale.

Tous ceux que j'aime, ô Sacrificateur masqué, tu les as pris. Sous le fil tranchant de ton arme, tu as fauché leur cœur qui palpitait vers moi; et tu as moissonné comme une ivraie leurs douces âmes, — le temple où je suis né et où j'ai dormi, le sein tiède de ma mère, — et les bras pleins d'amour qu'ouvrait mon père et qu'il refermait sur moi, alors qu'il mettait ses lèvres sur mon front et me défendait de tes coups.

Car, comme tu les as frappés, ô sanglant, tu me menaces par derrière; et, comme ta présence même, je sens, dans l'ombre, ton bras et ton couteau levés.

RHODES

La Rose grecque.

1. L'aurore se pose sur le front candide de Rhodes, comme une lèvre mouillée d'enfant sur la joue d'une vierge qui s'éveille.

2. Les roses, les roses tombent sur les rochers de Rhodes, vers le bord de la mer.. Les roses, les roses.

3. L'ivresse de la vie heureuse et de l'âme enfantine, la calme joie d'être belle, revient pour Rhodes avec chaque retour de l'aube, sur le char blond du soleil.

4. De rosiers en rosiers, sur les collines, l'hirondelle vole vers le bord de la mer..

5. La belle grecque sort de son rêve nocturne aux rayons laiteux de la lune, pour le rêve du jour plus doux encore. Nourrie de lait et de miel, rieuse, elle ouvre les bras au bel Apollon, qui répand sur elle ses cheveux d'or. Les roses, les roses.

6. Les roches rousses, et leurs ombres de marbre, trempent leurs pieds dans la mer bleue..

7. Les bois de roses et de pins sombres, ô rêve parfumé des monts, charmantes bandelettes sur les tempes de Rhodes, s'émaillent des divins orangers, où sous les feuilles de laque, la brise des Hespérides a suspendu les pommes d'or.

8. La belle grecque respire le doux air marin, et lui rend son haleine de roses, d'oranges et de violettes.. Les roses, les roses.

9. O Rhodes, fleur des rosiers, belle rose poussée au bord de la mer bleue, dans une vasque de marbre, — verras tu toujours les cortèges de choéphores virginales, d'enfants rieurs et de blonds cavaliers ?

10. Le murmure embaumé de la vague porte sur des roches dorées le flot ambré de perles, la caresse et l'écume de la mer bleue.. Les roses, les roses.

11. Toujours la belle grecque, étendue sur la mer, parlera-t-elle au ciel d'azur de Danaé, à chaque aurore renaissante, lorsque l'hirondelle vole d'orange en orange vers les rochers, et que le soleil cueille les roses?

PLAINTE DE LA REINE

I Les caresses d'amour tombent sur le cœur lassé,
Ou rebelle, —
Comme une pluie de roses parfumées sur le miroir, au regard torve, d'un marais gelé.

II. Plus souriante que l'aurore sur la mer, et plus blanche que l'écume,
Celle que son roi adore, s'est dressée au bord du lit nuptial,
Accablée de baisers.

III. Je suis lasse, seigneur, du desir que j'excite.
Je suis lassée et blessée.
Et je voudrais être, enfin, dédaignée.

IV. Je suis la reine, hélas..
Et, depuis que je le suis, comme une morte,
Qu'on foule aux pieds, obscure, — ou, illustre, qu'on verrouille dans le tombeau,
Je ne suis plus à moi, mais l'esclave de mes prêtres et de mon culte :
Je n'ai plus rien que l'empire affreux qu'il vous a plu de me laisser ;
Je règne; et j'ai perdu toute liberté..
Hélas, je suis la reine..

V. Chaque regard, sur moi, se pose comme une main qui saisit
Et qui cueille.
Les yeux en vain se baissent : je me sens fanée comme une fleur dans un jardin d'été.

VI. Mon corps est l'enfant délicieux, dont votre cruel amour a fait son esclave de jeu.
Et même si vous n'y touchez pas, par vos pensées, derrière vous, il est
Partout traîné. Vous devriez me tuer.

VII. Délivrez moi. Je voudrais marcher librement, sans les voiles brûlans dont vous me tenez enveloppée. Ha,
La douleur de vivre est profonde autant qu'exquise.
C'est la blessure qui retient le blessé ; et qui séduit le cœur qu'elle déchire.

LE PASTEUR DES PÉCHÉS

1. Le pâtre silencieux, qui vient des rives marines, a poussé longtemps son troupeau à travers un désert lumineux, où les bêtes errèrent, broutant à peine de loin en loin une herbe rare, sèche comme la paille, poussée entre les pierres pointues et des cailloux étincelans.

2. Le pâtre a chassé devant lui, sans pitié, la troupe affamée et bêlante. Pourquoi lui avoir fait quitter les prés délicieux, que borde la mer ? L'herbe que sale l'air marin, et dont la sève savoureuse a, sur la langue, la fraîcheur de la vague sur la main ?

3. A la ville voluptueuse et à ses joies, le pâtre a tourné le dos. A travers le désert, il va morose vers la plus haute montagne. Son chien, puissant comme la raison, hargneux et fidèle comme elle, presse les brebis et les rassemble. Il gronde à tous les écarts. Il mord entre les jambes les boucs et les béliers impurs qui s'attardent.

4. C'est l'immense troupeau des péchés qui va où on le mène, la tête basse, sous le bâton du pâtre, qu'il a si longtemps mené.

Ils ont une faim si cruelle, si âpre est le désert, que pour tromper leurs dens agacées, les uns sur la croupe des autres, les moutons mâchent la laine poussiéreuse.

Et les agneaux gémissent, en retroussant leurs lèvres gercées, contre le pis tari des brebis maigres, qui n'ont plus qu'un peu de lait épais comme du sang.

5. Le pâtre silencieux a conduit le troupeau jusqu'au plateau supérieur de la montagne : là s'ouvre, en forme de précipice, un cratère

spiral. La pente à pic file au fond de la terre, comme l'axe d'un tourbillon. Et, là derrière, le sommet de la montagne, lys du vertige, n'est qu'un abîme droit de neige, d'où la lune se lève lentement.

6. Le pâtre des péchés, alors, contempla la nuit céruléenne, belle et profonde à l'égal de l'océan. A ses pieds régnait l'abîme, et la majesté divine du ciel sur sa tête. Et la mer infinie, là-bas, souriait aux étoiles, — espace de volupté.

7. Et comme le pasteur était venu pour s'endormir dans le lit de la neige, au terme du voyage, après avoir précipité ses ouailles au bercail de la tombe, — il connut soudain la vanité des remords. Il osa fixer enfin la troupe interminable, dont il ne pensait se séparer que par la mort, et qu'il avait évité de compter. Et il entendit la voix des péchés exténués s'élever de ce troupeau immense :

8. « O berger, ô Paris sur l'Ida avant d'avoir connu Hélène, — c'est elle que tu cherches, et tu la dois trouver.

« Que nous reproches tu? Et pourquoi te punir toi-même? Nous sommes nés de toi, et ce triste troupeau ne t'appartient pas moins que celui de tes vertus.

« De tes plus forts péchés, regarde comme les rejetons sont avides de vie, et vois comme en sa verdeur première elle semble innocente. Qu'importe qu'elle perde demain sa pureté?

9. « Parmi les boucs et les béliers, les agneaux du péché bondissent avec la candeur des sources, —

Dans leurs bouches sans dens, le lait n'est pas moins blanc sur la langue que celui de la figue verte, quand on rompt le pétiole. Pardonne aussi à tes péchés, beau pâtre. »

Le pasteur silencieux sourit; et sa tristesse lui fut douce. « Il fallait faire cette route », pensa-t-il, « mais non pas pour y mourir. » Et quand la lune froide se fut couchée dans les vagues, le pâtre des péchés, redescendant la montagne, reprit le chemin de la mer, poussant le troupeau dont tintaient les clarines, vers la ville des voluptés.

TRISTESSE D'ACHILLE

I. Les délices élyséennes ne sont faites que d'oubli. Ainsi, le misérable bonheur de ne plus être fut toujours réservé par les dieux aux moindres vies.

Les chastes eaux du Léthé sont les pleurs de la mort acceptée, —

Et la tendre lumière où, comme au clair de la lune se balancent les fleurs, les ombres se promènent sur les prairies élysées, ne filtre pas du ciel, mais des regards éteints sous les paupières fermées.

II. Seul, et loin de la bonne rivière, plus voisin de l'ombre et du Tartare, que des pelouses où fleurit la paix, —

Achille, amer et taciturne, qui jamais au Léthé n'a voulu boire, —

Médite dans la passion : et, comme il fut dédaigneux de la vie sur la terre, il a dans la mort le mépris de l'inutile éternité.

III. Sa mère le supplie ; mais il ne veut même pas tourner les yeux de son côté. Comme elle pleure, et lui offre ses belles mains, coupes d'ivoire, pleines de l'eau salutaire, il la repousse du bras et murmure en grondant :

« Ma mère, laisse moi.

« Il ne fallait point me concevoir d'un homme, si tu voulais que je fusse comme toi. Mais, déesse, tu ne m'as point fait dieu : — et, tel homme que je suis, condamné par eux, je méprise les immortels.

IV. « Laisse moi, toi qui m'as donné les armes sans pareilles d'une éternelle perte. Pourquoi n'as tu pas aussi trempé mon talon dans le Styx ? —

« Ou pourquoi, me mettant homme au monde et misérable, ne me faisais tu pas tout vulnerable comme eux ?

« Fallait il que je te dusse d'être, vivant, plus qu'un homme ? Et moins qu'un mort, après la vie ?

« Vois le mal que tu fis : tu m'as donné le cœur d'un homme, et la pensée d'un dieu.

« Je méprise tes dieux heureux, ô ma mère.

« S'ils me valaient, ils ne riraient pas.

« Et s'ils m'y conviaient, refusant de m'asseoir à leur table, j'éloignerais de moi leur ambroisie.

V. « Et j'ai l'ennui encore, et le dégoût de tous les hommes, de leurs vertus autant que de leurs crimes : la nausée me vient de mes exploits.

« J'ai eu toute la gloire : et pourquoi ai je donc tant lutté ? Pour un nom.

« Le plus glorieux est mort comme un chien : ton fils, ma mère. Et sa grande âme ne s'est prodiguée que pour une ombre, — du vent est allé au vent..

« Ha, je ne sais rien regretter, ni mes travaux, ni ma colère, ni mes peines ;

« Mais de rien je ne puis me satisfaire davantage..

« Vois cette jeune femme qui sourit, et qui suit, amoureuse, Orphée le poète, pour une vie naive et brève : je n'envie peut-être qu'elle et les fleurs dont elle est parée... —

« Toi, laisse moi, ô ma mère, ma très dangereuse ennemie, qui m'a créé ce que je suis, pour vivre et pour mourir.. »

ROME

I. O Rome, ville sublime par la vie des ruines, tu es pareille à un Dieu, vainqueur, qui rêve après l'action.

Etendue sur le champ de bataille, où ton haleine fait le vide, tu es grave dans la douceur, comme la force qui s'endort.

II. O ma Rome, je t'aime, parce que tu as la mélancolie de la grandeur..

III. Tu n'es pas la maîtresse, ni la courtisane, ni les délices du plaisir; tu n'es pas celle qui se prête en riant, ou se donne parée; et tu n'es pas même la volupté insidieuse du cœur.

Mais tu es la femme, et la mère, l'épouse aux flancs sûrs, qui ne refuse pas d'enfanter. Sacrée, tu es l'asile. C'est toi, l'auguste compagne, qu'on vénère, et dont le puissant amour se fait redouter.

Ainsi, le maître des dieux, qui a charge de l'univers, le grand Jupiter, toujours désigne pour son lit Junon, au large front si pur, et la préfère aux plus belles mortelles, à celles-là même qu'il poursuit.

IV. Entre les monts et la mer, quelle paix redoutable est la tienne. Tu n'es pas couchée comme une femme : mais, comme la lionne, tes flancs pressent le sol, et tes membres gardent la mort.

Pareilles au chœur suave des muses, les collines d'Albe charment un de tes horizons, déroulant, vierges voluptueuses aux écharpes d'argent, leur rythme ravissant sous tes yeux.

Et derrière toi, tandis que les âpres montagnes de la Sabine, guerrières casquées de fer, montent la garde, l'épée nue au soleil étincelant, — à l'infini la terre douloureuse se déploie sans un cri devant tes regards calmes, allant mourir aux bras de la mer mystérieuse.

V. O Rome, sereine solitude, que tu es belle et combien tu es seule.

VI. Tu es ceinte de fièvres, et l'atmosphère où tu baignes, a l'ardente lumière des prunelles fièvreuses. Tes vipères sifflent entre les pierres rousses. Les corbeaux lourds volent en croassant sur tes anciens massacres, et au loin retentit le galop hennissant de tes chevaux sauvages. Et l'on voit passer tes enfans aux grands traits graves.

Des aqueducs monstrueux et brisés, ce sont les chênes éventrés, abattus par la foudre, de tes bois de pierres. Et les inscriptions, plus fortes encore sur l'âme que le bronze sculpté ou l'airain, parlent au cœur le langage enivrant de la superbe.

Des tours rondes, socles d'un seul nom,.. des tombeaux comme des palais,.. des sépulcres qui sont des forteresses.. Et la fleur de l'oranger, et les bosquets de roses aux pieds de la grandeur romaine.

VII. O Rome, en ta sérénité que tu es forte, toi qui es impassible.

VIII. Rome, c'est au couchant surtout que tu es belle. Ton ciel est un océan d'or sur une source de sang, un rêve de splendeur silencieuse sur la pourpre des veines ouvertes.

Toi seule, tu souris de si haut à la mort, — que tu contemples. Et les pieds trempés dans un fleuve de mort, tu sembles survivre à la vie, et fixer d'un mépris souverain tes hommes, tes siècles et trois mondes.

Toi seule as la splendeur de la mort. Partout hideuse, en toi la mort est belle. Ton charme est celui du destin; et la force écrasante en erre sur tes ruines, comme une parole divine sur les lèvres de l'Olympien.

IX. O Rome, si forte d'avoir été la mère de mon impérial César, et plus belle encore, de l'avoir fait mourir, lui ayant donné le jour..

Je me couche dans les herbes violentes de ta voie nomentane, et je laisse couler, dans mon cœur, les flots du ciel d'or, et les rêves de la puissance.

X. Car je brave la fièvre;

O unique, c'est ici que j'oublie les fers, et que je quitte les entraves.

Un grand cœur, une grande âme, un vrai maître du monde.

XI. O ma Rome, toi qui as la mélancolie de la grandeur..

PRÉCIPICE D'AMOUR

I. La fenêtre est ouverte sur la nuit, qu'à l'infini prolongent les étoiles, gouttes de clarté dans l'océan sans limites de l'ombre.

La mer, lentement, roule et meurt sur les roches, ouatées de vapeurs, souffles ardens encore de l'expirant été. Et, des arbres qui frissonnent, les féuilles tombent, dans la forêt.

Amans, qui vous devorez dans la nuit, d'une bouche si avide, et qui vous déchirez dans la lutte sacrée, quel parfum de mort délicieuse s'exhale de vos étreintes froissées. Et la sueur de vos os a le sel de l'agonie sur vos lèvres brûlées.

II. Au plus fort du combat, éperdu de tristesse, héros désespéré, l'homme d'amour entend retentir dans son âme le chant funèbre de la nuit. Et la femme d'amour, qui ne l'écoute point, s'y laisse bercer, et y sourit, heureuse.

Mais lui, tremble d'une douleur sans temps et sans espace. Murmures de la mer, infinis de la nuit, cette douleur est comme vous : elle ne se peut quitter, et se renouvelle en tout ce qui l'épuise.

Il se penche sur l'amante, sur la femme d'amour, sur son cher supplice. Il se précipite, comme une ancre de fer dans les flots, au fond de ces yeux qui brillent, énigme fiévreuse, étrange feu que mouille le désir, et où la haine veille tendrement sur sa proie précieuse.

III. « Je regarde dans tes yeux : ô Femme, je t'appelle Ma Douleur, — et l'ardent désir de ma douleur, — et la volupté que j'y trouve.

« Je suis penché sur toi comme celui qui tue, — ou celui qui vient d'être tué, — et qui, en un sursaut suprême, se débat et se convulse.

« Amour, amour, je contemple la mort au miroir de tes délices, — et je cherche tes yeux, comme l'alouette la surface étincelante, dont le mirage l'attire.

« O mort, que ta présence est belle et terrible dans la vie que je donne. Amour, roi de l'épouvante, ton flambeau est la nuit folle, et tu es couronné de ténèbres toujours mourantes, comme de roses vives.

« La nuit la plus noire est la plus étoilée, ô mon âme. Les étoiles prolongent l'abime.. — La mer meurt sur les roches.. — Les feuilles tombent.. — Et je roule, au fond du précipice, avec la lente volupté d'un flot de sang le long d'une pente de marbre.

« Suspends ton souffle, monde, que j'en finisse aussi avec tes misérables rêves. Ma volupté prend à soi tous tes crimes.

« Tout ce poids sur mon cœur, ô amour, mieux qu'un univers ne glisse sur l'écliptique, et du moins sans retour, m'entraine sur le lit de la mort.

« O mort, chambre d'amour, ouverte sur la nuit.. Que les étoiles enfin se fixent.

« Retiens ton haleine, ô nature.. »

SOLEIL DE MINUIT

I. Le crépuscule, qui dure jusqu'à l'aube, livide et clair comme une face de plâtre, luit sur la capitale polaire, où un peuple de géants est courbé bonnement sous la main des autocrates.

Le ciel, dans cette nuit d'albâtre, est pareil à l'œil blanc de l'agonie ; et sa clarté vitreuse filtre les songes avec le délire.

Une chaleur torride s'élève des trottoirs. Le fleuve immense coule entre les quais de pierre. La puanteur de la foule et des hardes, de l'eau-de-vie et des foins, pèse comme un nuage.

II. Cependant la multitude se presse devant le palais d'hiver, d'où l'écartent à coups de crosse, les soldats, le poitrail des chevaux et l'arme blanche des chevaliers-gardes. Tout est lourd et violent.

Comme le flot de la rivière qui déborde, la foule accourt de tous côtés, et inonde la place. Elle parle à voix basse ; et les barbes rousses des uns se reposent sur les épaules larges des autres.

Sur le bitume où il a plu, les ivrognes penchés regardent leur image en de louches miroirs polis ; mais nul n'ose rompre le silence. La rumeur des soupirs répond au sourd roulis du fleuve.

III. Sans fin, la froide façade du palais se profile : rigide et sombre. Toutes les fenêtres se ferment. Et les lumières sont éteintes : il n'en brille plus qu'aux baies du centre, d'un seul côté.

A travers tout le palais, on cherche avec angoisse le tsarévitch Ivan, que les peuples ont surnommé Tchernine, à cause de ses yeux obscurs et de ses longs cheveux noirs.

Les grands de l'État, les princes et les ministres de l'empire se

rongent de dépit, de surprise, de servilité sans emploi : que faire de leurs genoux et de leur échine? Le tsar est mort; et le tsarévitch Ivan n'est pas là.

IV. La chambre funèbre est pleine de tout ce qui compte dans l'État et l'hôpital.

Les médecins, ici, ont le pas sur les princes. Le souverain n'est plus assis, mais couché sur son trône. Et l'acide phénique mêle sa douceur perfide aux fumées de l'encens.

Le chef des médecins, le grand eunuque du Destin, ose parler, et dit : « A peine est il mort, il sent déjà. »

Et tous, aussitôt, de se trouver plus légers : car peut-être le tsar feignait il de ne plus vivre et, vivait il encore? — Et à tous il souvient comme il était cruel, et comme ils l'ont tous détesté.

Les médecins, qui devant la mort se prennent toujours pour des juges, et se croient sans témoins, parlent désormais avec mépris de l'auguste despote, aux sénateurs qui sourient de côté, mais n'osent pas regarder la charogne de leur culte.

« Les rois pourrissent plus vite que les autres, quand ils ont dignement régné. Et celui-ci, qui est assurément le plus grand roi du globe, n'était pas encore mort, qu'il était déjà fort gâté.. L'art prolonge la pourriture et la vie.. »

« Il faut pourtant faire sa cour », dit l'archevêque en abaissant sa croix.

Et le métropolite, inquiet de ne savoir encore quel accueil sera fait à son dieu, regarde le médecin avec haine, tandis qu'il en est regardé avec un mépris haineux. Enfin, à tout hasard, ce prêtre cousu d'or se penche sur le cadavre, et le bénit.

En lui-même, il espère toujours que le tsar n'est pas mort, ayant besoin de lui.

V. Le peuple piétine sur la place; et il perd le respect pour une heure, en prenant l'habitude de la mort. « On l'embaume », dit l'un. — « C'est pourtant du fumier », dit l'autre.. — « Comme toi.. »; — « Comme moi.. »

— « Je ne suis qu'un ivrogne : je ne donnerais pas ma peau, toutefois, contre la sienne, à cette heure. » — « Tiens tu tant à ta peau?

Elle ne vaut pas celle d'un mouton, au marché.. » — « Ni plus ni moins que la tienne.. »

— « Il n'a jamais eu faim, ni soif, lui.. » — « Il a mangé et bu, tous les jours de sa vie, tant qu'il lui a plu.. » — « Oui : et du faisan, et du vin de France : compte là-dessus, mon ami. » — « Et il a eu plus de belles femmes, que de lits dans ses trois cens palais.. » — « Un vrai tsar, en effet, que celui-là.. » — « Nous avons perdu notre père, je te dis . » — « Tes enfans, peut-être; mais non toi. »

VI. Le magnifique silence règne dans le palais sans couronne. Les cierges brûlent d'une flamme immobile, et la cire coule en grosses larmes. Et voici que, soudain, dans l'alcôve impériale, on entend le froissement des étoffes, et l'on voit Tchernine, qui sort de la tapisserie.

Tous se font plus pâles, et plusieurs vieillissent en un instant. Ils ont tout prévu; et n'ont pas pensé que, caché là derrière, pût se tenir debout, à les guetter, le tsarévitch Ivan. Cependant, il leur parle d'une voix sombre, douce et brève :

« Le tsar est mort, dit il. Déjà, il est roidi. Et il doit être froid. » Il tient un petit marteau d'argent à la main, et s'approche du chevet. Mais le métropolite fait un pas mal assuré en avant... « C'est à moi de frapper sur le front », veut il dire; mais il ne l'ose pas.

VII. A peine, s'il s'enhardit à murmurer : « Prince, le tsar peut-être n'est pas... » Mais le tsarévitch Ivan l'interrompt du même ton sombre, doux et sévère : — « Le tsar est mort, vous dis je.

« Métropolite, rentre à l'instant dans ta cathédrale; et n'en sors plus. Ou...

« Le tsar est mort. Et je le sais, peut-être : c'est moi qui l'ai tué. »

« Vive le tsar Ivan ! Vive notre Tchernine ! » Tout le palais a retenti des acclamations. Et d'immenses cris, sur la place, y répondent.

Et dans l'ombre, le jeune frère d'Ivan regarde étrangement le nouveau maître.

LA PRIMAVERA

O DONNE, CH' AVETE INTELLETTO D'AMORE...

I. Sur la pointe des pieds, les blonds cheveux épars, tressés de marguerites, de muguets et d'anémones,

La Primavera vole,

Légère, fraiche et folle comme le vent d'avril.

II. Et comme lui quelquefois tiède, mais plus souvent glacée.

Ses pieds nus n'ont pas que la blancheur de la neige. C'est la lune d'hiver, qui fait l'éclat rêveur de ce col et de ces doigts. Et tout ce qu'elle a d'ardeur, le jeune soleil l'a versé en pluie d'or sur sa tête.

III. Pâles d'amour les citronniers, tissus aussi de lune, sous l'étreinte des roses, se meurent de plaisir. Enlacées aux citrons et aux oranges, rondes des roses, ô heures embaumées, delicieuses guirlandes.

Tel qu'un Orphee rêvant rencontre le chœur des muses, le crépuscule va venir sous le bois d'orangers,

Comme un frère poète, de langueur voilé, s'avance sur la prairie où dansent ses sœurs, les pieds de marbre.

IV. Dans le bois d'orangers, la fleur embaumée aux fruits se fiance. Les boules d'or rougeoient sous les feuilles laquees, dont la verdure est éternelle,

Et les fuseaux de topaze, parmi les feuillages sombres, blêmissent passionnément aux branches, qui portent les limons.

Comme la fleur de lin du ciel nouvellement éclose, regarde tendrement, à travers les doigts feuillus de la forêt, l'herbe noire à peine levée sur la pelouse ! Et tant de roses, tant de roses.

V. Enivrante, enivrée, haleine de ces bois, la Primavera vient, fleurs sous les pieds, fleurs dans la robe, des fleurs à pleines mains, — grâce que rien n'a touchée, si ce n'est les roses sur ses pas, —

La violette à tes chevilles, et le jasmin frôlant ta tête, fleur toi-même, tu glisses, toute vêtue de fleurs..

Ta bouche est un calice fin comme le col de l'œillet, et le sourire de la mer perle en ondes étranges au bord de tes yeux pers

VI. Ta joie est pareille, en sa fraîche mélancolie, à celle du délire.

O triste, à cause de ton ivresse, innocente, il n'est rien de si cruel, que ta candeur et que ta pureté. Innocence, c'est toi qui es l'épine du péché sous les roses. Et ta grâce intacte arrache des soupirs à la volupté : car la plus forte, s'étant goûtée, connaît son amertume, et toi seule, innocente, as la verte douceur du secret.

VII. O gracieuse, qui seras demain passionnée peut-être, tu es triste comme l'ombre de l'aurore, et les regards mouillés d'avril dans la clairière,

Enivrante, enivrée, —

O primavera, triste comme celle qui porte tout amour, et qui n'a point aimé.

LA VOILE NOIRE

I. Le soleil descendait au tombeau de la mer verte.

Plus tranquille que la prunelle de l'air dans la buée du soir, la gorge laiteuse de la mer, à l'horizon, laissait fleurir sa pointe mauve, pareille à la blessure des lèvres trop baisées.

Elle ne palpitait plus. Et le soleil, déjà vaincu, versait son sang plus pâle dans la legère brume.

II. Comme un cœur de chair accroché à une tige de fer, au ras d'un étal de marbre, —

Ou comme une rose de flammes, qui dort sur un chenêt, —

Le soleil à demi dévoré s'enfonçait sur une barre noire.

III. Couchant, dieu qui meurs tout en sang, —

Le flot rouge qui coule de ton agonie, tombe sur la mer, en pluie de violettes..

Et, par la prairie du deuil, acanthes au champ des eaux, les boucles de la chevelure d'or se déroulent au milieu des pampres, comme une offrande qui brille.

IV. Dans la mer mordorée, comme la trace du blessé dans le sable, tout le sang disparut.

Le ciel et l'océan rêvèrent.

Et voici que vers le port s'avança, pareille à l'ombre même, une grande et svelte goelette, aux voiles toutes noires. Elle glissait d'un vol souple, sur l'eau dormante, laissant un sillage de soie. Et le flot s'ouvrait doucement devant elle, avec le même pli résigné et la même douceur que l'on voit aux lèvres, quand la caresse de l'adieu les tourmente..

V. O voile, voile noire, —

Sur la mer déjà embaumée de l'haleine du Nord, et plus belle à cause de sa tristesse, —

Je t'ai nommée la séduction mélancolique de la mort.

Tu es venue à l'heure plus profonde que la nuit, —

De ce crépuscule voilé,

Qui prolonge la passion jusqu'au fort de l'abime, et trempe d'une ardeur qui ne veut pas s'éteindre l'horreur des ténèbres voisines.

Fut-il jamais sous le dais du ciel cendré,

Une plus grave voyageuse,

Du deuil et du couchant ?

Dans cette toile sombre, que fait palpiter le vent du sud, —

A mesure qu'il la pousse vers le port par la poupe, —

Tiennent toutes les délices de la douleur.

Jamais la mort ne parla plus haut que ce soir..

Et jamais son image ne se mût plus sublime au centre de toutes choses, — ni plus solitaire, ni plus selon mon âme..

Car mort et beauté emplissent tout l'espace : et dès lors, quoi de plus?..

Comme ce soleil a disparu, ô voile !

Comme la mer a bu sa goutte de sang : Où maintenant s'en est allée la pourpre ? —

Mais c'est toi, voile noire, qui donnes ta couleur à tout l'océan.

Ainsi, des milliards de soleils et de couchans,

Ainsi, des millions de siècles,

Et des millions d'êtres qui sentirent un cœur captif battre dans la cage de leurs côtes, —

Qui furent beaux, qui rirent et qui aimèrent, —

Ainsi, vaincus et tremblans, sont-ils descendus

Sur tes pas inévitables, ô voile noire, sombre et suave cygne, —

Dans la baie de l'immense nuit.

HYPÉRION



I

LE PRINCE D'ERIN

1. Le doux prince Sundrim, triste et rêveur, le beau prince d'Érin et de Cornouailles, après avoir longtemps erré de ses rocs de Glamorgan aux vagues du Ponant, quitta ses châteaux et ses villes, ses lacs et ses plages. Il laissa les aubes pluvieuses et les couchans brumeux, Killala et Pembroke, — Lothian, Carmarthen et Radnor, Waterford et Lismore, — l'océan vert sur les roches vertes, la houle verte sur les prés verts de l'émeraude Irlande. Et Sundrim s'en fut vers le Levant, la mer Ægée aux îles de rose et aux palais de marbre, — là où l'azur et l'or enchâssent, comme l'orbite la prunelle, Athenes blanche et bleue, Salamine au rire d'argent, Rhode orangée, et la fauve Lesbos, couronnée de pins noirs sous le ciel, comme les cheveux roux se ceignent de violettes et de lierre.

2. Et partout où il fut, au milieu des delices, il nourrit le regret de ce qu'il n'avait pas. Partout, brûlant du desir d'être, il rêva de n'être plus. Il s'accusait d'être barbare : mais au fond de son cœur, il s'en vantait aussi. Et comme il avait voulu dans son humide Irlande, vivre à jamais sur le sol d'or où croît la fleur du marbre, il languit dans la contrée lumineuse vers l'Irlande brumeuse et la forêt trempée de pluie.

3. Il se sentit périr d'avoir contenté son envie. Il la connut alors incontentable, — et qu'il est vain de vouloir vivre. Il vit que l'on ne peut toucher ensemble un bord de son desir et l'autre bord. Il mesura que l'ocean du rêve, où l'on fait voile, les sépare; et que l'on gouverne sur l'unique abime, si l'on prétend mouiller les ancres au port.

4. Quoiqu'il préférât ce qu'il eût, — et qu'il avait voulu, — à

l'héritage de là-bas, comme il ne l'avait plus, il se mit à chérir ce qu'il n'avait pas. Et quoiqu'il ne pût vivre sans l'ardente lumière, de jour en jour il eut plus chère l'île brumeuse : il y voulut mourir.

5. Il mit le cap sur l'ouest et le nord, sur la forêt, trempée de nuages gris, — la vague verte et les rocs pluvieux, — là où les ports s'ouvrent, au fond des fiords, comme un nénufar au coin d'un puits, — là où les rades silencieuses sont endormies dans la pluie fine, comme sous les courtines de l'hospice, les petites orphelines, que le sommeil du premier soir a prises dans les larmes.

6. Mais, en dépit de son sourire pâle, étant tout vêtu de clartés, depuis ses cheveux blonds jusqu'aux ongles teintés d'ambre, — et puis qu'en ses yeux, tel le sable qui brille dans les rivières du midi, jouait le reflet d'un trésor en paillettes dorées, — il revint sous le nom d'Hyperion dans son île.

7. Il toucha terre, par une nuit de deuil très paisible et très longue. Il promena un regard qui n'omit rien et se détourna de tout, sur la contrée natale. Il sourit, étranger grave et doux. Et mourut aussitôt, sans rien dire.

8. Son peuple accourut : et tous de le reconnaître. Il pleura de le retrouver, et pleura de le perdre. Les femmes pleuraient avec plaisir sur son corps, qu'elles touchaient de leurs lèvres : elles le jugeaient délicat et beau ; leurs doigts aimèrent à caresser ce front, en disposant les boucles de la chevelure. Les hommes pleurèrent sur la vie et l'autorité perdues : le maître qu'on n'a pas est toujours le bon maître.

9. Les torches fumaient sous la pluie ; et l'odeur de la résine se mêlait à celle des agrès, au parfum du filin âcre et roux, du fer qui se rouille, et des vestes de cuir..

La mer mourait avec mélancolie..

Et l'on devinait dans l'ombre les goëlands, qui perchent sur l'écume..

Quand une torche se baissait, —

On en voyait le reflet sur l'eau, comme les couteaux luisent..

On entendait mourir la mer, son murmure et son murmure..
Les mouettes, qui sentent la mort, tournoyaient en criaillant sur les rochers.
Et l'on écoutait comme un soupir, —
Tomber les feuilles, avec un bruit mol et doux..

II

FUNÉRAILLES D'HYPERION

Le Frère d'Hypérion

1. Tire le drap sur lui : car il est mort.
Tire le drap sur cette tête. Cache le beau visage sous la toile blanche. Femme, voile ces traits : ce sont ceux d'un mort.

2. Qu'est ce donc que le visage d'un mort? Et qui donnera son nom à cette apparence, encore si belle? Qui l'osera?
C'est la chose sans nom, qui va perdre sa forme.

3. O Hypérion, je te voile, parce que je t'ai connu. Je te cache, Hypérion, parce que je t'aimai..
La pluie tombe, et sa navette aura bientôt tissu les rêts humides, où la Diane éternelle t'a poussé, où la chasseresse t'a pris.

4. Mon Hypérion, doux prince, pourquoi es tu venu mourir ici, d'où tu partis n'y pouvant vivre? — Je t'aimais, je t'aimais.. et j'ai su tous tes maux. Nul n'a plus souffert que lui. Il s'était fiancé à la mélancolie, et promis à la beauté divine : il n'est donc pas de joie qu'il pût goûter, sans la détruire en lui. Je vois pourquoi, désormais, tu quittas ton Athènes, et la terre des dieux : à l'Olympe découronné, tu voulais remettre une couronne, et tu fis retour à la brume natale, couronnant ton rêve de ta vie..

5. Tire le drap sur lui : car il est mort. Jeune fille, laisse faire à la pluie, la patiente pleureuse, aux doigts légers de fossoyeur ami. Elle l'ensevelit.

Que vos esprits gardent le silence ! N'osez pas même penser à ce que c'est qu'un mort.

6. Hypérion, tu es venu par une nuit obscure ; et nous suivons tes funérailles, au bord de la mer qui pleure, par cette aurore grise d'une journée pluvieuse. O toi, qui vins chercher la couche humide de la nuit, et le lit maritime de l'aube la plus blême, — mort voilé, dont le divin visage est déjà le labour de l'ennemi sans nom, le pacage où vont paître les troupeaux du sépulcre, — Hypérion, n'as-tu plus rien à dire de ces douces lèvres, déjà d'un dessin si amer et si dur sous le voile ? — La pluie tombe ; et peu à peu te pousse à la mer infinie, mon Hypérion. .

7. Mort, gouffre profond, es tu si accomplie qu'un seul mot, un seul adieu, pas même un cri ne puisse s'élever de tes fosses nocturnes ?

Voile, ô jeune femme, voile ce beau visage, où la mort n'a pas voulu graver, de son doigt taciturne, plus de lettres que celles de son nom. .

III

ADIEUX D'HYPÉRION

HYPÉRION RÉPOND PAR UN CANTIQUE.

1. Lumière sur les sommets, lumière sur la cime, —
Et là seulement, lumière !

Lumière du trait lancé des profondeurs, du bloc de lave noire qui s'allume,

A cause de la vitesse dévorante, au travers de l'espace acquise, et qui l'illumine parcouru.

Lumière du chêne mouillé au fond des océans, qui croît démesuré et sombre, portant tout l'infini phosphorescent des vagues pour feuillage, et qui pour branches a les marées, —

Lumière de ce chêne, — et son divin désir de pousser sa tête

Au-dessus du flux et du reflux des temps, et de porter enfin l'aurore sur ses tempes vertes!

II. Lumière de l'aigle hors de l'aire, —

Et qui prend son vol pour la mort!

Lumière de l'espace diamanté sous les ailes, qui fendent l'éther sombre, —

Lumière, désir de l'aigle, et d'aller donner du front sur la face brûlante du soleil,.. —

Lumière, où se hâte, titubant dans le labyrinthe noir des entrailles maternelles, — ou bien, comme le têtard pris entre les mailles d'un pré d'herbes coupées, —

Lumière splendide de la douleur, — où se précipite l'enfant de la femme,

Frappant, les poings fermés, aux portes sanglantes du ventre, berceau tiède suspendu dans la nuit!..

III. Il faut que tu te consoles, ô cœur puissant des profondeurs, mon hôte sombre,

Rêveur de la lumière

Console toi, —

Console toi, —

Ta lumière, c'est le repos. Dors, ô profond · étends toi dans ton ombre.

Console toi de tout perdre : tu ne le voulais pas gagner.

De toi à toi, et non de toi à elle, — toute lumière. Dors, ô profond : Tu l'as.



L'INCONNUE

I. Celui qui tantôt rêve, et tantôt sent courir au galop dans ses veines les escadrons écumans de l'action,

Celui qui toujours domine et toujours se tait, rêveur ou passionné d'agir, à fin de toujours régner, — s'en est allé au lieu plein de charme et de trouble, où si souvent il va, se disant chaque fois qu'il n'en reviendra jamais.

II. C'est l'heure et la place préférées, sous le parapet du Pont de Fer, au pied des môles, —

Aux instans sacrés du crépuscule, quand l'heure céleste laisse tomber le sable d'or et de sang du couchant, — que le firmament rouge se teinte de pleurs et d'émeraude, tandis que la mer plus verte boit une ardente obscurité.

III. Il demeure pensif sur le bloc de granit blanc, cube énorme au grain qui brille, et qui semble flotter sur la vague mouvante...

Les tours de la Cathedrale, dans le ciel bleuissant, glacé d'or pâle, sont couvertes de poussière sanglante ; — et la rumeur de la Ville roule, derrière la forêt des ports, comme un fleuve immense sur les rapides...

IV. S'il veille ou s'il songe, son cœur ne connaît plus que le furieux désir d'embrasser toutes choses, —

Et la vanité d'une étreinte puissante, à son oreille il en entend l'ironique murmure, le flot qui meurt, — la brise du large vide, et les vagues chuchotantes qui semblent ôter leurs chaines aux rocs...

V. Il se jette étendu sur le granit rude, — et, dépouillé de tous ses vêtemens, nu, beau de corps, il se voit d'ambre sur la pierre...

Il a baissé les yeux sur le secret de ses passions profondes : et il sent près de lui, qu'une Vierge admirable et puissante, silencieusement venue, le regarde de haut, immobile, et le contemple...

VI. Sans relever le front, ses regards se dirigent, entre les paupières demi-closes, sur ce qui les approche, —

Et, lui touchant presque le front, il aperçoit les pieds de marbre, dans les sandales de pourpre, les pieds inimitables de la Vierge apparue...

VII. Il sait qu'elle est là, droite et si belle, telle qu'on l'évoque sans cesse auprès de soi, mais qu'on ne peut la voir deux fois, —

Et il n'ose pas dresser la tête, ni fixer les yeux sur ce visage inoubliable... Elle est là, l'Inconnue, dont la beauté unique a la séduction de la terreur suprême... Elle est là, et sur ses lèvres dort, comme l'aigle dans l'air, un sourire grave... Elle est là, il le sait, — et son désir a peur de se connaître.

Et il lui semble que, couché nu sur le bloc, il a les deux bras liés par les poings, et rivés sur la roche...

Et il rêve que la pierre est une nef qui vogue, par l'Inconnue poussée... la barre aux mains de l'Inconnue.

TERREUR

I. La profonde terreur est le regard de la Pensée.

Il n'est rien que le Sage n'accepte : mais il sait l'Horreur de ce qu'il a accepté.

Il sourit, l'homme qui sait : Ha, le sourire est le masque divin de la peur.

Le sage a vu, hélas. Et sa pire frayeur vient de la vanité même d'être effrayé.

Il penche la tête dans l'épouvante de ce qu'il accepte : car il s'y sait forcé.

II. L'Univers est la danse des morts dans la tête d'un fou.

Le chien, qui erre dans les rues, à la brune, et vient en lacets sournois sur les talons du promeneur, —

Fait peur au Sage, et l'emplit d'une froide terreur, — surtout s'il le regarde.

Ces yeux de chiens errans ont une moitié d'âme muette, qui semble en quête de sa moitié...

Et les feuilles qui tombent, au vent nocturne de l'automne, souffrent aussi peut-être.

III. Mais ni les chiens, ni les serpens, ni les feuilles mourantes,

Il n'est rien qui ait, pour l'homme la profonde terreur que lui fait l'homme.

Et le Sage, dans la rue, voyant chaque homme comme un mort qui marche, chaque mortel ivre, criminel ou fou, s'attend sans cesse à les recevoir dans les jambes, comme des chiens terribles qui tuent et mordent...

Car pourquoi non ?... Il n'est rien de si absurde ou de si odieux que l'homme ne puisse faire...

L'épouvante est le regard du Sage : le monde est la Vision d'un fou.

LUMIÈRE DES CANONS

I. Silencieux, les feux masqués, venant du large en triple ligne de file, les Grands Cuirassés font tous front, sans hâte, et prennent leur ordre de combat.

L'Amiral a tout prévu ; et tout s'accomplit selon un dessein concerté : les Cuirassés se déploient en grand arc, horizon mortel de la ville immense. L'Amiral est au centre, un feu en arrière de la ligne, comme la pensée du disque ; et les deux ailes en tenailles serrent les flancs de l'heureuse Cité.

O Ville, pleine de joie et de volupté, tu ne sais point ce qui t'attend pour la fin de cette tiède nuit sans lune l'Amiral a tout réglé pour toi, et tes heures sont comptées.

II. Cinq cent mille chevaux galopent dans les machines, et leurs cochers, qui les éperonnent, en étouffent les hennissemens de fer.

Les pilotes étrangers eussent en vain refusé leurs services L'Amiral a choisi, dès longtemps, cette splendide victime, et le moment de la découdre est arrivé.

Les formidables Léviathans, au corps d'acier, aux mille bouches de flamme, sont rangés et n'attendent plus que le passage de l'aiguille au centre du cadran, pour lancer leurs paroles foudroyantes. L'heure sera le seul signal. « Action ! » rugit joyeusement la Force, « action ! »

III. O Ville, prodige de joie et d'insouciance dans la tiède nuit d'été,

Ville, si tu savais... Mais, même saurais tu, ha, il est trop tard...

La force cuirassée va sonner le milieu de ta nuit, à l'horloge de la trahison, sur un timbre de bronze... Et l'incendie, le sang, le désastre hurlant seront l'écho de cette voix.

IV. Cette folle ville, pleine de rires et de danses, elle va connaître le repos.

La ville, où la dispute est perpétuelle, va rentrer dans le lit de la concorde.

Ils savent quel il est, ce lit de la paix couchée, ceux qui y sont étendus côte à côte, dans les draps tirés de la terre, depuis tant de siècles, ceux qui dorment aux portes de la Cité.

V. L'Horizon de la Mort est fermé... O marche sûre des montres, pouls du temps impassible... L'Heure noire va tomber du Zénith, dans cette tiède nuit sans lune. Les servans sont à leurs pièces. Et les grands Canons, encore froids, jouissent déjà de la pâture qu'on leur monte, les boulets et les obus. Et les bombes. Ils ont faim, les Canons.

Les Grands Canons sont affamés : les Grands Sphinx de la Guerre, accroupis et brillans sur leurs flancs d'acier, tendent ces gueules profondes qui mangent les villes, et ne sont pas repues d'un moindre mets.

Sur les boulevards de fer, au creux des masques et des tourelles, sur les plaques qui tournent, les Grands Sphinx, obéissant à l'étincelle électrique, frissonnent dans l'attente. Et les Hommes frémissent de la même implacabilité.

VI. La mer amoureuse caresse les Léviathans blindés... Elle murmure et soupire sur leurs flancs...

Les étoiles lointaines rêvent tristement... Elles semblent, suspendues, s'être arrêtées sur les cimetières, aux portes de la ville...

Et comme l'heure va sonner, l'âme des Canons exhale, par les Gueules encore vides, un Chant à la Gloire Funèbre :

VII. Sphinx de la mort, Frères d'acier chromé, et vous Sœurs criardes, Mitrailleuses légères, aux cent bouches rapides, —

Sommes nous tous réunis pour le souper de fête, ô très noble famille de la Force sans pitié ?

Nous avons faim ; et nos ventres ont trop jeûné. La table d'une ville immense pour nous est préparée ; et cinq cent mille vies nous sont offertes.

Nous sommes les Purs entre tous les purs ; nous sommes nés du feu blanc, et nous périrons dans les éclats de la fournaise.

Nous portons l'habit, resplendissant de blancheur, que revêtent les Vierges pour leurs noces : et nous sommes fiancés à la Mort, en effet.

La plus noire des poudres ne nous laisse pas de souillures. Nous avons la candeur de ce qui doit toujours détruire ; et notre amour qui brûle, n'a jamais conçu.

Et nous allons vous faire, ô danseurs de corde, obéir en nous à la très auguste Puissance du Calcul.

VIII. Ah, misérable Ville, tu t'es crue sauvée de la mort, parce que tu n'y pensais plus, et que tu ne la voyais pas ? Combien tu vas crier de douleur sous tes soudaines ruines ? —

Tu n'oses plus tenir tes yeux ouverts, et tu les baisses fermés sur ta tombe ? Tu ne vois point ? — Mais je te vois.

Voilà l'auguste nécessité qui s'approche ; et béante, sa mâchoire de feu attend de se sceller sur toi.

Tristes rieurs, vous n'avez pas prévu l'appétit du destin, et sa bouche sérieuse qui ne rit pas.

Il fallait des mondes détruits pour vous détruire, pauvres niais ? Il vous fallait des océans d'atomes confus, des univers en débris, et des comètes échevelées ?...

Vous aviez compté sans l'Homme. Le Porteur de feu nous l'a livré. L'Homme suffit.

Amans qui soupirez, abeilles du désir collées au calice, la Mort va glisser sa langue de terre sur vos soupirs de plaisir.

Trempées dans un sang, qui n'appelle plus la vie, vous allez rester sur le dos, ô femmes, chers antres de volupté.

Et les petits enfans seront coupés en morceaux, par les faulx de

la foudre, innocens déjà punis pour le crime ébauché d'avoir, un jour, été des hommes.

Notre Amiral est un hardi pilote, qui ne craint pas la nuit...

Il t'a promise à nos dens, très belle Babylone, pleine de luxe, de multitude, de richesse et de joie. Et tu es notre proie.

Nous sommes la Pensée glacée de l'homme, —

Et son dernier mot, qui est : « Abîme ».

IX. Ainsi chante la voix sans pitié des Canons. Et l'Heure marquée tombe, comme la sonde du néant, —

Et dans les ténèbres, soudain la Lumière des Canons se lève, —

Et dans la Nuit, la Lumière des Canons foudroie.

LA CLARTÉ

I. Blanche et froide, comme un bloc de glace, la lune brille dans le ciel bleu d'acier.

La plaine est un miroir de silence et de clarté, —

La forêt sur les monts règne telle une frise de bronze sur les temples de la paix.

La neige couvre l'espace, pareille à une nappe de lumière solide, —

Comme un effet de l'art, sous la main d'un artiste impeccable, la nature n'offre aux yeux que les formes d'une profonde simplicité, —

Tous les détails s'effacent : les grandes ombres semblent des statues sculptées, —

Et la réflexion est immobile dans le silence..

II. Tout est beau, tout est pur, tout est simple, —

Sur la nuit d'hiver, l'œil glacial de la lune se contracte, —

Et jette un éclat implacable, où pas un frémissement, pas un regret ne passe.

Plus de boue, plus de ruisseaux, plus de fossés, —

Plus un frisson de feuilles. C'en est fait des feuillages. Et la vie des sources est suspendue.

Les arbres dépouillés montrent la fine nudité de leur membrure, —

Tout est grand, tout est pur, tout est froid.

III. La lumière glacée tombe comme une pensée sublime, —

Et tout en est enveloppé..

Va, passant superbe et solitaire, —

Que ce grave silence, qui ne s'écoute même plus, apaise aussi les orages de ton silence.

Va, poursuis ta route sur la plaine rigide, —
Entre le fleuve gelé et la forêt muette, sous les lèvres du givre.
Cette nuit est le miroir lumineux d'une paix très sereine..
Connais aussi la paix profonde de la glace, —
Et la sérénité sévère de la nuit neigeuse,
O pensée..

O pensée, goûte le calme de l'impassibilité, —
Et découvre la pureté de la fin dans la solitude..
Vois : l'auguste tristesse a l'éclat blanc de la joie.
Entre, et va plus outre, dans ton hiver, muet, —
Achève ton chemin jusqu'au bout, sous l'étoile glaciale, dans ce rayonnant sépulcre..
Vois, ô voyageur : l'auguste tristesse resplendit,
Et se tait.

IVRE DE SPLEEN

I. Les vagues, les vagues sans écume et sans souffle de l'immense mélancolie..

L'océan sans borne sous le ciel des tropiques..

Le calme plat d'un brûlant ennui, sans saisons, sans repit, sans limites..

II. On ne sait quoi de pis que la pire douleur..

On ne sait quoi de plus dévorant que tout ce qui devore, —

C'est la fièvre d'un mort, la sueur de pensee d'un cadavre mûrissant sous le midi d'été..

III. C'est le spleen lugubre de l'août étincelant, de l'été implacable..

Un silence affreux, qui semble fait de l'accord cuivré de tous les tumultes..

La chaleur torride, l'air brûlant, l'espace éclatant ne font qu'un cri qui vibre.., —

La trompette du soleil qui se brise en vibrant..

IV. Le spleen d'été m'a fait de tout l'univers un sépulcre de flamme. Et, dans toute cette clarté, bain de poignards et de lames qui me lardent, je rêve de la mort comme de la seule ombre.

Le cœur est transpercé du degoût aux sept flèches incandescentes, —

Et les yeux roulent comme des bêtes mortes dans les orbites, que l'or de la lumière aveugle après les avoir videes..

Mon âme se liquéfie sur la bouche puante, et dans le lit brûlant de l'agonie.

Et je flotte sur cette langue à la salive cuisante.

V. Les formes en fusion bouillent; les pensers, de toutes parts, coulent comme de la lave,..

La fièvre mord les angles du cerveau; le délire bat sous les tempes..

La pie mère crève sur le brasier.. Les chauves-souris de fer sortent des tenèbres éblouies de la cervelle et frappent hideusement les frises des cheveux; —

La huette des flammes bourdonne dans les oreilles.

VI. Et tout vire dans le vertige hagard de ce qui n'a plus de nom ni de figure.. Ah, dégoût, saveur du vide, rançon de l'acte.

Mais le pire, le pire sort du fourreau de l'âme dévorée :

Des poignards rouges de sang, à la pointe noire de poisons accumulés : les pensées de la mort furieuse.

VII. Les idées de la mort se dressent dardées en reptiles : tuer et se tuer.., tuer encore et se tuer..

Les fumées du meurtre, et l'encens de la mort montent en tournoyant de la cuve ou le spleen se tord et sue.. Je crie dans les chaînes, Titan.

Et je suis un sépulcre pensant, préparé pour la mort.

RAILS SOUS LA PLUIE

I. Le doux ciel triste, à la prunelle bleue où tremble encore une larme, lève un regard trempé d'innocente affection, --

Les dernières gouttes de la pluie tombent des feuilles nouvelles.

II. Comme l'enfant aux premiers froids s'étonne de la vapeur que fait en l'air sa tiède haleine, —

Une buée legère monte des herbes, tout le long des remblais..

III. Les gouttes d'eau tombent avec le crépuscule.

Verte dans la feuille verte, la crapouille invisible accorde sur une note pure sa flûte de cristal, —

Et les pâles violettes meurent, si doucement, sous les yeux enfantins des lilas qui éclosent..

IV. De tendres pleurs gouttent encore aux cils gris du ciel pâle..

V. Longue et brune, la voie déroule au loin le ruban de la terre mouillée, et tourne mollement comme un ruisseau sans vie, au pied des sombres collines, —

Sa tristesse trempée est un lit de repos, creusé entre les hauts talus, gazonnés d'ombre..

VI. Comme un regard fermé de veuve, qui rêve ou peut-être qui dort, — elle appelle le songe, le sommeil et la profonde paix, dont le nom taciturne ne veut qu'on le prononce —

Qu'en silence, immobile, tout de son long couché, un doigt sur les lèvres, et l'autre bras sur le cœur replié..

VII. Un long cri, — une plainte, — un sifflement lointains..

Dans l'air bleuâtre, sur les feuillages noirs, la blanche fumée de la machine, disparue on ne sait, vers qui sait où en marche, —

S'éparpille en flocons, et flotte, toison neigeuse, que carde l'ombre grandissante.

VIII. Ni la fumée pourtant, ni la songeuse voie, ni le ciel triste et pâle, ni la mort embaumée des violettes pascales, —

Ni le bruit de la goutte qui tombe, avec le son de la flûte de cristal, —

Rien n'égale le souci séduisant des rails mouillés de pluie.

IX. La tranche du métal, comme elle brille douloureuse!

C'est l'éclat de la fièvre, et sa sueur.. C'est le regard profond et sourd de la lame d'acier, que sans bruit l'on tire du fourreau dans une chambre close, —

Et que, pour se venger en un meurtre prochain, l'on pose nue sur un lit de soie..

X. Et c'est aussi le lent miroir, où le deuil de la vengeance bue contemple son désir épuisé et sa lassitude, —

O l'attirante peine du douloureux ennui..

C'est la route, la route!..

XI. Les regards du crépuscule, et les rails sous la pluie..

LE SOIR SUR LA VILLE

I

L'HYDRE GROUILLE

I. J'aime une heure du soir, plus triste que le soir.

Les derniers rayons du jour meurent sur les toits et la cime des arbres. Les parcs, les boulevards se peuplent de fantômes; et les passans ne sont plus que les reflets décolorés d'une vie qui s'écoule.

II. Le ciel a le regard du tigre sur sa proie..

C'est l'heure où sournoises, de loin en loin, les premières lampes s'allument sur les longues avenues : d'une flamme encore basse dans la cage de verre, à l'autre flamme, s'étalent les pans de l'ombre dense, épais comme le fond des eaux verdâtres, rêvant dans la rancune.

III. Entre les voies flétries, —

Dardant leur œil rouge qui flambe, ou leur œil blanc, prunelle qui sort du ventre, disque du cyclope asservi, s'avancent les bêtes monstrueuses qui courent sans pattes sur les rails, venant rapides, en ligne droite, tombereaux de bruit.

IV. C'est le soir de l'atroce été, quand la ville sent l'écurie, l'alcool, le fard et la luxure.

Ceux qui ont faim se hâtent, et ceux aussi qui sont repus. Amers

et fatigués les yeux luisent. Les regards maigres, et les gras regards se croisent.

Les chauves-souris de la débauche errent en quête de pâture ; et l'envie des hommes glisse sur les pas des femmes, comme un coureur chaussé de bottes sur une pente ointe de suif.

L'odeur de l'anis sort des tavernes ; et l'on voit des corps en blouse blanche et en bourgeron bleu, qui penchent autour des tables une face de brique.

Les femmes rient plus haut qu'elles n'en ont envie, —

Et les hommes les regardent au ventre, tandis que les chiens se flairent..

Alors, les coupoles et les clochers surgissent de l'ombre grise, pareils à des spectres puissans, géans pleins de patience qui examinent des fourmis.

V. Des rues s'enfoncent, tubes noirs où roule l'ombre, —

Dans ces boyaux sombres, le ciel coule hagard, et l'asphalte semble une rivière figée sur des cadavres. Et les arbres, au-dessus des maisons, pendent comme des têtes suppliciées, aux noires chevelures ; et les branches font des gestes roidis par l'épouvante.

VI. A la lumière d'un quinquet, derrière le treillis de fer qui ferme la boutique du meurtre, le boucher fait ses comptes ; une odeur cadavéreuse vient de la salle dallée, où traîne la sciure ; et l'on entend aussi la voix du crime, quand, à cause de l'or, qui fait des plaies, l'homme crie en grimaçant au bord de l'étal, —

Et que des paroles mortelles sont échangées.

VII. La pauvresse, accroupie à l'angle d'une porte, tire d'une main fouillant dans le corsage en loques, sa mamelle allongée, et la glissant, le bout flasque, entre les lèvres d'un nourrisson qui hurle, en étouffe les cris.

Comme les martinets tournent sur une tour, les enfants qui jouent, se croisent d'un trottoir à l'autre ; — ils font peur parce qu'ils rient dans l'ombre, et qu'ils s'amusent.. —

Et parfois, une petite fille, assise sur la marche d'un escalier, pleure, une poupée entre les bras.

II

PAROLES DU VOYAGEUR

I. Une heure d'épouvante tranquille et de sage effroi : Sur le trône de la Ville, ils règnent, souverains, Roi et Reine.

O Dieu dépossédé, étouffe toutes plaintes. Prends ton parti de la douleur.

Souffre jusqu'à ne plus sentir la souffrance.

II. Vois tous ces mendians..

Que l'horreur domine en toi le dédain même.

Toi qui jamais ne la demandes, refuse toute aumône, fût-ce l'aumône du bonheur..

Grandeur, grandeur bannie ! emporte avec toi le Royaume et le Règne ! Ceins le cilice de la fierté, même s'il te déchire. La fierté est le droit souverain qui te reste.

Que seras tu, Titan, si tu n'es Olympien ?

Grandeur, grandeur, grandeur ! La plus grande est la plus cachée.

Cesse d'avoir pitié.

III. La terreur est muette : Le soit aussi la Puissance !

L'âme, qui se noie dans la peine, évoque de la tombe où elle rêve, la profonde douleur. La tombe est ici.

Appelle, appelle sur la Ville, le silence absolu de la Nuit.

III

GRONDEMENS
DE LA NUIT SUR LA TÊTE DE L'HYDRE

I. Grouillement, —
Mornes tronçons du serpent qui se mord la queue,
Membres du syllogisme absurde, la vie, —
Illisibles fragmens de l'inscription détruite,
Impardonnable proposition de l'abime, —

II. O boue que je pétris !
Je suis la levure du mauvais pain,
Et je me nourris, jusqu'au vomissement, de vous que je nourris.

III Misérables, qui jamais n'avez servi l'instinct, le voulant, —
Et, sans le vouloir, n'avez jamais servi que lui,
Vous n'êtes pas même bons à faire la litière d'un Titan.

IV. Que faire de vous, matière vile ?
Parole obscure qui s'est animée pour mon ennui —
Sur les lèvres du Sphinx prononçant l'énigme ?

V. Je ne peux plus sourire..
De mon ventre humide où les nuées se forment, je vous expulse tour à tour, —
Et je vous enfouis dans ma lourde matrice.

VI. Que ferai je de vous ? ou plutôt qu'en refaire ?
Le Titan est vaincu, qui eut si grand pitie de vous..
Et les Dieux vous méprisent.

VII. Et, tandis que vous grouillez,

Têtes de la tombe circulaire, vermine de la sphère, —

Celui-ci s'arrête dans un repos farouche, et demeure immobile :

Celui-ci ! le seul peut-être que j'aimai, et le seul dont j'avais pu me dire :

« Je rayonne de Lui ! »

LES TERRASSES D'YS

I. Pareilles aux sourires, que peu à peu la tendresse soumet, et que l'amour sous les lèvres abaisse, les terrasses d'Ys descendent vers la mer, —

De marbre et d'or, pavé des fées, elles sont semées de fleurs inimitables, que l'haleine océane a gonflées, — des lys aussi hauts que des pins, des violettes en buissons, mosaique sans seconde, dans le cadre sombre, entre les murs amers des grands buis romains, —

Et sur toutes les terrasses, — vêtus de blanc, de soie grise, couleur de parme ou d'heliotrope, les amans se promènent tendrement les cheveux dénoués.

II. Le profil des marbres en étages ruisselle d'un sang pâle et doré, — c'est le soleil qui l'a versé, à travers ses voiles de frêle gaze, —

Et l'emeraude de la mer, elle aussi diapree, en ondes balancees semble fondre, ou les violettes répandues cachent, — comme un masque, ou comme au miroir des prunelles heureuses passe l'ombre d'un noir penser, — l'or et l'argent des flots, et la nacre des vagues, —

Pavé des fees, terrasses amoureuses, vous vous hâtez vers l'océan du soir, et ses grâces brumeuses.

III. La violette sombre avec la parme, les lys avec le marbre, et les pins parmi les buis, les pins sur les caps, telles des jeunes filles sur la rive du lac,

L'émail de l'air violâtre, et la nacre vaporeuse de l'océan,

C'est le triomphe de la langueur, ou le charme du deuil suave..

IV. Sur les terrasses, tous les amans attendent l'heure de leur rêve, et ses douloureuses délices, —

Et tous, comme à la plus chère des musiques, ils prêtent l'oreille

A ils ne savent quoi, au chant du temps irréparable, aux larmes du cœur.

V. Que les murmures de la mer portent enfin jusqu'au pied des terrasses la galère du crépuscule, —

L'accord profond et doux de la violette et des lys chante déjà pour elle, —

Et la noire odeur des buis amers soutient ces voix délicieuses, l'accent embaumé du soir.

VI. Au jardin suspendu de la terrasse la plus haute, que la tenture des cyprès sépare de la vue, les amans souverains soupirent avec la mer, couple solitaire.

« — Je pleure parce que j'aime. Et ce que j'aime pleure au fond de mon cœur..

— Les larmes sont la source d'amour, dit-il..

— Laisse, dit-elle, laisse baigner mon âme dans la fontaine..

— Pleurez, ô vous tous, doux amans, et vous aussi, passions cruelles, —

« Pleurez, amans, afin d'aimer l'amour plus que vous..

— Ô mon amant, je t'appelle mes pleurs..

— Je t'appelle ma mélancolie, ô mon amante :

« Les larmes sont la musique, qui chante : « Amour ! Amour ! » dans les ténèbres;

« Les violes de la volupté s'accordent dans les prairies de la tristesse..

« Le soleil meurt, et verse tout son sang.. Dans la nuit du monde, musique d'amour, murmures de la mer, ô pleurs !.. »

VII. De terrasse en terrasse, jusques aux vagues, sonnent toutes les cloches d'Ys, et leur timbre chante : « Parce qu'ils aiment, ils pleurent. »

Toutes les terrasses se dépeuplent ; la brise souffle : « Pleurez, vous qui aimez.. »

D'étages en étages, les amans enlacés se couchent sous les

violettes, et l'aile du crépuscule sur eux se penche avec les grands buis noirs.. « Vous qui pleurez, aimez.. »

VIII. Tous s'attendrissent sur le marbre ; tous se parlent et se caressent du seul regard ; tous s'écoutent du regard et se répondent. La voix du silence est dans les cœurs.

Chaque rocher sur la mer laisse goutter un fil de sang..

Vogue sur les murmures de la mer, ô galère de la volupté mortelle. C'est l'heure où rien n'a plus de corps, où, sur le ciel les feuilles ne sont plus que des ombres, couchées sur une eau bleue.

IX. Tous ceux qui ne veulent plus espérer, ni savoir, ni même être, ont mis en toi leur espérance, ô volupté, nécropole des phalènes désirs.

Comme un cygne noir, la galère de la mort d'amour s'avance,

Elle glisse sur les violettes de la mer, et passe près des roches, au pied des marbres.

X. Soupirs du soir, soupirs du temps, de la vague et de l'onde, venue de l'infini, soupirs de l'amour qui rêve sur les terrasses,

Voici descendre, pour le départ, vers la galère suave
Le couple enlacé de l'amante souveraine et du royal amant..

XI. O volupté, volupté triste,
Volupté amoureuse, fontaine des larmes,
O séduisant miroir des douleurs les plus chères à l'âme,
Tremblante passerelle que font les lèvres, et leurs roses de sang,
Entre les terrasses de marbre et la galère noire,
Les cloches sonnent dans le silence pour le départ...
O volupté, tintant,
Tintant, ô volupté : « Amour ! Amour ! » dans les ténèbres, —
« Pleure, puisque tu aimes.. »



LIVRE II

JUPITER



JUPITER ROI

Ζεύς Τύραννος.

I. Je règne enfin, et sur vous tous, hommes et dieux.

J'ai vaincu. Et vous êtes à moi. Et vous serez ce que je veux, vous pour qui je n'eusse rien été, si vous aviez eu la force, et si vous aviez pu faire ce que, peut-être, vous avez voulu.

II. Ne croyez pas que jamais je vous pardonne.

Non. Vous fûtes tous les aides timides, qui suivent celui qu'ils craignent, mais qui ne se rangent point à ses côtés, et ne le soutiennent pas. Merci à Vous, d'avoir vaincu sans vous : Je suis inapaisable.

III. Ne croyez pas que jamais je vous pardonne,

Ni vous, mes fils, nés de moi, — ni toi, femme jalouse, — ni vous, mes parens et mes frères. Ni même toi, Erda, terre aveugle, nourrice morne, impassible et muette, ma mère.

IV. Vous seules, filles d'un jour, si vicieuses et fragiles,

Qui m'avez versé dans les caresses l'oubli de l'heure,

Femmes, qui crûtes me tromper, et qui m'ayant plu, ne m'abusèrent pas, plus fuyantes que la flamme ;

Et toi, mon ami et mon frère,

Noble guide des chevaux marins, dont la vague galope et la crinière écume,

Toi qui m'as toujours donné la main,

T'indignant, si je m'indigne, et riant, comme la mer, de mon rire, —

Certes, quoi que je fasse, ne crains pas
Le Vainqueur Inapaisable.

V. Vous tous, Hommes et Dieux, dont me voici le Maitre,
Il vous faudra servir, désormais, non pas sous le joug de ma vengeance, que déjà vous sentez peser sur votre col peut-être, — mais sous le regard très puissant de mon mépris.

VI. Ne croyez pas que je vous haïsse davantage, ou que je vous oublie.
Rien de tel. L'espace pur, c'est mes yeux, l'espace aux ondes claires. Ni haine, ni oubli : Il suffit que je regarde, que je veuille pour vous, que vous obéissiez, — et que je vous méprise.

VII. Et jamais, en vérité, moi qui maintenant vais tout vouloir pour vous,
Je ne voudrai rien que vous n'eussiez voulu, si vous aviez pu toucher à la perfection de vous-mêmes. Voilà la gloire de vaincre, dans Celui qui vous a vaincus.

VIII. Ma force ne vous fait que meilleurs que vous ne fûtes.
Mais, il faut obéir. Moi, je ne sers que mon dessein.
Il vous faut conformer à la pensee profonde ou mon âme vous lie ;
En tout ce que je veux, ne sentez que l'amour par vous-mêmes à vous-mêmes voué, —
Mais il faut obéir.
Ne servez, s'il le faut, que l'amour de vous-mêmes, et croyez m'y docile, s'il vous plaît :
Suivez en tout l'instinct, — j'y consens :
Pourvu que vous serviez
Mon unique dessein de tout votre être.

IX. Obéissez.
C'est le seul prix de ma Victoire.

LES ÉTRANGERS

I. Sur le rivage, où nul homme d'une autre race n'avait abordé jusqu'alors, — la mer jeta des navires en épaves, et de misérables inconnus. Au nom du Dieu Sauveur

On les recueillit, non sans débats, après en avoir égorgé quelques-uns, et mis dans les chaînes beaucoup d'autres.

Mais sur le billot leur sang avait jailli, pareil au sang de ceux qui le firent couler,

Pareil même au sang du bourreau qui maniait la hache.

Et, dans les fers, ces malheureux ne parurent pas différer en rien de leurs maîtres, sinon qu'ils les servaient,

Et qu'ils en eussent, peut-être, été servis, si la mer l'avait voulu.

De la sorte, après une tempête, le calme rigoureux et fatal de la vie s'étendit, confondus, sur les étrangers et sur leurs hôtes.

II. Puis, d'autres hommes, semblables aux premiers, vinrent dans le pays, qu'on ne soumit ni à la mort, ni à l'esclavage.

Et même, comme on sut qu'un grand nombre avait été jadis

Dispersé par l'antique orage sur l'océan tumultueux, et dans les îles lointaines,

On les fit inviter par leurs frères à ne plus craindre.

On les persuada de venir ; et on leur proposa l'hospitalité.

On les avait vus laborieux et paisibles, — sinon humbles, humiliés, — et d'un art ingénieux.

Et, quoiqu'ils parussent d'une laideur étrange, n'étant pas l'accoutumée, — le peuple, sans les aimer, prenait plaisir à les tolérer dans ses villes, comme au spectacle de sa propre générosité.

III. Ils vinrent.

Mais ils vécurent. Ils aimèrent, et ils s'accrurent.

Ils se fixèrent : Car la plante humaine aussi prend racine

Ils eurent l'or, que d'autres avaient eu ; et ils prétendirent à la puissance : Car l'or, de lui-même, toujours prétend.

Ils usèrent des droits, qu'on leur avait d'abord conférés. Ils ne le craignirent pas.

Leur misère avait plu ; et leur prospérité souleva une envie immense.

Ceux qui n'avaient pas osé leur donner la mort, ne leur pardonnèrent pas d'avoir vécu.

IV. Comme le vent du sud sur un marais où l'automne pourrit,

Un grand trouble s'éleva dans le peuple. Et des bouches funestes, qui mâchaient la mort depuis bien des ans, soufflèrent les cris et le tumulte.

Avec une âpre violence, les étrangers furent haïs, étant insolens : toute fortune est insolente.

La raison de ce peuple léger, passionné et changeant disparut sous la rage,

Comme les feuilles disparaissent sous le sable, quand s'abat l'ouragan du désert.

Il fit à ces malheureux une honte d'avoir été esclaves, et de la servitude ancienne, où lui-même les avait réduits.

On hait ce que l'on a persécuté, plus qu'on n'en est haï. Et on le méprise, pour se justifier de l'avoir accablé de mépris.

V. Alors, la peste, les discordes et la guerre ; tous les maux, le retard des saisons, l'épidémie, la grêle en juin, et la glace en décembre, — il n'est rien dont ces étrangers ne fussent réputés seuls coupables.

Les femmes adultères se firent une vertu de leurs insultes ; et, pour venger l'impureté de leur ventre, se glorifièrent d'une race plus pure.

Tout un peuple, femelle et paresseux, chercha dans la haine l'excuse à ses péchés, et s'en aiguisa les dens : car partout la haine est forte. Elle est une faim, que l'envie excite de son amertume ; et comme le reptile, l'homme dévore plus qu'à son appétit, et rien ne le rassasie, sinon qu'il meure d'être repu.

VI. Enfin ce peuple résolut la mort de l'étranger. Ses philosophes lui en firent une sainte doctrine. Ivre déjà de sa cruauté et de sa honte prochaines, il se porta en fureur dans les rues. Ils couraient ; ou bien ils hurlaient, immobiles dans la frénésie, pressés, comme les harengs, à la fumée de tan, sont à roussir sur la chanlatte.

Et l'obscure soif de voir couler le sang, qui travaille les femmes, comme si le sang qu'elles perdent à chaque lune avait sa rançon dans celui qu'elles veulent verser, — leur remonta aux lèvres en clameurs brûlantes.

Le peuple prit ses idoles, et se prépara au massacre, portant devant soi ses dieux. Car toujours le meurtre unanime se pare de mensonge, et les couteaux en sont enveloppes de symboles pieux : « Mort, Mort aux Etrangers ! » — clamait-on de toutes parts. « Mort aux Etrangers ! »

VII. C'est le moment où descendit parmi eux l'Homme le plus grand qu'il y eut dans ce peuple, et dans le monde.

Dédaigneux de la foule, il détourna volontiers la mort sur sa tête ; et gourmanda ces frénétiques en termes impérieux, dépouillant l'air de leurs menaces, comme on écale une noix :

« Misérables, leur dit il, — que faites vous ?

« Mais peut-être, au milieu de vos cris, ne vous entendez vous même pas...

« O peuples, quêteurs injustes de la justice, esclaves delivrés qui ne rêvent qu'esclavage, —

« Victimes, qui n'espèrent le salut qu'au prix d'autres victimes,

« Brutes au cuir hérissé de rancunes, esprits fauves toujours prêts à mordre la raison, cœurs de reptiles attachés aux chemins familiers de la boue, — têtes plus dures que le second bois du cornouiller,

« Jusques à quand désespérerez vous ceux qui vous ont seuls élevés à l'espoir de vous-mêmes ?

« Etrangers, étrangers, dites vous ? — Moi qui suis votre prince et votre gloire,

« Moi, le seul Homme né de vous,

« Si cette race semble étrangère à votre foule, à moi que semblera-t-il donc de vous tous ? — Qui peut vous être plus étranger, que vous tous ne me l'êtes ? — Et pourtant je vous souffre. J'ai même pitié de vous. »

ΨΥΧΕΙΟΝ

Fond de l'homme.

I. Au milieu de la nuit, l'homme couché, plein de gloire et déjà de fatigue, — comme il se tournait et se retournait sur son lit, poursuivant des pensées brûlantes de conquête, et ne pouvant pas dormir, —

Il vit entrer dans la chambre, et venir à lui un frère altier, qu'il connaissait à peine, qu'il avait cru perdre peut-être, —

Et qu'il n'attendait plus.

II. Il lui dit : Viens... — Et l'homme ne pensa qu'à suivre le visiteur hautain qui ne s'explique pas. Il se leva, et sortit du palais sur ses pas, sans songer même à prendre ses armes.

Ils allèrent par la plaine déserte : les bois, au loin, semblaient une armée de spectres rigides. Et la lumière de cette nuit d'automne portait le même deuil, —

Que le noir crépuscule d'hiver.

III. Un tombeau de marbre était là, dans ce désert ; et la blancheur en avait, au milieu de l'ombre grise, l'éclat livide des dents, que soudain sur la bouche d'une femme découvre le sourire de l'épouvante.

Le guide altier fit signe à l'homme qui comprit. Et tous les deux, se plaçant aux coins opposés de la tombe, —

Ils descellèrent la pierre, et soulevèrent le couvercle.

IV. Et le guide dit à l'homme, qui obéit : « Penche toi, et regarde. »

L'homme vit entre les parois de granit, un précipice ouvert sur un cloaque.

Une odeur nauséabonde montait en fumée de la boue fétide : c'était un étang de pourriture, à l'ombre épaisse, une lie de vermine, où grouillaient silencieusement des serpens, des vers et des fauves à demi étouffés.

Or, couché parmi les sables vivans de cette horreur mouvante,

L'homme aperçut sa propre image, dépouillée, sans pudeur, toute nue..

Et son guide, le maintenant par le cou sur cette vue, lui dit :

« Toi qui tantôt ne me connaissais point, te reconnais tu ? »

V. L'homme ne gémit point, — et ne répondit pas.

Les passions démasquées sont silencieuses. Et l'horreur de se découvrir est sans voix.

« Mesure le tombeau de ton âme », dit le guide. L'homme pensa : Il est grand ; et sourit tristement. Mais le guide : « Tu n'as pas tout vu. Va plus au fond, et sous la dépouille. Les vipères qui se piquent les unes les autres dans le nœud qu'elles forment, les porcs et les chiens enragés qui s'étranglent à force de se mordre, te cachent leur proie. Regarde. »

Et l'homme vit alors, étendu sous le peuple infâme, son âme désespérée.

Elle était ensevelie dans un sommeil frémissant, hanté par la douleur des rêves.

Ses yeux fermés filtraient des larmes lentes, et d'un cours sans fin, comme celui des étoiles.

Et, pâle de toutes ses pensées, tout son être semblait supplier et dire : « Réveille, réveille moi ! »

FOGSTOWN

1. Je t'ai quitté, et même je t'ai fui. J'ai cru t'oublier; mais je ne l'ai pas pu, non plus que me perdre. A toi, j'ai partout pensé; et quand je le croyais le moins, j'ai langui après toi. Car je t'ai toujours préféré aux lieux qui m'ont le plus séduit, et que j'ai même le plus aimés, parfois. Enfin, je t'ai dû rechercher, et je te retrouve, port des brumes.

2. Voici ton château sombre, aux pierres verdies comme des os par la vieillesse, suspendu au-dessus de la ville, bâti sur un nuage, en terrasse sur le toit des maisons. Voici tes vieilles demeures, hautes et grises, toutes tendues à la lumière, qui ne les accueille pas. Voici tes vieilles rues tortueuses contre le vent, comme le loup pressé par la meute, ou la mendiante que les enfans poursuivent.

3. Tes clochers sonnent des heures qu'on n'entend pas dans l'air ouaté qui les étouffe. Tes tours grises grelottent dans les vapeurs humides, comme des blessés dans la charpie. Tes rues noires et tes vieux quartiers se précipitent vides, sur le flanc de la colline, vers la rivière blême et vers le port. Les enfans se gourment en silence dans les ruelles; et les hommes s'y enivrent, ou s'y tuent au couteau, silencieusement. On voit des linges sanglans, à la barre des fenêtres; des chiens maigres autour d'un os, et de vieilles femmes au nez rouge penchées sur une hotte. Et dans l'ombre de tes jours, port des brumes, le sang, lui-même silencieux, plutôt que rouge rougeoie brunissant.

4. Le silence bruine; à l'horizon, tout se perd et s'efface..
Je n'aime pas la mort, peut-être?..
J'aime la vie, qui hait la vie, — et fait la morte.

5. Ville sourde, tu feins d'être muette. Tu a la bouche pleine de fumée..

Le souffle de la mer a ridé ton corps rocheux, —
Et tu es couverte de hâle, vieille brune.

6. Tu es farcie d'ordures qu'on ne voit point, — et de misères qu'on voit peu, mais qu'on devine. Des hommes vertueux, vêtus de noir et fourrés d'impostures, passent le long de tes murs, rasant les barreaux des fenêtres et les ferrailles, avec l'humilité de la morale la plus forte, ou l'arrogance du crime sans scandale. Tu sens l'alcool, le drap, la bible et le goudron.

7. Mais c'est à peine si tu as couleur, odeur, ou son, chaque jour pendant plus d'une heure. Grâce au ciel, tout le reste du temps, tu rêves dans l'ombre pesante, sous les draps livides du nord, et sur l'oreiller mouvant des brumes. Tu soupires dans les songes malsains; et tu souffles, dans la torpeur de ton ennui, une haleine lourde et rauque.

8. Ton bruit n'est qu'un silence, qui se désole..,

Ton jour, demi-aveugle qui perd le reste de sa vue, n'est qu'une demi-nuit,..

Ici, l'on rêve sans dégoût de la lumière.. La femme aspire au sommeil entre les bras d'un amant sans rudesse; et l'homme songe de Salomé toute nue, dansant sous les orangers. Et moi, mouillant ici mes ancres, j'ai résolu d'y être pur, sans doute afin de n'être plus.

9. J'aime les villes sombres, de pierre et de granit noircis sous l'écharpe des brumes, — les ports aux larges quais déserts où, du fleuve à la mer, flotte un cimetière de mâts qui luisent, — et où le soleil n'éclairant plus la vie dans sa pleine horreur, elle se confond dans les brouillards et s'oublie.

MYSTÈRE D'OMPHALE

HERCULE.

I. Je t'aime, et tu me fais souffrir.
Je ne suis pas aimé de toi, et tu te livres.
Je te possède, et je t'ignore. Je rêve de toi devant toi.
O Omphale, qui es tu ?
Et s'il est un seul mot écrit dans ton cœur, quand pourrai je le lire ?

OMPHALE.

II. Seigneur, vous ne saurez jamais mes douleurs : car vous ne les aimez pas.
Vous ne voulez de moi qu'une esclave perverse.
Si je ne l'avais été, vous m'eussiez faite cruelle.
Car vous êtes vous-même,
Et votre amour est plein de cruauté.

III. Je tiens les yeux fermés ;
Et la lune oblique, à cette heure, dont le rayon se brise sur le coffre d'ébène comme un soupir de langueur,
Si j'ouvrais même les yeux, ne me permettrait pas de vous voir, dans l'ombre où vos bras m'enferment.
Mais j'ai vos regards dans mes regards, comme vos mains sur ma gorge.
Et j'en distingue le mépris menaçant au fond de vous-même.

IV. Omphale est toute à vous.

Cher seigneur, que ne m'arrachez vous ce cœur,
Que vos ongles semblent vouloir surprendre ?
Que ne le tirez vous de sous mes seins, et de leur prison d'ambre ?
C'est alors que vous sauriez, peut-être, ce qu'il est.

HERCULE.

V. Tu mens : je ne le saurais pas.
Tu veux me tenter et tu me trompes encore.
Et tu préfères peut-être la mort
A la joie que tu me donnes.
Tant tu me hais..

OMPHALE.

VI. Je vous hais donc, cher seigneur, bien plus que je ne m'aime.
Et sans doute il n'est que trop vrai..
Vous avez beau faire : je sens votre pouce se crisper contre l'index sur ma poitrine, comme pour en pincer la vie et l'arracher de moi.
Tenaillez la sur mon sein. Ecrasez-en la fraise,
Ou, pour l'avoir trop prise entre vos lèvres, tranchez la de vos dents, et la crachez.

VII. Vous saurez peut-être le mystère.
Mais ne vous flattez pas d'ouvrir jamais, pour cette nuit,
Les yeux fermés d'Omphale.
Je les ai clos sur mon mystère,
Et votre poignard même ne les descellera pas.

LE ROI DE LA COMPASSION

1. L'Homme du Grand Silence descendit, un soir, de son aire, et parcourut la ville colossale, que traverse le fleuve et que borde la mer.

2. La ruche pullulante de la vie bourdonnait dans les rues plus innombrables que les cellules du cancer : et pêle-mêle, de toutes parts, elle posait dans les rayons le miel de l'action, et la cire de l'oubli.

3. Le nombre triomphait sur les pavés sonores, et dans les demeures noires. Le nombre triomphait encore sur le fleuve et dans les ports, par la forêt rigide qui fait peur, la forêt sans printemps et des arbres à jamais sans feuilles, la forêt de l'éternel hiver, la forêt des maisons et des toits, la forêt des mâts, la forêt des gibets, où pendent des têtes invisibles, qui n'ont plus que les yeux, des yeux ronds et brûlans, des yeux de feu.

4. Et partout l'Homme du Grand Silence ne vit que de fous et des vers, de la boue et des maux. Dans les caves lépreuses, il trébucha contre des familles mortes, qui s'étaient sagement étouffées au charbon, pour étouffer leur misère. Et la mère tenait contre son ventre le petit enfant, qui n'en eût jamais dû sortir. Et le père, sur ce lit même, autel des spasmes, grimaçait hideusement de la même grimace, dont il avait fait masque à l'amour. Et la mère, et le père, et les petits enfans étaient noirs comme leur vie et les noires ténèbres. Et partout le nombre, la forêt des zéros.

5. Puis l'Homme du Grand Silence entendit des femmes qui hurlaient à la mort, dans les hôpitaux, en poussant au monde des créatures déjà pourries ; et d'autres à qui le couteau tranchait ce que le doigt de la volupté chaude avait si souvent touché ; et les petites filles qu'on violait

dans les bouges; les vieilles femmes, qui séchaient de faim dans leurs rides, comme la fève dans sa cosse; et les enfans, morts de froid et de pleurs, que leurs mères meurtrissent de coups; et les hommes qui blasphèment; le cri de l'assassin et le râle de la victime; le claquement de dens dans la bouche rétractée des complices; tous ceux qui meurent, tous ceux qui naissent; les malades qui implorent la mort en mentant; le murmure ténébreux des morts, qui implorent la vie, de leur face terrible: — Il entendit enfin, l'Homme du Grand Silence, le bruit universel: tous ceux qui sont tués, et ceux qui tuent. Ténébreusement.

6. Sur la rive du fleuve, un garçon se noyait, et criait à l'aide, le pauvre. L'Homme du Grand Silence l'eût sauvé, s'il avait voulu lui donner la main: mais il ne le voulut point. Une mère menaçait, si on ne nourrissait pas leur faim, de s'egorger avec sa fille. Et l'Homme du Grand Silence, qui savait où il y a de la viande et du pain, n'y mena point cette femme ni sa fille, qui s'égorgèrent.

7. Enfin, il s'arrêta sur la grève; il s'assit près de la mer, cette folle sereine, qui est toujours belle en sa sage demence; — et elle rit.

8. — Homme du Grand Silence, ô solitaire, réponds moi. Pourquoi as tu laissé les hommes morts descendre le fleuve, jusqu'à mes abimes, avec les chiens noyés? Es tu si dur que le roc où tu te tiens ne le soit pas autant que toi? Et peux tu être tout à fait sans pitie? — Parle, ô silencieux, ne fût-ce qu'une fois.. Je suis la Vague de la mer, et je ne répète rien qu'à l'infinité, qui n'écoute pas.

9. — Vague de la mer, si je pleure ou si je ne pleure point, je ne le dirai pas. Et toutes ces douleurs qui font la souille dans le sable, — épiant à la porte du sud, que le vent charitable les recueille! Vois, si tu peux, dans le fond de mon cœur: c'est lui que visitent, voilées, mes larmes; et c'est à lui seul qu'elles parlent. Je n'ai pas pitié des hommes: j'ai pitie de la vie, ô vague. Et je ne plains pas la douleur: je ne plains que la joie. »

LE MAITRE DE L'ILE

I. Quand la lionne rentra dans l'antre, la langue parfumée du sang de l'antilope, qui fleure la vanille, — et les mamelles gonflées d'un lait qui sentira le thym et la lavande, où les pis ont passé, —

Elle vit le lion, couché près des trois lionceaux renversés sur le dos, les yeux blancs, la queue basse, un long fil rouge au col, agrafe à l'aorte,

Et morts, par leur père saignés.

II. Elle rugit ; et le cri de sa rage finit en plainte comme la trompette mal embouchée. Et se jetant sur les petits, sa langue au grain rude lécha le lien de pourpre, — se chargeant de salive, pour se faire plus douce,

Mais ni les yeux de verre ne reprirent la mobilité vive de l'eau, ni la queue des lionceaux ne s'agita sur les flancs, ni les gueules naïves ne sucèrent les pis lourds ;

Et la lionne hurla : « O maître, enviais tu tes fils ? »

III. Sans même tourner la tête, quoiqu'il suivit la mère d'un œil qui tue,

Le lion courroucé dit : « Tais toi, vieille femelle. Suce en silence la vie de tes petits, et te tais. Car que sais tu ?

IV. « Mon âme est trop orgueilleuse pour envier. L'orgueil n'envie pas : Il ne s'égale point ce qu'il désire : il le repousse ou se le soumet. Je hais ce que je n'ai pas. Et en ceux qui l'ont, je le dédaigne. Voilà pourquoi dans cette île, prison où je suis oppressé, je nourris, entre mes côtes maigres, mon cœur d'une immense haine ; et ce n'est pas moins que tout l'univers que je hais. Ce n'est pas le repos des biches sous les feuilles,

au bord des sources fraîches ; ce n'est pas le sommeil des douces nuits, près des lacs sombres, où la lune se baigne ; ce n'est pas la douceur des charognes dociles que je cherche, ni la fange qui nourrit mollement la fangeuse vermine. Je n'envie rien de ce que je n'ai pas, tant j'ai de mépris pour ceux qui le possèdent, biches, sarcelles, renards, pourceaux et moineaux gras, vers plantureux, peuplades de la boue grise.

V. Mais je veux être seul dans mon antre et dans l'île.

Mon âme est tendue de dédain farouche, comme mes muscles à l'affût se bandent.

VI. O femelle, tu m'as. Ils ne sont plus tes fauves au dos courbe : et je te reste.

Je t'ai fait ces petits, et te les ai repris. Je t'en ferai d'autres, femelle, à cause de tes pis : et te les reprendrai encore.

Je ne veux point de festin, je ne veux point de douceur. Je ne veux point de repos.

Je ne veux point de tes petits, femelle, — ni de la famille que tu me donnes, pour une goutte de sang pur que je t'ai donnée,

O femelle, terre passive, trop vite ensemencée.

VII. Les petits lionceaux, bondissans comme des faons, sous ma dent sont morts.

Tu es féconde, toi, femelle ; et moi je suis puissant. C'est assez d'un maître dans l'île.

A moi la gaîté de leurs yeux t'eût prise. Leurs cris de joie, m'eussent distrait. L'affût ne veut pas être troublé. Et j'aurais donné à leurs crocs le meilleur de la proie.

Je boirai sous ta queue ce fade lait de tes mamelles, s'il te pèse.

Femelle, tu vieilliras, les dens jaunies, et les griffes dures recourbées comme le soc faussé de la charrue ; tu vas vieillir près de moi seul, rongeant le même frein, la peau creusée entre tes os maigres, la langue roide et non polie sur le col des petits, que tu n'auras pas léchés, tandis que leur molle gueule tète les pis. Mais moi, je serai là, et parfois je te mordrai. »

LA MÈRE

FOLIE DES HUMAINS.

LA JEUNE MÈRE.

I. Seigneur, vous m'avez prodigué les doux regards, et saluée des plus douces paroles.

Il m'a paru retrouver en vous un frère unique, que j'ai perdu et que j'avais souhaité.

Aussi légère que celle d'une femme qui vient d'être mère, votre main s'est posée sur la tête de mes deux enfans, que vous avez caresses.

Et maintenant, debout, vous vous taisez, abîme dans une contemplation sérieuse ;

Et bien que le reste d'un sourire sur vos lèvres semble se jouer, on dirait qu'au fond du silence, mystérieusement, votre âme pleure..

LE VOYAGEUR.

II. N'en sois pas offensée, ma sœur :

Car tu l'as connu : ce soir et pour une heure, je te suis vraiment frère.

Je venais de bien loin.. Je t'ai vue dans ta gloire de lait, un enfant riant à tes côtés, un autre jouant sur tes genoux,

Et se pressant, à ma vue, contre ce cœur, d'où sa chair est sortie hier à peine, mais qui garde la racine de son cœur.

Et moi, qui passais, je me suis arrêté devant toi qui demeures.

LA JEUNE MÈRE.

III. Vos paroles sont toujours douces, seigneur ; et votre voix s'est faite plus caressante encore.

Et pourtant la tristesse de vos yeux touche presque à l'amertume.

Peut-être, — comme je vis en vous un frère unique trop souhaité et trop tôt perdu, — ai je évoqué devant votre pensée d'une sœur qui n'est plus?..

LE VOYAGEUR.

Non; tu ne m'as rien rappelé de plus douloureux ni de plus aimable que ce qui est.

Car, jeune femme, qu'est-ce donc — ce qui fut?..

LA JEUNE MÈRE.

IV. Vos regards vont tour à tour de ces enfans à moi, et du sourire où leur joie se nourrit...

LE VOYAGEUR.

Sur tes lèvres, belle fleur : l'abeille s'y tromperait aussi.

LA JEUNE MÈRE.

A leurs bouches rieuses...

LE VOYAGEUR.

Le bouton rose mûrit, d'où le rire vole, un papillon d'avril, message pastoral de la fougère.

LA JEUNE MÈRE.

Seigneur, est-ce une femme et des enfans chéris, que votre souvenir rappelle, et que ma félicité redoute, maintenant, craintive comme le vrai bonheur, de représenter à vos regrets ?

LE VOYAGEUR.

V. Rassure toi, mère gracieuse. Rassure ta pudeur exquise, si toutefois tu le peux :

Car, tu l'as dit, tout bonheur est timide; et toute joie se croit imméritée.

Je ne suis pas de ceux qui eurent jamais une famille. Le seul souvenir que tu m'eusses rendu, pour mon cœur que serait-ce ? Pas même l'ombre de ce qui a été, tant ce n'est plus.

LA JEUNE MÈRE.

Pourtant, votre visage n'est pas celui de la vieillesse, et votre voix ne sonne pas l'oubli.

LE VOYAGEUR.

Il me semble qu'hier encore j'étais moi-même avec ceux nés de ma mère, comme tu es toi-même avec ces enfans-ci. Idée si triste ensemble, et si délicieuse.

LA JEUNE MÈRE.

VI. Ainsi donc tu regrettes, puisque tu te plains, Seigneur ?

LE VOYAGEUR.

Tu ne sais pas, peut-être, qui je dois plaindre.

LA JEUNE MÈRE.

Vos mots sont clairs, et le sens en est ambigu.
Mais le cœur d'une mère est sensible à toute douleur, seigneur,
Et comprend même celle qui lui est inconnue.

LE VOYAGEUR.

VII. La patiente mère, l'éternelle aveugle, la nature sans pensee qui voit tout au fond de soi, la muette qui sait et ne dit point, parle en toi, pour toi-même qui parles pour elle.

Elle te sacrifie, tandis que tu crois aimer..

Tu les presses tous les deux sur ton cœur, ces jumeaux de ton amour, gracieuse femme, jumeaux comme les seins de ta gorge fraiche.

LA JEUNE MÈRE.

Je les prends sur mon cœur, jumeaux de ma tendresse. Je les

defends, ô voyageur, de l'ombre qui vient de ta pensée, et du nuage qui, passant sur le ciel, a fait l'ombre sur le pré.

Je croyais les aimer ; et ma crainte les aime plus encore..

LE VOYAGEUR.

VIII. Ainsi, je te fais peur?

LA JEUNE MÈRE.

Tu es plus doux que ta pensée..

LE VOYAGEUR.

Je suis plus faible qu'elle.. Mais ne crains rien.

LA JEUNE MÈRE.

Pardonnez aux angoisses des mères. Elles veillent pour elles.

Enfans, vous riez ? Et vous vous caressez contre la poitrine de votre nourrice ?..

Avant de les avoir, je les aimai.

Et maintenant chaque jour nouveau qui se lève, me découvre que je les aime.

LE VOYAGEUR.

Tu as souffert pour eux.

LA JEUNE MÈRE.

Et ils m'ont ri.

LE VOYAGEUR.

Ils ont ri pour toi, veux tu dire.

LA JEUNE MÈRE.

Ah ! ne le croyez pas. Combien, pour eux aussi, j'ai eu de joie..

Puis ils sont mon mystère : ma vie est en extase devant elle-même, et c'est en eux.

Mon premier né, je l'ai nommé du nom qui fut celui de mon doux père, plein de force et de bonté ; et cette fragile créature, je l'appelle du nom que ma mère a porté, qui fut mélancolique et mourut jeune.

LE VOYAGEUR, *à lui-même.*

Toutes les tristesses, et toutes les piétés.
Voilà par où le monde dure.

LE VOYAGEUR.

IX. Vois tu venir la nuit, jeune femme ? Non : la nuit n'est pas faite pour tes yeux.

Réjouis toi dans ton cœur, mère très douce, toi qui le peux...

En ceux qui sont je vois que tu ressuscites ceux qui ne sont plus, âme pieuse. Telle est la religion des hommes : tout vient de cet espoir, et tout y va.

Je n'en accepte pas la loi. Et l'idée seule m'en déchire le cœur, comme une insulte. Je l'aime en toi, pourtant ; et ma pitié l'admire.

Adieu. Et sois heureuse.

LE PORT

I. Gloire des ports dans le soleil couchant..

Mélancolie tragique des rades au crépuscule, quand le globe de feu et de sang, pareil au destin que rien n'arrête, rapide glisse vers le lit des vagues vertes, et descend.

Gloire et deuil somptueux des jetées envahies par l'ombre, et des phares lointains qui s'allument, à l'heure muette où tout frissonne de quelque songe..

Celui qui est né dans les villes puissantes, où la mer clapote doucement contre les quais, tandis qu'au loin on l'entend qui gronde, et bat les blocs; — celui qui a ouvert les yeux dans les maisons qui font face au port, où les grands bateaux dorment, pour une nuit à l'ancre, et sentent déjà l'odeur de houille du départ, serves chimères du voyage, accroupies sur l'eau noire; — celui qui a tété le sein d'une blanche femme, silencieuse et timide dans les métropoles violentes, où tout est tumulte, coup de force et de hasard, aventure ou sinistre, ivresse du retour ou douleur de l'adieu : celui-là, jamais, ne voit venir le soir sans rêve; et, pour lui, à tous les flots des hommes et des choses se mêlent, en murmurant, les ondes de la brume et les vagues de la mer.[1]

Gloire étrange des ports dans le soleil couchant..

II. Plus chaudes et plus folles, les ruelles à pic, les rues étroites se précipitent par bonds vers la rive, où les noirs anneaux de fer fixent les amarres sur les dalles.

Et les rues en escaliers, où le ruisseau d'encre court entre les pavés disjoints, comme la salive entre les dens d'un vieux, les rues où règne à midi une obscurité bleue, voici qu'elles s'empourprent.

Les rayons obliques baignent les voiles et les vergues d'un flot

tiède de sang; et les blanches poulaines, à la poupe, rougissent de la gorge trop mordue à la pointe des cheveux.

Sur la muraille de pierre, qui se dore à cette heure rousse, les grands filets noirs sèchent encore; et leurs mailles, pareilles aux runes de la très vieille Asie semblent garder un profond mystere, en leurs signes antiques.

Le clocher, dans le ciel de carmin, comme une épine de cactus se dresse, sur une passionnée feuille de rose, veinée d'or ancien.

L'énorme tumulte retentit, du jour qui meurt : toutes les langues, toutes les voix, toutes les têtes d'homme; et tous dans la pleine vérité de leur nature, éphémères perdus, ombres errantes passent, qu'on ne reverra plus.

Là-bas, comme une basse d'orgue, le pont tournant qui grince; le souffle de la mer sur les blocs; et les rugissemens des machines : les grands paquebots doublent les môles.

Puis, c'est la nuit aux pieds sanglans, qui, ayant longtemps plané, s'abat immense sur la terre, laissant sa trace rousse à l'horizon de la mer, et cachant sa tête sous l'ombre déployee de ses ailes constellees.

Dans le silence du moment où la nuit entre dans la ville, tous les appétits se dressent, la faim, l'ivresse déjà adulte, et la luxure adolescente, qui grandit comme le bambou tropical sous la pluie.

L'arôme âcre et sucré du filin vient sur le vent de mer. L'odeur de l'ail, de l'huile et des fards, — l'arôme de la lie et des épices, — la fumée lourde de l'eau-de-vie, — et la vanille amère de la sueur des femmes flottent sur les quais, et soufflent du fond des ruelles noires.

Les femmes demi-nues se pavanent à la fenêtre, grands perroquets de l'œuvre chaude sur le perchoir; et les matelots, un sourire contraint aux lèvres, à cause de la violence du desir, hesitent, se balançant sur leurs hanches.

Les étrangers entrent de côté dans les bouges; plus d'un regarde, l'essayant sur son ongle, au rayon sanglant du ciel occidental, la lame intelligente du couteau, qui repond aux pensees, et les reflete..

Les Levantins glissans frôlent les murs de leurs corps lubriques Les forbans Latins, nerveux, la peau hâlee au tan comme les voiles rousses, sont ivres de la terre, avant d'avoir bu. Velus, les Anglais musculeux et les grands Scandinaves se taisent avec force, ou soudain hurlent violemment.

Et les gabiers, de leurs mains rudes qui s'étonnent, touchent avec une précaution amoureuse le bras nu des filles, lisse comme la queue du chien danois, et froid au tact comme une bille d'ivoire.. Ils rient; et un flot de sang bat à leurs tempes..

Au coin des coupe-gorges, des yeux obliques brillent, à peine entrevus, comme des coutelas tirés, et cachés aussitôt dans la gaine. Les araignées de la luxure tissent leurs toiles près des charniers.

Les feux épient, sur les navires à l'ancre où tout est sombre, telles des prunelles étranges, des fous au guet.. Côte à côte dorment les fines goelettes et les grands bricks.. Des balancelles coule encore le flot d'or des oranges : un Catalan veille à la coupée; et le point de feu brille et rebrille, comme un ver luisant qui se déplace, de la pipe qu'il tient entre ses dens.

Les anneaux de métal luisent. Entre les pavés pointus et gras, les oranges pourries verdissent; et l'on y distingue parfois éparses les plumes versicolores d'oiseaux fabuleux, hôtes captifs des iles.

III. Là-bas, là-bas, sourdement, sûrement, la mer meurt sur les blocs.

Et le long cri gémit, ténébreusement, des sirènes à travers l'ombre.. La pourpre du couchant n'est plus qu'un souvenir tremblant sur la plus lointaine vague, comme sur une paupière la trace nacrée des pleurs.

Tous les phares s'allument. Les éclipses des uns sont le cœur palpitant de l'espace nocturne; et, du haut des tours, les autres font jaillir leurs cônes fixes. A l'infini, princesses virginales, qui daignent à peine regarder, les hautaines étoiles.

Le vent sournois, qui se forme, pousse les voiles du brouillard.. Et le courant conspire, au large des môles, à entraîner les barques, — le courant qui rampe entre deux eaux, comme un banc de reptiles..

O voix de la mer sur les blocs, — cris des sirènes rauques, — regards des phares dans la nuit, — ô murmures, gloire tragique, souffles de la vague, haleine de la grande rêverie.

DÉDICACE DE L'OLYMPE

I. Zeûs le Père fit un signe : les Muses chantèrent : Gloire ! Gloire ! Et joie !

Tous les espaces étincelans firent chanter à leurs lumières : Evohé ! Joie !

Et tout ce qui vit sur la terre, dans l'air et dans les eaux, retentit à cette joie, comme les cymbales sous le poing des musiciens, qui rythment la danse.

II. Le jour était venu que le radieux Olympe, achevé dans le ciel, allait recevoir le foyer des dieux.

Aurore, Hébé, et les ravissans immortels qui sourient à cause de leur éternelle jeunesse, s'empressaient sur les pas du Père, en semant des roses et des violettes. Les jeunes déesses riaient sans bruit, comme rient les sources, de leur seule présence.

Zeûs le Père fit un signe : et tous les dieux se mirent à sa suite. Et lui, il s'avança, seul.

III. Sur le seuil de la demeure divine, l'architecte Apollon, le plus beau des dieux, attendait le Père ; et près de lui, aussi belle, mais plus froide et muette se tenait la pensée du Père, sa sœur.

Les fleurs cessèrent de tomber. Les ondes de l'éther frémirent de vie. Le silence infini s'écouta comme son hymne. Et l'attente ravie des dieux se fixa dans un puissant sourire.

Et comme Apollon, de ses lèvres plus claires que les boutons de rose qui bourgeonnent dans le feu, allait saluer le père, — Zeûs l'arrêta en le fixant des yeux.

IV. Du regard zénithal qui avait embrassé le palais céleste, le Père reconnut que la demeure était faite selon son dessein, et l'accepta.

L'image, que sa prunelle divine en avait prise, son vœu la projeta devant l'assemblée des dieux, modèle inimitable, épure aux traits de flamme.

Et Zeûs le Père, pour que tous la vissent, la fit apparaître, comme un jouet divin, sur les deux bras d'Apollon tendus vers lui.

V. Alors, lui-même, en paroles harmonieuses et puissantes, comme les colloques de l'insondable ciel avec le profond océan, la dédia :

« O mon Olympe,
Séjour de ma pensée,
Œuvre de mon art et d'une idée préférés,
Superbe espace,
Je t'appelle mon Ordre, — et tu y es dédié !

VI. « Que toute chose soit comme elle est, — un rayon d'éternité.
Que tout ait ici sa beauté, — il y a sa mesure.

Que toute vie s'accomplisse en ce lieu, et s'y connaisse elle-même la splendeur de la réalité !

VII. « Inclinez vous, mes dieux !

Voilà la demeure que je vous ai faite : un miroir où chacun de vos désirs s'apercevra parfait dans l'acte.

Les proportions parfaites, et le divin équilibre, ô mes fils et vous mes filles immortelles, vous sourient : réfléchissez ce sourire : c'est lui qui donne l'éternelle vie,

Entrez dans l'harmonie,
Epelez vous, mots ineffables de l'ordre, —
Consciences de l'ordre, sentez vous enfin votre divinité, mes divines ? Et que vous êtes le rythme unique de mon esprit ?.. »

L'allégresse stellaire des dieux, sur le seuil, s'inclina devant son destin magnifique, et répondit par un murmure d'ivresse, tel le sable des sphères : Oui ! oui !

Et le Père, alors, précipita dans les abimes, les ouvriers gigantesques de l'Olympe, — les tristes Titans, pitoyables puissans, travaillés d'insomnie.

LE SOIR

I. Le soir vient, comme une eau morte qui se lève,

Comme une ombre très chère apparaît au fond d'un rêve, vêtue de gris, et le doigt sur ses lèvres muettes,

Ou comme le souvenir, un instant écarté, se redresse, le souvenir d'un amer, d'un inévitable souci.

II. Voici venir l'Hôte, qui s'avance sans bruit,

Pareil au regard fluide de la tristesse, il coule sur la terre, et baigne tout ce qui vit de sa larme obscure, —

Là se meut en dormant, le regret du voyage et la douceur du port, dans un insondable mystère.

III. L'heure est venue de la visitation du soir :

Va au-devant, mon âme..

En lui reconnais-toi, — reconnaissez vous tous deux..

IV. A cette mort, offre ta vie,

Rends ta journée, qui se tourmente, à cette ombre qui te porte ta propre nuit..

La calme obscurité est un fleuve muet, qui, des berges du silence où il dort, cherche à gagner ton cœur

Penche toi sur les bords, —

Plus près, ô mon âme, plus près encore : il faut à fin que tu t'y mires mieux, il faut qu'en ce miroir tu tombes.

Admire, maintenant que tes yeux sont ouverts sur toi-même,

qu'à cette heure où la nuit est si claire, en ce que tu crois ta vie tu peux voir toute ta mort. .

C'est la visite du soir, ô mon âme.

V. Vois comme tout, autour de toi, sans murmurer l'accepte :
L'éclair bleu du ciel même s'éteint. .
Et sa fièvre se couvre d'un manteau gris de cendres. .

VI. Les bouleaux dépouillés vont se vêtir de givre, —
Les arbres, qui jamais ne se rebellent, au souvenir du soleil se laissent mourir, étouffés par la brume, —
Et, sans faire un mouvement, tout cède à ce sommeil, qui ressemble au ciel noir, et qui peut-être n'apaise que si jamais il ne s'achève.

VII. C'en est fait. .
La lueur du souci elle-même s'est obscurcie, et disparaît. .
L'haleine glaciale a voilé le miroir de buée,
Le silence descend, le froid tombe : c'est le soir,
O mon âme, c'est la nuit.

ANDROMÈDE

I. Le vent d'Ouest traîne les torches échevelées du crépuscule rouge sur l'horizon de mer, dur et bleu comme la pierre.

Sur les promontoires dorés de l'île, se brisent les vagues vertes. Tendu d'algues et de mousses glissantes, le rocher se dresse en table diaprée comme un mur de velours.

Et sur la belle émeraude ruisselante, sur l'éclat de ses pans mouillés, la blanche fleur de chair, l'amphore féminine, au long col renversé, tend l'arc candide de son torse.

II. Cuirassé d'écailles d'or et d'argent, le dragon souffle, en posant sa gueule verruqueuse, aux élevures de rubis et de turquoises, contre le bord, —

Et la mousse fume sous son haleine.

Il darde ses gros yeux tristes, globes ronds ; et le monstre roule, corps fabuleux du sombre océan, qui veille sur son trésor et qui le garde, dans l'angoisse jalouse.

Le grand vent de l'équinoxe bat les flots verts, qui frappent de leurs crinières Andromède toute nue : elle crie ; et tantôt, ils touchent ses pieds qui se dressent,

Tantôt ses genoux d'ivoire, tantôt le bouclier tendu du ventre svelte,

Tantôt la gorge juvénile, où sur le fruit de mai, la fleur du printemps persiste ; et tantôt le col de l'amphore, aux beaux bras repliés,

Où ruisselle le fleuve de miel solaire, les cheveux dénoués..

III. « O vague, monte sur mes pieds, —

Monstre, je ne pleure ni ne crie pour me plaindre : j'appelle mon héros! Vague, couvre mes pieds blancs, fais un bracelet de neige à mes chevilles.

O misérable monstre, qui me nourris, tu ne donnes l'aliment qu'à ma haine : tu ne peux rien sur mon amour, ni rien attendre d'Andromède.

O vague, monte à mes cuisses virginales, —

Toi qui me gardes toujours plus belle, monstre, tu lèves, je le sais, tes yeux stupides sur ces flancs de vierge, et sur ma gorge où jamais tu ne pourras cueillir la fraise,..

Vague, couvre mes hanches.. cache mes cuisses sous les voiles d'écume.

O vague, monte sur ma gorge rebelle, —

L'heure de l'amour pourra seule la toucher : je la ferai pour toi, hideux, toujours cruelle; et dans l'attente de t'y torturer, jamais je ne me plaindrai.

Vois, monstre, vois comme je suis belle.

La vague fait ma jeunesse; le rêve du soir fait le fond de mes yeux; le soleil a fui dans mes cheveux; et sur mon corps revit toute la blanche écume.

Va, rugis de convoitise : l'haleine chaude comme le souffle du fraisil sous les feuilles, j'appelle mon héros, l'amour qui doit venir. »

IV. Du front jusqu'aux pieds, sous les flots qui déferlent, le disque de la lune n'est pas, en son premier arc, d'une courbe plus pure que la forme d'Andromède,

De ses coudes pointus, la fleur des bras s'élance,

Et les mains comme des lys fixés au roc, se penchent, qui semblent ramasser le trésor doré des cheveux..,

La gorge, roidie par le froid, offre le double fruit de neige, que porte le fin réseau des veines délicieuses, feuillage bleu..,

Et le ventre, bouclier pur, ovale et mince, descend,

Colline blanche, où court le sentier d'ambre, qui mène aux retraites dont la vierge pudeur cache l'accès, et que défend la vague maternelle.

Et ces lèvres surtout, ces lèvres qui appellent et ne disent jamais qu'un nom.

V. « Ha, crie Andromède, vague, arrête toi : suspends toi, si tu veux, à mes seins ; mais ne baise pas ma bouche : je la garde à mon héros.

Je ne mourrai point. J'attends mon amour, et la plus forte des heures, l'heure-abîme, où le temps s'engloutit.

Je veux vivre pour lui. C'est pour lui que tu veilles, geôlier.

Je vivrai : les veines frêles, dont les mailles soutiennent mes seins, ô monstre, viennent d'un cœur brûlant ; elles ne sont pas près de rompre : le sang y coule aussi chaud, que le desir sous ma gorge violette, en vain mordue par le vent et le froid.

Pleure et gémis : le héros ailé, qui court sur la mer, viendra.

Le voici, l'epée à la main. . Persée ! Persée !

Je t'appelle ! O heure. . Je te vois ! . . »

LE TRIOMPHE



I

TUMULTE ET CHANT DES MORTS SOUS LA VOUTE

I. Les vaincus dans le couchant.

Occident, Occident, voile rouge, ivresse des yeux sanglans larmes de la bataille, —

Dernier soir, dernier jour ; ô râle dans la honte,

Galop désespéré et sans gloire vers le sépulcre !

Flots de sang, paille rouge, qui lie les gerbes de la mitraille,

Force foulée par le désastre, dans le tunnel de l'épouvante,

O vin noir de l'agonie, qu'il faut boire jusqu'à la lie dans la coupe de la honte !

La voûte tombe, sur les cercles hagards de nos paupières, immense comme la nuit.

Immenses comme la mer, les parois de pierre viennent se fermer sur nos flancs, —

O ombre, est-ce le dôme des ténèbres qui s'effondre, où la voûte du monument ?

Roule déshonorée, splendeur, là où tout est abîme.

Roule, soleil à l'occident, œil arraché de la lumière, —

Roule au gouffre, rouge raisin, pour les vendanges écrasantes de la nuit.

Pourquoi sommes nous nés ? Pourquoi nous, plutôt que vous, nos pères ?

La race est consternée ; et son opprobre est fait de notre opprobre, —

O vendange foulée, nous fallait il donc naître pour ce lugubre vendemiaire ?

Qu'étions nous, sous les pampres, que les grains tendres du cep?
Le ciel a pris sur nous la forme d'une faulx, —
Roule au gouffre avec nous, splendeur à l'occident, et roule

En notre seule mort, la mort de tout un monde !

II. Les vainqueurs. — Nous vous crions : Mourez ! Silence, vaincus.

Les vaincus. — Nos membres meurtris sont plus lourds que le destin.

Vainqueurs. — Que la honte passe sur eux comme une meule. Et sur vos troncs blessés nous allons pousser le sabot et les fers de nos chevaux, gindres à pétrir le pain rouge.

Vaincus. — Epargne, épargne la douleur. La douleur est humaine, ô vainqueurs. Fraternelle est la douleur.

Vainqueurs. — Les vainqueurs n'ont pas les vaincus pour frères. Vous n'êtes que du grain pour le pressoir, et que du blé pour l'aire. La victoire est l'écrasement.

Vaincus. — O maudits, c'est donc la honte que la victoire.
Le raisin que tu presses est le sang de nos veines, —
L'épi que tu broies est fait de nos os..
Et c'est la moisson lamentable, issue du ventre de nos meres.
Maudits, n'avez vous point de mères ?

Les vainqueurs. — Elles se réjouissent plus que nous de votre boue souffrante. Elles sont dignes de nous. Mourez, vaincus, et silence.

II

ARC DE TRIOMPHE

I. Gerbes du couchant, jets de sang, membres d'or épars dans la nue, casques roulans, crinières échevelées,

Eclats volans des cuirasses,

Eperons semés comme les clous du tapis de la guerre,

Têtes tranchées, troncs de pourpre ruisselans, — sur la moisson humaine.

O moisson sublime des nuages, que tranche la faulx de l'occident,

Et que le pâtre d'or, Soleil, n'ayant pas pu sauver, arrose de la lumière de ses veines, —

Tandis qu'à pas lens, dédaigneux et superbes, le Soir tyran s'avance, qui va les engranger, avec la fourche de l'ombre, dans son éternelle grange.

II. Casques sanglans, d'où les crânes tombés n'ont pu tirer leur peau ruisselante, et où pendent encore les cheveux scalpés, —

Qu'elles sont belles, casques,

Vos aigles éployées, et leurs serres déchirant le cimier, le bec toujours en soc de la glèbe humaine, dans la défaite comme dans la victoire!

III. Cuirasses pleines et pesantes, troncs d'or, troncs d'argent, troncs d'acier des géans décapités,

Troncs des guerriers fauchés au ras des cuisses,

Caisses d'ivoire et de métal, toutes pleines de sang,

O cuirasses,

Où le cœur des héros palpite encore, — où il bat furieux,

Pendule qui veut sonner l'heure seule de la gloire, —

Prisonnier qui frémit contre les murs de sa prison, en se précipitant.

IV. Volez, ô chars, dans la poussière des os blancs, teignez vos roues dans les ruisseaux que versent les artères,

Là-bas, là-bas, l'arc de la nuit élève son triomphe :

O vainqueurs, vous qui n'avez pas encore fermé les yeux, et qui êtes ivres de lumière, c'est vous qui allez être les suprêmes vaincus.

V. L'arche immense grandit à votre approche. Votre grandeur, jamais, ne l'égalera.

Vous ne passerez pas par-dessus cette arche immense. Non.

Mais il vous faudra défiler par-dessous,

Pliant le dos, —

Non point que vous dussiez toucher la voûte de vos fronts, de vos aigrettes, de vos armes ni de vos bras :

Mais à fin que vous sentiez peser, ô misérables, le poids du ciel sur vos nuques frêles, —

Et le faix infini du désastreux espace.

VI. Que l'arche est terrible, et qu'elle est belle à cause de son impiété. Que l'arc est haut, et pour son implacabilité qu'il est sublime !

C'est l'orbite et le sourcil dressé de Jupiter.

Roule, monde. Passe, éteins toi là-dessous, regard chétif, regard unique, qui traverse un moment, plus éphémère que l'éclair, la pensée ineffable, étincelle de la vie.

VII. La mort, héraut des dieux, sonne de la trompette grave sous les frises.

Et la noire musique emplit les voûtes, comme la brume de Terre Neuve bouche l'espace entre la voile et la voile.

La Mort et la Nuit aux angles du fronton, et le Destin debout, au sommet de l'arche.

Roule, ô fleuve de la vie, roule sous l'arc de ton triomphe :

La flèche mortelle qu'il te destine, ô cœur, elle est bandée sur la corde éternelle, —

Et l'œil qui ne se trompe point, et qui ne vise même pas, dur vainqueur, te la tire.

Là-bas, là-bas, il faut passer sous ton arc, ô triomphe. Et déjà, — voici que tu passes..

III

LES VAINQUEURS SOUS L'ARC DE TRIOMPHE

I. LES VAINQUEURS. — Victoire, ouvre la marche, noble vierge à soldats.

LA NUIT. — Vainqueurs, qui triomphez sous l'arc ; dites qui triomphe ?

VAINQUEURS. — Nous seuls, nous et la gloire.

LA NUIT. — Tout est éteint, vainqueurs ; et vous n'êtes que cendre..

VAINQUEURS. — La cendre qui brûle.

LA NUIT. — Je ris.

VAINQUEURS. — Qui donc es tu, toi qui ris ?

II. LA NUIT. — Je suis la nuit.

VAINQUEURS. — Nous ne te craignons pas. Les épées, hors du fourreau, font la lumière.

LA NUIT. — Je ris.

VAINQUEURS. — Ris tu encore, face grise? Maudite, ne raille pas.

LA NUIT. — Je ris.

VAINQUEURS. — O honte, pourquoi nous jettes tu l'injure de ce rire ?

LA NUIT. — Je ris, puisque tu désespères.

III. LES VAINQUEURS. — O nuit, écrase, anéantis nous ; crache sur nous : mais ne ris plus, ô nuit. Recueille notre poussière : ne la disperse pas. Ne sois pas si cruelle, ô nuit. Prends nous, si nous te sommes dus : ne nous avilis pas.

Car, dis nous, pourquoi rire ? Et que te fîmes nous pour cette risée pire que la haine, et qui ne souffle notre victoire, qu'afin de la rendre abjecte ? Que t'avons nous fait, dis ?

La nuit. — Vous avez cru vaincre. Vous l'avez osé, criards. Je ris. Vous avez vaincu. Et je ris.

IV. Les vainqueurs. — Triomphe, l'arc que tu nous ouvres est un tombeau.

La mort. — Qui parle de triomphe? Est-ce vous, héros, triomphateurs, puissances?

Les vainqueurs. — Ah, qui que tu sois, voix nouvelle et dominatrice, que tu es forte à ranimer nos cœurs.. C'est nous, c'est nous seuls qui avons triomphé, tu l'as dit, il n'y a pas une heure; et malgré la dérision nous sommes les vâinqueurs.

La mort. — Oui, vous l'êtes; et pourris déjà de la plante des pieds à la nuque, et de la nuque aux moëlles, pourris dans les os, pourris dans les cœurs, pourris dans la tête. Et votre pourriture sent.. Tombez, charnier de géans; tombez, gibier des vers, viande du néant. Tombez, ô triomphans.

Les vainqueurs. — Hélas.. La mort, sur le seuil de la nuit.

L'impassible. — La lutte est fumée. La défaite est fumée. Et fumée le triomphe.

Vous, chiennes, à la chaîne. Tout est silence. Courez, tremblez, étoiles.

ENNEMIS, NON RIVAUX

I. Escorté de chans, d'encens, de femmes et d'allégresse, le Glorieux, sur un chemin jonché de fleurs, sort du festin offert à sa gloire ;

Les tempes ceintes de roses et de lierre, ivre de triomphe, couvert de caresses et chargé de couronnes, vêtu d'or et de joie, il sent une bienveillance universelle, — le Mignon de la Fortune,

Et sans le secours même de l'ivresse, il a dans les yeux de doux pleurs.

II. Au détour de l'allée triomphale, là où la plage heureuse s'arrête et fait place à la côte des rocs, que bat la mer, là où la force se brise sur les sombres promontoires, —

Le Glorieux soudain distingue assis dans l'ombre et le silence, impassible et penché sur la vague tumultueuse, parlant et répondant sans voix au murmure infini de l'onde, — il reconnait

Le Solitaire.

III. Et le Glorieux, comme tous ses pareils, s'imagine bien faire, et joue au généreux, pour se flatter.

Il va le premier au devant du Solitaire, qu'il trouble sur son rocher, et qui ne l'avait seulement pas regardé.

Il s'approche, suivi de son brillant cortège qui admire. Et d'un geste qui n'honore point, puisqu'il marque l'intention d'honorer, il lui tend sa propre coupe, pleine d'un vin délicieux.

IV. — « Bois, dit il, ô Solitaire.

Toi aussi, tu es grand... »

Et en lui même il pense : Il l'est peut être, quoique tous ces

esclaves l'ignorent, adorant l'or que monnoient tous mes pas. Peut être il l'est : mais combien je le suis plus, moi qui lui en décerne le titre, et qui suis sûr de toujours passer pour bien plus grand que lui ?... Il fait la chouette et tient tête à tous, et au soleil même ! A quoi bon ?

V. Le Solitaire ne repoussa même pas la coupe enivrante, dont la forme ciselée ravit pourtant ses yeux, et dont la liqueur riante, qui séduit tous les hommes, tenta aussi sa soif amère.

Mais puisant à la mer l'eau salée, il en jeta sa main pleine sur le brillant poète :

— « Passe ton chemin, Glorieux,
La Vanité elle même a ses frontières,
Et le royaume de la Solitude, qui n'est point une place commune, s'ouvre par un désert, où ne pénètre pas le vent. »

VI. L'autre sourit, fier de se montrer si magnanime à sa clientèle d'enthousiastes. Déjà il s'en rimait une ode. Il possède toute la gloire, argent comptant ; il peut bien en faire largesse : et pourquoi se privera t il de lancer, en passant, l'aumône, l'obole et le billon de l'or qu'on lui prodigue ?

— « Je te salue, pourtant, dit il, —
Rival aigri et orgueilleux, rêveur triste. »

VII. — « Pour Glorieux que tu sois, je ne te laisse pas la gloire de la rivalité. Tu as pris ce geste, sur le théâtre, à tous les histrions, peuple de l'applaudissement, dont tu es l'idole. Tu peux cent fois l'emporter, si la fortune le veut. Mais te mesurer à moi, tu ne le saurais point : car c'est moi seul, ou non, qui le permets : il faut que je m'y prête.

Que sais tu de ma taille ? En vain, debout et à la tête de ces petits, tu te hausses sur la pointe des pieds. Je reste assis devant toi, sur mon rocher. Et je suis les mansions de la lune : peut être tu de [illegible].

On se fait vite, à valoir mieux qu'on ne vaut, et si surtout c'est de l'aveu de tous les autres... Médite, papillon, l'histoire des chenilles... »

VIII. — « Peut être, fait le triomphateur avec dépit, y a t il plus de vanité à s'enorgueillir d'être seul, qu'au bonheur de se répandre. »

— « Que disais-je ? La vanité tient aux choses vaines ; et tu la mets en moi. Vain d'être obscur, vain d'être illustre : si tu l'avais pu faire, pourtant, quel eût été ton choix ? En doutes-tu ? Comme le chorion enveloppe le fœtus, la gloriole t'emmaillote.

Tu es de cette ville, où nous sommes nés tous les deux ; mais je n'en étais déjà pas, avant d'y être : à toi d'y triompher ; à moi de tourner le dos à tes triomphes.

IX. « Laisse-moi la grandeur : Je te laisse la gloire. C'est le moins que chacun de nous quitte à l'autre ce qu'il n'a pas.

Ta part n'aura-t-elle pas toujours été la meilleure ?

Pareil aux autres, et cher à tous, plus vide que la carpe bréhaigne, tu auras pu vivre parmi ceux qui vivent. Ainsi, dans l'étang, tu as connu la joie,

La joie ! que nul ne goûte, à moins de n'en pas être digne.

Tu es ce qui passe, et qui reçut le privilège de passer.

Ta tête d'oiseau familier, à plume jaune, bat, en gazouillant de plaisir contre les barreaux dorés de la réputation et de la mode,

Tu es le merle d'or, l'oiseau siffleur dans la volière des hommes,

Apollon sur le perchoir. Mais les dieux sont cachés, et nul ne les voit...

Tu es glorieux, et c'est à moi qu'est due la gloire. Tout est bien. Point de rivalité. »

LES FOSSOYEURS

ΣΚΙΑΣ ὌΝΑΡ.

I. Il n'est plus, Celui qui a tant aimé la vie, qu'au milieu de tous ses maux, jamais il ne desespera d'elle.

Le soir descend comme un fleuve immense et noir sur la berge moussue. La plus belle journee pensivement s'achève.

Il n'est plus, Celui qui a tout souhaite, plus qu'un souvenir livide, une forme glacée, un elément roide,

Un blême reflet de passion sur la terre grise, un encens éteint qui n'a plus même de fumee au silence du Crepuscule vide.. Et c'est là, durant toute la Nuit,

Qu'il va demeurer immobile, jusqu'à l'heure du chant triste
De l'Aube,
La pâle Aveugle, dont la vue fait pleurer.

II. Sur lui, il a vu ses sœurs se pencher, son ami, et ceux qu'il a le plus chéris parmi les hommes.

Ses suprêmes regards d'eux seuls se sont remplis. Dans son âme, leur voix a retenti comme un orgue dans un palais desert et sombre.

Et leur image en lui s'est reflechie, tel le dernier rayon d'un jour d'hiver, sanglant à travers les galeries d'un labyrinthe.

Alors, et seul, Celui qui n'a peur de rien que de lui même, a tremblé de douleur au miroir de ses propres pensees :

« O mon Ame,
Est ce toi, que je vois?
Sont ce vous, mes Idées?

III. « Voilà mon Agonie,..

La voici, qui n'est pas de mourir, mais dans la Mort de contempler le cadavre de la Vie.

O douleur! Les cendres de ce songe pèsent sur ma langue; ma bouche en est toute pleine; ma voix en est étouffée; et il faut que je les mâche, et que ma gorge en soit étranglée.

O Pensées!
En moi, si belles et si puissantes, — flammes de l'acte,
Désormais, si hideuses et décharnées..
Si vraies en moi, —

Et si vaines...,
Si nobles et si graves, —
Et maintenant pâture pour les bêtes immondes,
Dérisoires et dégradées. »

IV. Tous et toutes, comme les chauves souris tombent en cercles des auvens et des portes ténébreuses, tournoyant sur les prés du crépuscule au regard douloureux,

Tous et toutes, comme les chouettes ululent à la chasse, longuement, à l'orée de la forêt nocturne,

Ces fantômes du cœur s'empressaient autour de la victime, et lui faisaient boire la mort jusqu'à la dernière goutte de leurs chans.

Et l'une, qui a les ailes rognées au ras du dos, et les seins taris comme le raisin flétri sur la grappe, après vendémiaire,

Insultant de plus près, se penche
Sur cette âme avide, —
Et grimace à l'admirable image, qu'il portait d'elle en lui :

V. « Humanité,
Humanité, c'est mon nom,
Je n'ai qu'à me nommer, pour te faire un ridicule outrage.

Je suis l'illusion du temps, que tous les temps détruisent. Et tu le sais,

Tout l'univers ne tend qu'à me produire, aussi belle et joyeuse que tu m'as toi même rêvée, — et pour qu'à ton réveil je détruise ton rêve, tout ainsi que tu me le vois détruire. »

LES SAGES

I. Que la Montagne Sainte était belle au couchant !

Aride et pourtant verte, d'un côté ses bambous rares s'inclinent vers le lac triste,

Et de l'autre, les roches plates semblent des blocs de jade.

II. Que l'éclat de la Montagne Sainte était triste à ce couchant.

Ses flancs déserts séchaient dans la contrée déserte. Enveloppée de silence, elle rougeoyait, sur les hauteurs, d'une fumée de sang,

Respirant cette grave souffrance, que la solitude exhale sur le tard d'un trop beau jour.

III. Cependant, le lac oriental, plongé dans une ombre froide comme le tranchant du glaive opposé à la lumière, se couvrait pour la nuit de sa peau qui miroite, voile de mercure.

Et lorsque Yong Tse Wang, marchant à larges pas très lents, fut aux pieds de la Montagne Sainte, le soleil, au ras de la cime, descendit en glissant, pareil en sa boule sanglante à la tête du bonze écorché vif, pour avoir manqué de respect au nom, proclamé sur le seuil, de la jeune Impératrice..

La tête ruisselante du supplicié tomba. L'ombre se fit, l'ombre longue. Quelques gouttes de pourpre, jaillies du tronc, strièrent le ciel supérieur. Et le silence des couleurs accomplit le silence des voix.

IV. Yong Tse Wang, ayant levé les yeux sous les lourdes lunettes, aperçut la Grande Ombre,

L'hôte immense que connaissent tous ceux qui séjournent sous le socle des tombes, et avec qui tous ils colloquent.

Et Yong Tse Wang sourit gravement : car il ne le voyait point pour la première fois.

V. Puis il reprit sa route et s'avança, méditant des pensées véritables et douces,

Quand une main, pareille à l'ombre violette de cinq doigts, se plaça devant lui, l'arrêtant d'un faible signe,

Suivi d'une parole humble, comme le filet d'eau qui coule sur la mousse.

VI. — Seigneur, si Votre Grâce craint les pensées pieuses, et les tristes spectacles, qu'elle accepte l'avis que je lui en donne : Qu'Elle fasse un détour, et prenne le chemin à l'Occident du lac, de préférence à celui ci.

— Je ne crains point les pensées pieuses, encore qu'elles soient tristes dans la plupart des hommes, comme tu dis. Qui es tu, toi qui sais rendre hommage?

— Je suis un serviteur fidèle; et, pour Votre Grâce, un très docile esclave.

— Pourquoi m'arrêtes tu, te mettant sur ma route, quoique sans porter la main sur moi? Et pourquoi n'irais je pas plus outre?

— C'est pour que Votre Grâce ne blesse pas ses yeux à la vue, qui fait mal, du Maître que je sers.

— Nulle vue ne me blesse : J'aime voir ce qui est. Dis pourtant quel est ce maître?

— Puisqu'il en est ainsi, Votre Volonté soit la mienne, Seigneur! Je vois que j'ai à faire au Sage de la plus haute classe, qui ne craint pas, et doit comprendre la plus rare sagesse.

« Mon maître est le Saint Li Tai Pe : et depuis dix sept ans, trois lunes et les deux quarts de la nouvelle, ici je le garde. J'ai vieilli.

— Où est il?

— Dans l'ombre, Seigneur, que je lui fais. Cependant, vous le verrez, si je m'écarte.

— Ecarte toi.

— Le voici : c'est là. Li Tai Pé, c'est lui. Il fait horreur, à cause d'une éclatante sainteté.

« Au dessus de la terre, qu'il ne touche plus depuis près de deux cens mois, il a grandi avec ce bambou dans sa chair fiché. La corne

taillée en biseau de la plante, cet ongle de la boue, il s'en est transpercé de la cuisse gauche à la mamelle droite, au travers de la hanche.

« Il a nourri cet arbre de sa graisse, et de son sang il a lubréfié les branches coupantes. Il n'a plus qu'un peu de cuir hâlé sur les os secs.

— Ainsi donc, ainsi donc..

— Seigneur, si Votre Grâce le daigne, vous pouvez ici vous assurer bien des prières, et à moi quelque boisseaux de riz.

— Tu veux de l'argent, pauvre homme ? Tu es déjà le frère lai de ton Religieux. Prends donc ces taels ; nourris toi mieux, tu es fort maigre. Et garde tes prières. J'en ai un moulin chez moi.

VII. — J'admire humblement, Seigneur, Votre Sagesse en sa libéralité. Votre âme est touchée, puisqu'elle est généreuse.

— Comment vit ton saint maitre?

— De sainteté. Il est si décharné qu'il fait dégoût aux vautours et aux corbeaux, friands de viande faisandée. Si léger, qu'il ne fait point pencher la canne, et qu'il tremble à la bise de l'aube, comme une feuille morte, de chair momifiée.

« Il vit, pourtant : à son poignet, plus mince que la corde à puits qui s'effiloche, je surprends quelquefois le pouls de la vie faible comme le point du cœur, où le poulet va se formant, dans l'œuf couvé.

« Il a les yeux vitreux, et les merles y fientent. La grosse mouche a fait son nid sur ses lèvres grises, et mis ses larves entre ses dents. Et l'araignée a tissu sa toile de son oreille décollée à l'anthélix de l'autre oreille. Voilà le grand saint que c'est, Li Tai Pe.

— Un saint, en vérité, dit Yong Tse Wang, s'il s'est vaincu lui même.

— Incalculablement, Seigneur.

— Qu'en sais tu ? La nature trouve aussi son compte à la sainteté. Il n'a peut être fait que se tuer. »

La nuit vint, que rien ne retarde ni n'éloigne. Et Yong Tse Wang, après avoir contemplé l'immonde et glorieuse loque, reprit sa marche, sans hâte, à longs pas mesurés, considérant des pensers véritables et douces.

POLYPHÈME DORT

I. La croupe de l'Ætna, déroulant ses forêts et ses vignes, comme les strophes d'un poème inventé par les Dieux, — ouvre des lits et les retraites tièdes où, parmi les feuilles et les fleurs, dans un pli en forme de nef tirée sur le rivage en pente, — dort Polyphème.

Si tu n'es ivre mort, Cyclope, pourquoi ton sommeil est il à ce point immobile? Ton pied a l'air de la stupidité attentive. Et qui retient le rocher moussu de ta tête sans un frémissement, au milieu des pampres d'or et des sveltes anémones?

La douce brise, impalpable haleine du firmament, joue, vole et se divise, errant des neiges roses de la cime jusqu'aux lèvres murmurantes de la mer bleue.

II. — « Acis! Acis!.. Ohé!.. »

Chante une voix ailée de rires, plus heureuse que la flûte, et plus légère que le rossignol bocager.

« Acis, où donc es tu?.. » fait elle.

Elle caresse et se moque; elle appelle et refuse les baisers; elle invite et se détourne, la voix rieuse de la Nymphe.

— « Ici, ô Galathée!.. J'accours.. »

Elle ne fuit pas au loin, la grande anemone parmi les anémones sœurs;

Mais d'une main elle attire; et de l'autre, sur les lèvres, elle fait taire le blond berger.

— « Vois, vois le Cyclope!.. Vois comme il dort.. »

Et tous deux, entre les longs cheveux, et les mèches jaunes des saules,

Regardent l'énorme Polyphème en souriant, l'énorme.

— « Ne ris pas, Galathée : peut être, le monstrueux fait le mort.. »

— « Il a bu tout le vin de Catane à Palerme.. Il est pâle, et ne ronfle même pas.

Acis, mon doux Acis, tu pourrais le tuer.. »

— « O Galathée, il t'aime, et il est trop laid. il me fait peur.

— « Je ris de toi, Acis : tu ne saurais par où le prendre ; et il saignerait trop, l'énorme. »

La Nymphe joyeuse a mieux à faire : elle mène Acis par la main, et le force à s'asseoir près d'elle, sur les genoux de Polyphème.

— « Je t'aime, ô blond Acis », murmure t elle.

Elle prend sur sa tête la couronne de roses, et en pare son amant ; et du front d'Acis,

Elle porte sur le sien la couronne de violettes.

— « O Galathée, plus blanche que le lait, dit il, je t'aime. »

III. Tendrement, ils se caressent et s'enlacent. Leurs lèvres se frôlent, leurs lèvres se joignent, comme le bord des fleurs voisines que rapproche le vent. Et leurs doigts errent, avec un ravissement timide, enivré de surprise, le long de la gorge l'un de l'autre.

Et leurs yeux se contemplent. Et leurs cheveux mêlés passent de l'épaule familière aux épaules aimées. Et le battement de leurs cœurs plus vites suspend le rire sur leurs jeunes bouches.

La brise ailée vole de la cime neigeuse et déjà pourpre aux vagues bleues. Sur le ciel vert, les lourds nuages sont pareils à des bœufs qui pâturent. Et si, couché dans les pampres d'or, le Cyclope rêve ou s'il est mort, qui le sait ? — Mais tandis que l'Acis et la Galathée s'embrassent, les genoux de Polyphème tremblent.

LE JUGEMENT DE LERNE

ΔΙΟΥ ΥΙΟΣ.

I. Le cor retentissait au loin; et le son éclatant disait le chant de la victoire. Le cor sonnait, comme le glaive brille; et, vers l'Occident, lac rêveur suspendu sur la large forêt, le ciel d'or se teignait de pourpre magnifique.

Cependant Marsyas, le Roi de Lerne, assis dans la solitude et le désastre, contemplait sa ruine : Lerne détruite, le marécage labouré par la mort, et désormais sans voix, — la vermine étouffée, le royaume noyé dans son propre lit de fanges, tous les esclaves ensevelis, et la force du dragon en miettes, leur défense. Malheureux comme un mort,

Au milieu du carnage, Marsyas le regardait et ne le voyait pas. Les cent têtes de l'Hydre faisaient un amas hideux de sang, de hurlemens figés dans les gueules agonisantes, et d'orbites vides, Marsyas, profondement, réfléchissait sur l'hécatombe, et ne pouvait comprendre.

II. Il se disait : « Je sais comment Hercule a vaincu la bête, jusque là invincible, ma gardienne et ma puissance : c'est qu'au lieu de trancher chaque tête une à une, il a pu, d'un seul coup irresistible, séparer du tronc cette grappe de monstres, — par où, le long du cep, jusqu'à la cime des crimes, montait la sève des racines, grasses de meurtres. Et quand la grappe fut taillee, c'est alors qu'il coupa chaque tête, qu'il en piétina le raisin du talon, et foula la vendange, le terrible vigneron que je déteste. Voilà comme il a fait ma ruine; mais je ne puis savoir pourquoi : car il est juste.. »

III. A l'orée de la forêt profonde, et déjà sombre, le bon Hercule sonna, plus éclatante encore, la fanfare du triomphe. Et sa massue, sur les

épaules, faisait une ombre à terre, comme un arbre à demi couché sur une roche par la foudre. Le cor retentit; et, comme le soleil s'enfonça derrière les grands chênes, le bon Héros disparut.

Marsyas pensait profondément; et, pour la première fois, alors qu'il eût dû haïr, il était sans haine. Si profonde était sa pensée qu'elle ne haïssait plus : car il voulait comprendre; — et ne comprenait pas.

Alors il tressaillit, et devint pâle. Le ciel était plus rouge, et la terre plus noire. Marsyas sentit une auguste présence : mais il était fort, et savait tenir tête à la peur. Il se redressa, voulant voir quel danger terrible faisait planer sur lui sa silencieuse haleine. Il tourna les yeux, et reconnut la Lumière, une impériale magnificence. Il vit son mortel ennemi, Apollon.

IV. Dans le fond de son cœur il siffla toutes les forces de l'orgueil, comme on rappelle les chiens dispersés de la meute. Il regarda le Dieu fixement, et lui parla avec hauteur.

— Archer, dit il, c'est toi, qui non content de tes rayons et de dessécher Lerne, as décoché sur mon Royaume l'absurde Hercule, épouvantable flèche.

— C'est moi, Roi de Lerne. L'hydre n'est plus.

— Tu me hais, Apollon.

— Non, Roi. Je ne te hais pas.

— Pourquoi m'as tu ravagé mon domaine, fait détruire ma ville, et y semer la mort par ton héros? Car jamais il n'y eût pensé sans toi. Le peuple des vers et des crapauds, le bon peuple de Lerne, vivait selon ses lois. Qui que voulait point des lois de Lerne, n'avait qu'à n'y point vivre. Et Hercule, qui est juste, pour saccager ma ville, n'eût pas pris prétexte de ses lois.

— Je lui en donnai l'hydre, qui fait la force de tes lois, et qui déjà en avait étendu l'empire, tu le sais, au delà de ces grands chênes.

— Hercule est juste : tu ne l'es pas.

— Tu ne m'irrites point.

— Et nous aussi, nous étions justes à notre manière.

— Je n'ai pas besoin d'être juste.

— Tu es la toute puissance du caprice, et tu ne crois à rien. Pourquoi sourire?

— Je ne crois qu'aux dieux. Voudrais tu pas que je crusse en toi?

V. — Nous avions nos lois, qui convenaient à notre vie. Et comme elle est le seul bien, pour nous elles étaient les meilleures. Pourquoi nous as tu détruits ? A cause de nos plaisirs coupables ?

— Il n'est point de plaisir coupable. Tous les plaisirs sont légitimes, pourvu qu'ils soient plaisirs. Et, pour la vertu, j'ai souvent préféré vos assassins à vos sages et à vos prêtres.

— Est ce donc nos désirs que tu as haïs ?

— Je ne hais point. Tous les désirs sont purs, pourvu qu'ils aient la force. Pour se justifier, que le désir soit acte : cette innocence suffit. Il n'est pas de désir coupable. Mais c'est la conscience de Lerne que j'ai voulu détruire.

— O Archer trois fois maudit, d'être Immortel, d'être sans haine et d'avoir la toute puissance. Maudit sois tu, ô Dieu, maudit sois tu, éternel égoïste, qui ne croirait à rien, s'il ne croyait à lui.. C'est toi, l'Hydre; et la mienne, du moins, avait faim.

VI. Apollon sourit doucement, aussi calme que l'arbre sous la lune d'été, et dit :

— Souffre, révolte toi, et vis. Après tout, cette douleur te fera du bien. Où est ta flûte, roi de Lerne ? Tu déformais hideusement tes joues, en y soufflant ; et c'était là ce qu'on nommait la musique de Lerne. Te voilà à bout de souffle pour un temps, et à court de laideur aussi : tu vois bien que la souffrance a du bon.

— O Maudit.. ô Méchant.. ô Lâche, Dieu enfin ! Pour juger et punir, à quoi peux tu croire, dis ? — fit il avec effort, cherchant à hâler des offenses, comme le cordonnier tire sur le ligneul, gluant de poix.

— Que t'importe, joueur de flûte ? Et de quoi te soucies tu ? — Homme, je ne crois à rien qu'à la valeur d'une âme puissante ; et il à fallu que la tempête fit planer cette loi sur les lois marécageuses de Lerne. L'irréparable crime de tes crapauds, ô Roi, fut que vous pûtes vous justifier en conscience de tous vos crimes ; — et même devant moi.

« T'imagines tu, joueur de flûte aux joues obèses, gonflées de vent, t'imagines tu bien que j'aie voulu frapper la mauvaise conscience de ta ville ? — Mais elle était bonne pour elle même ; et je le savais. Et c'est à cause de sa même bonté que je l'ai voulu trancher à la racine. Ne te donne pas le souci de la justice. A une certaine hauteur, où tu n'atteins pas, tout est juste : parce que rien ne l'est, ni ne peut l'être. A moins de

la force puissante qui s'impose comme juste à tous ceux, qui sont hors d'état de juger. Vous l'étiez.

VII. « Car, dis moi, fût ce pour toi même, qu'est ce que la justice d'un homme non capable d'être juge ? Réponds un peu, si tu le sais.

Je suis, et tu me sens naturellement arbitre. C'est moi qui juge, s'il me plait. Et vous ne le pouvez pas, si je le puis. Qu'eussé je donc bien dit à tes crapauds purulens, s'ils jugeaient selon le code du pus ? — Je leur devais dire qu'ils ont bien jugé en crapauds, sainement. Et puisqu'ils crapouillèrent de leur mieux, je dus les louer en moi même : car jamais je ne mens.

Tout ce qu'on en doit attendre, c'est que les crapauds soient crapauds en conscience. Les tiens le furent. Or, c'est aussi ce qu'on peut en attendre de pis.

Pour purger les marais de Lerne, il fallait donc faire le vide à Lerne. Ce n'est pas assez qu'Apollon darde ses flèches sur ce sol honnêtement fétide. Il a fallu que le bon Hercule vint passer le soc du glaive au creux de vos consciencieuses fanges ; et qu'il descende dans la boue couper la tête à l'Hydre, votre conscience. Il a bien fait, le bon Héros à la volonté saine, dont le dos est pareil au dos rond du noyer, dôme de la forêt qui écarte la foudre.

VIII. « Tu gémis ? En soufflant de la flûte, Roi, tu n'as pas appris à connaître le son harmonieux de la nécessité. Ce qui m'importe, c'est la sphère. Je veux la perfection, et l'éternité, comme en moi, sur le champ.

L'unique éternité est ce qui EST. Voilà son nom. Ineffable pour toi, ô malheureux. J'ai le plus profond dégoût des crapauds, Marsyas.

— Les crapauds de Lerne étaient hommes. .

— J'ai le plus profond mépris des hommes, roi de Lerne. Je ne crois à l'humanité qu'en moi, — depuis que je fus chez Admète. Celle que je nomme : Humanité, est l'idée sublime que j'en ai. Elle me doit tout, comme à son créateur ; et elle n'est que ce que je l'ai faite. Cette femme éternelle, au visage divin, cette vierge connait ma caresse, et ne connait pas l'homme.

IX. « Celle que vous avez dans vos prisons, ô hommes, fille commune à tous les prisonniers, — la tienne, roi de Lerne, est une horrible

vieille, barbouillée de sang, boiteuse, bossue et saoûle, idole décrépite, qui comble de chair fraiche le fossé de ses rides, et lézardée de stigmates, se farde de mensonges, et de mensonges uniquement se rechampit. Et devant moi, l'impudente baisse les yeux, timide comme un vieux pauvre, couvert d'ulcères, qui a honte de provoquer le dégoût.

Quel rapport, si tu l'oses penser, de cette idole à ma vierge éternelle? Et quelle justice, dès lors, peut il y avoir entre nous? Ce qui fait la justice entre les hommes, c'est la complicité. La mienne m'ordonnera demain de te tuer; — et la tienne te justifie de vivre. Comme un Dieu n'admet pas l'éternité sans lui, je me suis dit : Va, ne crois à l'humanité qu'en toi même. Car, après tout, j'ai vécu chez Admète.

Ainsi rien ne m'arrête. Et c'est pourquoi, l'ayant voulu, j'ai anéanti le Marais de Lerne. Car il ne sied que d'anéantir; et rien ne vaut la peine d'être puni.

Ne frémis point de peur, ni de rage. Je vous ai pardonné de me forcer à vous détruire. Et toi, joueur de flûte, je t'épargne : De moi que veux tu donc de plus? »

Et telle fut la première rencontre d'Apollon avec Marsyas. Et la seconde fut son supplice.

TITAN

I

ATLAS

I. Titan (*de loin*).

Frère,

Frère Atlas, fils de la même mère,

La Terre sourde, la souveraine Aveugle, qui voit tout au fond de ses entrailles, et qui est juste, ne prenant conseil que de soi ;

Frère Atlas,

Où es tu ? Vis tu encore ?

Le roseau de ton épine n'a t il pas rompu, laissant jaillir la moëlle,

Sous le poids du ciel ?

II. Atlas (*de loin*).

Titan,

Frère divin, fils de la même mère,

Je vis ! Je ne cède point ! Je tiens bon ! Je souffre, Aîné céleste au sourcil de nuages, œil de feu, allumeur des âmes, prunelle qui as fait pâlir le soleil de jalousie ;

Promethée,

Que veux tu, dis, de ton frère?

Ma poitrine craque, comme la banquise des pôles, aux rayons du solstice ;
Mais je vis, et je brave.

III. Titan (*de plus près.*

Frère, frère,
J'arrive comme la pensée du courroux
Quand elle s'élance, casquée et la lance au poing, —
Du cœur qui brûle,
Droite et flamme !

Frère, frère,
Attends toi à souffrir une douleur intolérable :
Pelion sur Ossa —
C'est moi,
Pour baudrier, ceint du Caucase,
Qui vais monter sur toi,
Sur ton dos large, Atlas,
Et sur ta nuque, où perce l'os qui porte la sphère du ciel branlante,
Comme le jongleur, sur le bout de l'ongle, laisse vaciller la boule !
Ha, ha, Olympien, les Titans sont en vie !
O frère, Supplicié vainqueur, viens, viens ! J'escalade !

II

TITAN

1.

I. Le Titan, épuisé de fatigue, sans cesser d'escalader le ciel, depuis tant de jours qu'il n'avait pas desserré les dens, s'écria :

« Où que tu sois, je t'atteindrai, Olympien. Et tu vas être vaincu, Jupiter : je suis entré dans tes voies,

Je connais ton secret.

II. « J'ai tout quitté ; et rien ne me tente plus. Jupiter, je te laisse la mer ; je te laisse la terre. Si tu me les donnais, je n'en voudrais plus ;

Règne sur tous les royaumes de l'Univers, si tu veux. Et que les étoiles de la Voie Lactée soient les gouttes de lait que tu bois dans ton verre :

Je sais un autre empire.

III. « C'est ton Olympe, que je veux, Olympien. Et je ne veux que ton Olympe.

Je n'envie que la grandeur suprême. Je n'aspire qu'au trône souverain. Je n'estime plus rien que le calme infini de la sérénité,

Et la toute lumière.

Le règne est à ce prix. Voilà la demeure du ciel, d'où je te dois chasser,

C'est là d'où tu contemples. A moi, maintenant, de m'asseoir dans tes palais, ô lumineux Olympe ! A moi de contempler,

Ou de mourir, si tu me manques.

IV. « J'ai mis Pelion sur Ossa. Je gravis les cimes sur les cimes, comme les degrés du même temple.

D'ici, la mer en long détroit n'est plus qu'un canal sans mouvement, qui dort, bleuâtre, d'un pôle à l'autre,

Et les nuages y trempent.

Les villes, sur les bords ne sont plus que des grains de poussière. Et toute vie s'est tue, enfin.

Il s'est donc fait, l'admirable silence, où toute chose tombe ensevelie, et que le cœur souverain entend, redoute tour à tour et cherche parmi les hommes, —

Sous mes pieds tout est désert.

V. « O crains moi, Jupiter ! Je marche et je m'élève. Etincelant d'ardeur et de colère, comme la mer qui brasille, je monte. Ou j'entrerai dans ton Olympe,

Ou si, d'un pouce seul, j'en devais être séparé, je me précipiterai dans l'insondable abîme, sans que ta main m'y pousse :

Ou triompher, ou mourir dans les hauteurs.

VI. « Depuis que je gravis les espaces amoncelés, je ne lève plus la tête, et sans cesse je mesure

Les précipices où j'ai laissé la terre : d'ici, pareil aux seaux sur les deux bouts de la palanche, le ciel cintré porte les deux océans.

Les forêts ne sont plus qu'une pelouse de gazon ; je n'entends plus chanter les orgues de la terre.

L'espace est une palme bleue, qui frissonne à ma victoire.

Je palpe l'infini comme la gorge de Titania ; mon haleine est triomphe ; et chaque goutte de mon sang est acte.

O Jupiter, ô dieux maudits, prenez sur moi la parallaxe de votre chute. L'ombre qui m'entoure ne m'effraie pas. Pour éclairer ma route, j'ai brûlé les forêts de ma chevelure, les promontoires de ma chair,

Les fleuves de ma sueur et de mes flancs.

VII. « Et me voici, chauve, immense, décharné et nu...

Mais je touche au faîte, Jupiter ! Et l'Olympe est à moi ! Il le doit être !

Dans l'ombre où mes yeux contemplent l'univers, au fond des brumes,

Il faut que je sois parvenu aux portes radieuses de mon splendide espoir,

Et je ne crains rien que d'aveugler mes prunelles d'une splendeur trop soudaine..

Enfin, enfin ! Ma vue, en attendant mes mains, va te violer et te ravir, palais céleste... »

Et le Titan, levant la tête, ouvrant les bras, ne vit et n'embrassa à l'infini que l'orbe effrayant des éternelles ténèbres.

2.

RAPT D'ATHÉNA.

I. Et maintenant, ô Titan, entasse la pensée sur l'action, et sur la pensée les actes,

Qu'importe? Tu es vaincu.

Athéna a pris parti pour toi, et t'a perdu.

II. Athéna, pourquoi t'ai je ravie?

Helas, helas,

Place à l'Instinct, le bouc en rut, dans la saison d'amour, qui couvre chaudement la sphère de la vie, et la feconde,

Place à l'Instinct! C'était à lui de vouloir, de parler et d'agir.

Malheur à moi, qui ai laissé chanter la sirène sterile,

Je tombe, Athena, parce que tu m'as soutenu,

Comme l'osier en biseau, ce Judas de la rive, perce la paume qui s'y donne un appui.

III. Je t'ai aimée, toi qui m'aimas.

Je suis perdu pour avoir cru en toi. Je suis vaincu, pour avoir eu l'idée de la victoire,

Athena, amoureuse glacée, toi qui gèles le sang dans les veines de l'amant, Athéna.

3.

TÉNÈBRES.

I. Je frémis.

Le froid d'un désespoir infini se condense sur le monde mort de mon âme.

Ténèbres!

Comme le vin, dans le tonneau, se petrifie en bloc de lie, sous le climat polaire, — une croûte de nuit glaciale enferme la mer rouge de mon cœur.

Une insondable épouvante —

Couché sur le dos, c'est là dessus l'immense nuit, le couvercle scellé sur la tombe infinie,

Et la serre implacable des étoiles.

II. Ténèbres !

Regard noir, œil unique du Grand Cyclope : Abîme, —

Nous voici, ténèbres, face à face.

Je suis couché, sur le dos,

Et comme l'épervier tombant, tourne en spirale sur le passereau qui fuit,

Voici que votre orbite tourbillonne au dessus de ma tête, —

Et tel le gouffre boit l'épave qui sombre,

Ah, dans la nuit, c'est la fin qui

M'aspire.

III. Je te retrouve, Prométhée.

Tu tombes, divin, — et plus divin à mesure que tu tombes.

O douleur d'être grand..

Quand ta grandeur

Sera t elle rassasiée de ta grandeur ?

Je te retrouve, et dans ta chute

Le Caucase neigeux, dont tes bras ouverts ont fait une croix,

Et les monts, et les mondes,

Et la Voie Lactée,

Cette rivière de perles posée sur ton front,

Tout l'univers tombe avec toi.

Je te retrouve, Prométhée.

Plus qu'un homme, un pêcheur d'astres,

Plus qu'un dieu, un Titan, pendule de l'abîme : le collier stellaire de l'infini est à ton col. Et tu roules entraîné par ce cœur trop lourd, infatigable de Puissance.

Je te retrouve.

Plus triste est la nuit, et plus elle est belle.

Plus noire est la nuit, et plus elle est belle.

Tu dis vrai : Je me retrouve.

III

LES PLEUREUSES SUR L'ACROPOLE

De l'est et de l'ouest, les jeunes femmes et les vierges montent aux ruines du Parthenon, et chantent devant les corps d'Athena et de Titan couchés sur les degrés.

Premier chœur. [*Elles sont sur la droite du Tertre.*]

I. Vêtues de vos cheveux, crêpe soyeux du deuil sur vos épaules blanches,
Feuillage noir sur les tombes de la forêt humaine,
Qui êtes vous, jeunes filles et d'où venez vous,
Toutes nues, toutes froides, et rangées comme des statues aux bras de marbre,
Où la nuit a jeté son manteau?

Second chœur. [*Elles sont sur la gauche du Tertre.*]

Vêtues de vos cheveux, toile soyeuse d'or sur vos gorges de neige,
Et sur vos molles hanches automne palpitant, tissu de mort,
Jeunes filles, qui êtes vous, vous qui venez
Lentement et droites, comme les formes du rêve, sur le champ
Où le carnage ferme, à peine, de lassitude, son œil sanglant?

Premier chœur.

II. Nous sommes les princesses captives, encore pures,

Les vierges promises au vainqueur.
O tremblante Pudeur,
Que n'es tu le collier de dix doigts noueux serrant notre col à toutes?..
Nous sommes celles qu'hier encore vous fûtes.

CHŒUR II.

Nous sommes les vierges profanées, les femmes,
Le prix detesté de la victoire.
O Honte, ô déesse sans muscles..
Le plus pur de notre sang coule, non essuyé, de la blessure irreparable jusques à nos genoux, scellant chaque pas de notre vie, desormais, à sa honte.
Nous sommes celles que vous serez demain, sans doute.

CHŒUR I.

III. Infortunées,
Nous voici toutes réunies au carrefour des plaintes,
Comme les étoiles de jasmin et les guirlandes d'une fête, que l'ouragan jette au fossé.

CHŒUR II.

Et vous, victimes,
Plus même que d'avoir épuisé l'infortune, douloureuses d'en être encore menacées,
Ne nous rencontrez vous que pour vous plaindre, dans ce lieu terrible, tombeau des clartés?

CHŒUR I.

IV. Non,
Notre douleur n'est que l'écho d'une douleur sublime. Et nos cœurs n'ont plus rien pour nous devant
Ces deux grabats de nuit, où la bassesse a couché les cimes.

Chœur II.

Non,

Je ne sais plus si j'ai souffert l'outrage, en présence de cet outrage ci, qui a lancé

Sur le ciel le soufflet de la boue.

Chœur I.

V. Je viens, portant les pleurs de toute la race,
Dans l'amphore parfumée de ma poitrine,
Et les répandre, ô Roi, ô Reine, à vos pieds sacrés.

Chœur II.

Je viens pleurer les larmes de l'enceinte souillée,

La chair très sainte des femmes, où le peuple eut son temple,

Et ne les verse que pour vous, ô Menage Royal de la Catastrophe, couple infécond de la Lumière. Titan n'est plus.

Chœur I.

VI. Que de pensées, hélas !
Que d'abîmes soudain creusés sous elles,
Et comme le soleil, l'espoir est descendu dans le gouffre.

Chœur II.

Que de pensées, ô Terre !
Et quel adieu à toutes !,. Mere, toi, la seule robuste,

Pourquoi supportes tu les attentats qui te bravent, faible comme nous ? Athéna n'est plus.

Chœur I.

Ecoutez, femmes, à qui la mort serait douce,
Au prix de la vie.

Nous ne sommes ici que pour vénérer ce couple divin, d'un cortège funèbre.

CHŒUR II.

Vous ne le ferez pas sans nous, nobles vierges, nous
Dont les larmes lustrales
Filtrées par un sable de pourpre, plus riches et plus solennelles, sont teintes de notre sang.

CHŒUR I.

Venez de l'Orient, comme la douleur promise
Qui marche vers l'Ouest, à pas sanglans...

CHŒUR II.

Ven ez de l'Occident, comme celles déjà voilées de pourpre,
Que la douleur attire et qu'elle est près d'atteindre...

CHŒUR I.

Inclinées, unissons nous dans le rite du respect,
Egales en piété aux deux fleuves qui se rencontrent sous un pont séculaire de chênes, dans la forêt :
Que le Barbare nous flagelle,
Qu'il écrase, s'il veut, la fleur de chair qu'il s'est réservée, et qui cause notre perte,
Qu'il fauche ce printemps virginal de femmes,
Et qu'il en fasse une litière de trèfle rouge à la cavalerie de sa rage :
Mais nous laverons dans nos larmes ces corps sacrés, et nous les parfumerons de triste extase.

CHŒUR II.

Que le fauve troupeau du Conquérant
Chasse demain à l'aube, quand le monde frissonne comme un malade, ses pieds glacés dans nos entrailles,
Qu'il essuie ses épées rouges à nos cheveux,

Et qu'il fasse de nos doux yeux un bracelet de grosses perles pour la patte de ses chiens,

Mais nous rendrons les devoirs à ce Roi,

Notre Roi, — nous étendrons ses os dans le ventre pieux de la terre, au maternel repos,

Et, comme à ce Titan, nous donnerons aussi le suprême office de la tombe à notre Reine, la Lumière.

CHŒUR I.

VII. O Sœurs, — voici les larmes,
la rosée des pleureuses,
plus suave que les eaux de l'Arabie..

CHŒUR II.

O Sœurs, — voici les coupes,
renversées pour la libation,
les seins d'ivoire où déjà perle le lait..

CHŒUR I.

O Sœurs, — voici les longues palmes, et les lys,
et les tiges de deuil,
les bras levés où frémit la nuit bleuâtre.

CHŒUR II.

O Sœurs, — voici les chans et la musique des orgues,
nos lèvres douloureuses,
ou tremble l'appel que l'on n'entendra plus..

LES DEUX CHŒURS.

Si nous ne faisons pas un cortège de larmes et de fleurs
A Celui ci,
A qui le ferons nous jamais, mes Sœurs ?

JÉSUS SUR LA CROIX

I. Jésus est sur la Croix. Il souffre terriblement ; et ses pensées se troublent.

Le soleil inonde la colline ; le tertre dénudé blondoie. La terre et les pierres rousses se calcinent, fumantes à la lumière. Il fait une chaleur aiguë. Puis le jour s'est voilé de nuages. La chaleur plus lourde qu'une chappe de métal ardent aveugle les yeux. Et la nuée noire, là bas, gonflée de tonnerre et de nuit, pèse sur les murailles de la Ville, comme le tombeau du ciel soudainement ouvert.

II. Jésus est sur la Croix. Il souffre.

Son beau visage, penché sur l'épaule, se contracte affreusement. Parfois il gémit ; et sa bouche s'ouvre. La douleur lui met les larmes aux yeux. Il sent son corps qui tombe, et le supplice qui le retient. Et sa figure serait amère, si elle n'était si triste.

III. Il est étourdi par le soleil, et le tumulte de la foule.

Le bourdonnement des voix, les crécelles du rire insultant et des injures se confondent avec les poignards vibrans de la lumière, et le murmure tournoyant de la souffrance, dans son cœur.

IV. Son cœur n'est qu'une plaie qui bat.

Tantôt il court, tantôt il s'arrête. Et tout le ciel tourne, action meurtrière autour de lui, emportant tous les objets de la terre, comme des herbes accrochées aux rayons de la roue.

V. Jésus a le vertige de son deuil.

Un immense dégoût, une immense pitié flottent sur sa souffrance, — comme parfois sur la mer, par une nuit ténébreuse où roulent

les nuées, de loin en loin une étoile perce les voiles noirs de la tourmente.

VI. Jésus a la nausée aux lèvres.

Son cœur palpite et se serre, et lui monte à la bouche.

Sa langue est brûlee d'une secheresse amère.

Ses beaux cheveux lui frôlent les joues ; ils sont denoués, feuillage de la jeunesse ; une mèche irrite la paupière de sa piqûre renouvelee. Jésus, comme dans le sommeil, essaie le geste de la rejeter.

Mais le clou qui rive sa main, lui dechire la chair,

Et la douleur est si cruelle, qu'il perd connaissance, après avoir soupiré.

Jésus revient à lui. Et il se rappelle..

La souffrance est plus rouge : tout le poids de ce corps l'entraîne sur ses pieds mutilés;

Ses paumes trouées craquent, et semblent près de rompre..

La rosée tiède du sang coule de ses doigts, et les gouttes tombent sur les flancs, avant de rougir la terre.

Le sang coule, et répand son odeur de lait..

Le degoût onde aux lèvres de Jésus, et il s'evanouit encore.

Jésus retrouve les sens. Et il se rappelle..

Il lui souvient des injures et des coups. Il entend les rires insultans et les cris de haine : A mort ! A mort ! Roi des Juifs ! Barrabas !

Il revoit le visage dur et les yeux clairs du Préteur romain, la toge blanche, et la tête rase qui écoute.

Il revoit le ricanant et maigre Judas, dont les yeux se détournent.

Il revoit Pierre qui pleure, plein de honte, à gros sanglots, comme un berger ; et Jésus pense lui sourire : « Pierre, homme simple, console toi. »

Il revoit encore sa mère, qui jamais ne le comprit, mais l'a nourri et l'a aimé..

Et le lac délicieux, à l'eau si verte, silencieux, ouvert le soir, comme un liseron au crepuscule, entre les monts de Galilee, couverts d'arbres, de fraicheur, et de doux mystère.. Et les oliviers gris.

Et, comme Jésus, frémissant de fièvre, ouvre les yeux,

Il aperçoit un vol fauve de vautours,

Qui là haut tournoient, dans l'espace brûlant, au dessus de sa tête. La couronne au Roi des Juifs ! Barrabas !

Ses membres déchirés pèsent du poids terrible de la haine mûre, les uns aux autres. A jamais ! Comme l'on brche le fer au sabot du cheval, ils ont cloué tes pieds, Jésus, à l'arête du gibet ; et tes jeunes flancs cèdent ;

Un engourdissement mortel en multiplie la charge ;

Et cette torpeur est traversée d'élancemens aigus, qui percent Jésus comme le coup de lance.

Déjà, il ne peut plus que frémir ;

Et la douleur est si violente qu'il demeure immobile.. O lac, là bas, le soir.. Et les oliviers d'argent, au clair de lune.

VII. Jésus souffre la mort, — et ne la goûte pas encore.

, « Mon Père », murmure t il dans son cœur.

« Père ! » balbutient ses lèvres plus sèches que l'herbe du Calvaire.

Il invoque son Père, et la lumière divine qui n'insulte pas.

Noire, une grosse mouche bourdonne près de son front, et se pose sur sa bouche, qu'elle pique ;

Jésus est pris d'un autre spasme de dégoût,

Et il s'évanouit encore.

VIII. On l'appelle.. On rit.. On crie.. On le frappe sur les pieds.

A son nom entendu, il rouvre encore les yeux.

Il ne reconnait plus sa Passion ; il a tout oublié. Il retrouve la vie et les hommes : il souffre et ils insultent.

Il les convie à la lumière, et ils se battent dans la nuit. Il leur parle de leur Père ; et ils s'assassinent sur un cadavre ou sur un sac d'or.

Ils le hèlent avec injure. Mais la douceur suprême de ses yeux arrête l'invective sur leur bouche :

Ceux qui reçoivent ce regard — se taisent.

Et ceux là seuls osent poursuivre, et bafouent Jésus, qui, derrière les autres, ne l'ont pas vu.

Puis tous s'en furent.

Quelques juifs s'approchèrent, disant : « Il sera mort ce soir, quand on allumera les lampes. Nous pourrons prier Dieu. Bonnes Pâques. »

Et, ils se retirent, avec des paroles dévotes.

Seuls, les trois soldats demeurent en faction, au pied des croix.

IX. Jésus se sent le cœur inondé de tendresse, même pour ses bourreaux.

Son âme et sa pensée ne sont que clartés éternelles. Sa douleur même, en lui, est comme un soleil à son midi.

Il embrasse étroitement son Père, et, semble t il, à jamais. Et c'est au Père qu'il dit :

« Père, pardonne leur : ils ne savent ce qu'ils font. »

Il tourne les regards sur l'un et l'autre Larron, qui, jadis, lui parlèrent.

Et l'un, celui qui ricanait, raillant même son supplice, s'est endormi sur un blasphème. Ses traits respirent le souffle d'un rêve affreux.

Et Jésus l'a pris en pitié : « Pere, pardonne lui, à l'heure qu'il se réveille. »

Pour l'autre, il a perdu le sens, et sa face bise est creusée de larmes.

Mais sa bouche est pure, comme une écuelle lavée par une grande pluie.

Jésus y verse le miel d'une pensée infinie en douceur, et, la pressant sous le baiser de la compassion, l'oint pour la mort.

X. Les larmes de la Pitié Divine mouillent tes yeux, Jésus!

Pleurs ineffables.. Source où se va desalterer la fievre de tant de maux.. Douces, douces larmes, — salutaires pour la foule des hommes.. Le suprême regard rassemble et nul n'est à l'ecart.

Douces, douces larmes qui sauvent le Sauveur.

XI. Le Père Céleste, l'esprit de la vie éternelle, annonce sa presence :

Il dépouille enfin Jésus du linceul de la chair. Lentement, lentement.

Jésus se voit mourir.

Son cœur bondit.. Comme il souffre !
Mais est ce qu'il souffre ?
— « Mon fils, ce n'est plus là souffrir. »

— O mon Père, je t'ai vu.. Je te vois..
— Je ne t'ai pas abandonné, mon fils. Je suis là.

— J'ai vécu selon toi, mon Père..
— Tu vis.

— Mon Père, mon Père!.. Tu es donc avec moi..
— Je suis en toi, mon fils. »

Une dernière atteinte, — et Jésus ne saura plus ce que c'est que les liens de la Croix. Comme il parle à son Pere, il s'imagine avoir soif, —

Et ses lèvres, esclaves encore que si pures, desséchées, brûlantes, sources taries, murmurent :

« J'ai soif. »

Le soldat surpris, plein de la honte inquiète, qui est le parfum de la mort pour ceux qui croient avoir la vie,

Trempe l'éponge dans le vase de vinaigre, et la tend au bout de sa pique. Il l'applique sur les lèvres de Jesus.. et la presse.

O Jesus..

Te voilà, les yeux clos, sur la vue ineffable de ton Père;
La tête renversée vers la tombe, où ne tient pas la vie;
Et ces lèvres qui s'appliquent à l'éponge amère.

Jésus suce l'éponge imbibée de vinaigre;
Son âme alterée d'amour épuise la boisson aigre;
Et cette chair frémit, qui connait une dernière fois le goût du monde.

Et Jésus dit : « Tout est consommé.
Père, je remets mon esprit entre tes mains. »
Et, baissant la tête, —

Jésus expire.

ZEÛS AU FRONTON

I. Sur la prairie soyeuse du ciel, déjà les Dieux et les Déesses, pareils aux étoiles qui descendent les degrés de la sphère, à l'heure somptueuse du couchant, regagnaient la parfaite demeure,

Ils cheminaient vers l'Olympe, par la route émaillée de l'air, que le soleil oblique inonde de pourpre et d'or,

Et leurs pieds bienheureux volent sur les prés azurés de l'espace, tandis qu'à la façon d'un fleuve suspendu et d'une écharpe, les voiles blonds de la lumière, puis les flots du soir rouge baignent leurs corps diaphanes.

Mais, dans le lointain, retentit la voix terrible.

Une voix, qui jamais ne se perd, même quand elle s'éloigne, — une voix qui domine et qui raille.

II. Cependant, ils glissent en silence ; et le rire immortel a déserté leurs lèvres : comme la neige, quand les feux du jour ont cessé d'en faire étinceler la crête, ils sont tristes, et leurs traits soucieux ;

Même Hébé semble avoir perdu de sa jeunesse ; elle ne fleurit plus de grâce les fleurs mêlées à ses cheveux,

Et les Dieux paraissent misérables comme des hommes, qui prévoient et qui regrettent : telle une flétrissure, le souci dégrade les Dieux : il passe sur leur visage, avec l'air bas et morose d'une ombre froide sur la face de l'avare.

C'est que, dans le lointain, a retenti la voix terrible.

Une voix qui jamais ne se perd, même quand elle s'éloigne, — une voix qui raille et qui domine.

III. Descendue la pelouse des astres, ils montent maintenant le doux escalier des cimes. Et, sur le seuil de l'Olympe,

C'est Zeus le Père, qui a connu leur chagrin, et qui, peut être, s'en offense;

C'est Zeus l'Ineffable, le Créateur, le tout puissant qui les attend.

IV. « O père, c'est moi, Apollon lumineux, le fils de ta prédilection, qui te parle..

Je suis triste, comme tous ceux ci, les Dieux nés de toi.

Pardonne à l'injure, que notre souci te fait, peut être : ô puissant, pardonne.

Mais n'entends tu pas la voix terrible, dans le lointain, la voix qui jamais ne se perd, même quand elle s'éloigne?

Prométhée, sur le roc, nous poursuit de son invective, par toutes nos routes, et jusqu'ici. Poseidon l'entend au fond de l'Océan, où règne le parfait silence, comme une mousse éternelle. Je l'entends sur mes chars qui roulent, et qui dévorent l'infini; et même de souci en hennit l'étincelant Pégase. Et toi même, ô notre père, il ne se peut que tu n'entendes pas la clameur de ce rebelle, ton ennemi. Comme nous éternels, elle semble éternelle; et nous en sommes avilis, ô Roi.

Prométhée ne t'injurie pas, mon père. Plein de mépris, il n'insulte que nous. Mais toi, il te menace : Il annonce ta mort, et la fin de ton règne.

Il ne se plaint pas. Le vautour lui mâche le foie; et il rit, le Titan, sous le bec qui lui fouille le flanc, comme la pioche du paysan remue la glèbe molle.

Il ne crie même pas; mais il proclame à haute voix, — comme moi même, quand je mène le Chœur des Muses sur le Parnasse, et que je chante.

Et il répète : « Vous périrez. Zeûs, la mort est sur toi. »

V. Zeus impassible, d'un regard plus pesant, à cause du dédain, que toutes les menaces, fit baisser les yeux à l'assemblée.

« Cessez! », dit il avec degoût. Mais, dans le silence, la grande voix qui jamais ne se perd, retentit et remplit l'espace : « O Zeûs, la mort est sur toi. La nuit vient, ô Tyran, l'ombre de tous tes crimes.. »

Et Zeus, le front rayonnant d'une sereine joie, fit entendre les

paroles méridiennes du monde, comme si parlant à tous et à Prométhée, il ne parlait qu'à soi.

VI. « Cessez ! — O, quel abime sépare le Père de ses fils,

Le Dieu qui a créé de ses œuvres les plus divines...

Vienne la nuit, Prométhée, quand le jour parfait sera pleinement accompli.

Et toi, aussi, tu pleures et te soucies, mon fils préferé ? — Et toi aussi, Athéna, ma pensée ?

Cessez !

VII. « J'ai tout pris sur moi.

Vous êtes tous sans crimes : A qui en répondriez vous, sinon au Père ? — Je vous delie.

Etes vous les fils et les filles du Ciel souverain ? ou les bâtards de la Terre ? Laissez dire le Titan : il est né de la Terre, lui ; et n'a l'âme si pure, que parce qu'il se sent fait de boue.

Avez vous du sang d'homme dans les veines, pour y sentir battre le pouls du remords ?

Je vous ai donné l'Olympe : et s'il en a coûté ce que ce chien, dans son austère niche, nomme mes crimes, que vous importe ? Je les porte seul pour vous. Ne craignez plus : l'Olympe durera bien autant que moi.

Pensiez vous que l'Olympe survecût à Zeûs ? Et qu'à votre Pere vous dussiez jamais survivre, vous ? — Ce souci n'est pas fait pour vos âmes, mes créatures.

Je mettrai l'oubli dans vos memoires. Ne rêvez point des rançons que vous ne paierez pas.

L'Olympe s'ecroulera sur vous, quand sera venu le temps qu'il tombe avec moi. Que vous importe, dites ? Voudriez vous vivre sur le roc, comme ce triste prophète ? — Nes de la terre, comme lui, anxieux, et non plus Olympiens ?

Je vous perdrai, s'il le faut, pour que vous demeuriez des Dieux.

Je vous perdrai pour votre bien.

VIII. « Cessez. N'écoutez plus.

L'Olympe vous est ouvert : Rentrez dans les demeures célestes, et tous y souriez. Je le défends : n'écoutez plus.

Prenez place à la table, où l'ambroisie et le nectar vous sont servis par l'éternelle jeunesse, âme de la faim.

Allez : — Et ne tournez pas la tête.

Je viendrai parmi vous, tout à l'heure,

Quand il n'y aura plus dans vos yeux que la flamme enivrante du présent, le rayon paisible de la joie immortelle. Que les Muses, ni même toi, Apollon, le plus aimé de mes fils, que nul ne rompe jusque là le silence que je désire.

Entrez dans la salle du festin,

Et ne craignez point si une voix que vous redoutez, à cause de sa puissance, bientôt frappe vos oreilles, comme les bonds de l'orage qui s'en va, et s'élève.

Ecoutez la sans terreur. Et qu'une allégresse profonde, ô Dieux attentifs,

Alors vous envahisse. »

IX. Et le Père, contemplant son radieux Olympe,
Zeus, pareil au Ciel sur la Terre,
Jour d'hier, qui a tout fécondé,
Jour de demain, qui plane dans l'espace, au dessus de la nuit,
Murmura, plein d'une sérénité terrible :

CHANT DE ZEUS

X. Que le chant de mon œuvre s'élève,
Large comme l'Infini,
Large comme les épaules du dieu qui charge le fardeau du vaste univers, appetit de la nature, midi dans l'axe.

D'ici, tous les océans ensemble ne sont pas une goutte d'eau,
Et tous les mondes des étoiles qu'un flot de perles,
Et si j'y trempais mes pieds, si je les en écrasais, ils n'en seraient même pas mouillés.
Toutes les tempêtes de ces mers et de ces sphères, avec toutes leurs clameurs,

Ne font pas plus de bruit que la chute d'un atome sur l'atome :

Que sera ce, ô Hommes, de vos larmes ?

Les crimes s'en vont, comme les feuilles mortes au printemps,
Que le moindre souffle du vent emporte :
Et même pour les misérables hommes, ces fils incurables de la plainte,
Qu'est ce bien que le deuil de l'automne,
Quand la sève d'avril fait bondir le cœur de la terre ?

Dans la grandeur, tout le détail s'efface.

Et sous le rouleau d'une pensée inflexible,
Le Destin fait la route unie
Pour la Sérénité qui passe.

Je ne relève que de toi, ô ma puissance, — et tu me justifies.

Cet Olympe, échafaudé sous les yeux de la Vie, par delà le songe obscur des nains et des taupes, qu'il s'écroule avec moi, puisqu'il n'est dû qu'à moi.

J'en accepte les ruines, comme j'en acceptai la charge et le sublime édifice.

Il suffit qu'au plein du ciel j'aie dressé, dans le parc des étoiles, le palais splendide qu'on ne verra qu'une fois.

Il suffit que j'y aie vécu.

Que la Mort et la Nuit, gouffre envieux de toutes choses, l'heure venue, m'ensevelisse :

Ni le jour éternel, ni la parfaite vie que mon âme a vécus, ne peuvent m'être ravis :

Le Destin même est mon esclave, puisque je lui donnai sa loi :

Qu'il recule devant son maître : Celui dont la sérénité l'accepte.

XI. « Je me chante, ô ma Pensée..
Je chante la joie sereine de la victoire.
Je chante le cœur puissant qui fait les dieux, et les défait.
Je chante celui qui domine.

Je chante la grandeur magnanime, qui a tout pris sur soi.

Je chante ma vertu et mes crimes : et, dans ma vertu, tous mes crimes.

O mon divin Olympe, salue ton maître, ton père et ton Roi.

Tu ne serais pas si beau, si tu ne devais pas périr.

Salue qui te salue, ô beauté souveraine, pour qui ce temple fut conçu,

Ta sereine splendeur est l'image de ce qu'elle me coûte, et que j'ai voulu qu'il ne coûtât qu'à moi.

Je chante le seul qui soit : Celui qui domine. »



LIVRE III

TITAN



TRIOMPHE DU CHARNIER

I. Que la vue des morts est belle dans la victoire !

Mon aigle, plane sur eux, et s'en élève comme du feu monte la fumée.

Comme l'enfant César de sa mère qu'il tue, de ces morts naît la victoire ; et peut être sans eux je n'y pourrais pas croire.

II. Roulis de l'artillerie, flux et reflux du fer, mâle marée de la mitraille, voix des canons,

Je vous aime. Je suis le joueur superbe de votre enjeu. Vous tournez pour moi le Roi. Vous m'aimez, furies de la bataille : vous me reconnaissez, comme je vous connais.

Que les marées femelles de l'océan suivent donc l'influence de la lune. Vous, roulez et marchez avec moi.

III. Bruit du fer et du bronze, souffle des pièces chaudes,

Meule des roues sur les cailloux et sur la glace,

Sourds grondemens, bombes, pituite des mortiers, toux des canons, vous êtes les orages de mes veines qui battent ; et les coups puissans de mon cœur fort, sous le sein, contre les parois.

Roue à roue, et gueule à gueule, poussez, canons, jusqu'à la crête.

Que de là se déroulent les vagues des obus et l'écume de la mitraille.

Botte à botte, sabre au clair, les cavaliers se penchent, en arrêt sur la selle ; et le fleuve des chevaux galopant

Se précipite à la charge, sang fiévreux de mes artères.

IV. Armées, bonnes chiennes de race, voilà du champ.

A la chasse! Et de l'ordre : je pense ici pour tous, et je vous mène au but. Pliez vous sous mon doigt. Il est beau de mourir en ordre, de tomber à son tour.

Si vous êtes de feu, meutes, ma pensée est de glace.

V. Ivresse de tenir toutes vos vies dans le creux de ma main !

Ivresse d'être votre pensée et tous vos cœurs, votre honneur, votre honte, votre épouvante et votre gloire !

Ivresse de vous tenir, armées !

VI. Allons, ma Grande Armée,

Vivant étalon que je monte, superbe animal aux muscles innombrables de chair, de fer et d'acier, porte moi, obéis.

Je veux pour toi, je sens pour toi, pour toi je suis. Va, obéis à l'éperon, ma Grise.

VII. Le couchant trempe sa pourpre dans la pourpre du carnage,

Poussière de sang, lumière, rayons, fleuves de sang,

La moisson des morts est couchée sous l'horizon. Ici a passé la faulx de la guerre, celle qui fauche de l'est à l'ouest d'un bras, et du sud au nord d'un seul empan. Et sous les gerbes des morts, déjà toutes les semailles fermentent dans la plaine : la graine des vers va percer, sous la peau, ses cocons, depuis les yeux gelés sous la vitre cruelle, jusqu'au bourgeon des orteils, qui noircissent sous l'ongle.

Et les chevaux, clairons qui hennissent la victoire à la mort, hurlant le cri strident, les babines relevées sur leurs dens jaunes et plates, les oreilles dressées de terreur, les sabots pris dans leurs entrailles, et la belle crinière, comme une femme au bal, mêlée de rubis, nouée à des rubans de sang, — sont abattus sur leurs boulets brisés, agenouillés dans leurs blessures, clamant la tête droite..

La terre n'est que viandes, et l'air qu'un souffle agonisant.

Le sol grouille obscurément sous les flots rouges, et le regard de taureau du soleil occidental.

Partout l'odeur de la chair béante,

De la sueur, de l'agonie, de la graisse fondue, du poil flambé, de la peau rôtie.. Soudain, entre les murailles de chair et l'épaisseur du sol gluant, nu, un homme sort, tremblant, et il glisse de biais comme le

gros ver blanc, en août, dans un morceau de bœuf rouge, frétille aux parois de la fente que vient d'y faire le coutelas.

La vaste puanteur porte au ciel l'haleine des cadavres.

VIII. Ils sont cent mille couchés par monceaux, gerbes versées par l'orage, qui grimacent et rougissent aux rayons du soleil couchant.

Les cervelles jaillies semblent de la mie de pain humide, vomie avec le lait, sur la glace. Fendu comme la glotte, un thorax bâille.

Les cordes des entrailles font des filets poisseux où la vermine est prise. La virilité des hommes, tranchée par l'obus, s'est allée cacher au fond du ventre, comme elle fut bien avant la naissance.

Les foies bruns sortent de la poitrine et les poumons sanglans, ces éponges.

Des têtes ont roulé entre des jambes ; et des bouches tordues mangent des doigts.

Ici, dans le fossé du dos féru à la cognée, le long des vertèbres, comme un quartier de bœuf à l'étal, un bras enfonce furieusement le poing.

Et là, des troncs, sans cuisses ni têtes, dégouttent aux deux bout d'un sang noir, comme un cylindre bouché, un tuyau farci de chair.

IX. Les épais Allemands, aux épaules levées d'esclaves, étalent leurs viandes rondes et flasques. Les grands Prussiens du Nord, à la taille carrée, tombés sur le dos, lèvent vers le soir des bouches ouvertes, où dans la barbe jaune, pend la langue déjà noire. Et les Russes, taillés en géans, reconnaissables à leurs bottes, dorment, cadavres tristes, les plus calmes de tous. Humide et suspendue comme le raisin rouge de la luette, la grappe des blessés pend sur les douves de l'ombre.

Je voudrais voir plus d'Anglais, dit il, d'Anglais musculeux, à la joue longue, à la mâchoire prognathe et dure, au col roide, la peau sèche sur les os droits.

Et voici mes Français, cadavres plus blancs que les autres, bonnes figures où la moustache se hérisse ; qui rient encore, qui menacent, qui blasphèment ou qui sacrent, mais qui toujours parlent dans la mort.

X. Et toi, brave jeune homme, si beau et si grand sur le sol..

Toi, mis à nu par un caprice de la voluptueuse mitraille, corps d'athlète au visage d'enfant, — porte étendard, c'est ton drapeau que tu élèves encore de ce bras rigide, tendu contre le ciel, d'où la main blanche pend, et les doigts en franges rouges au bout de ta manche, — beau hussard bleu, portant les trois couleurs jusque dans la tombe..

Là bas, là bas, l'incendie pour faire torches à la fête!.. Et les filles violées qui pleurent, et dans les pleurs peut être rient..

Là bas, là bas, le fumet des victuailles devant les grands feux!

Les chans d'ivresse, et les galops de la folie victorieuse..

Les danses et les cris de la force qui rompt ses chaînes..

Les tonneaux de vin en perce, et la liqueur qui coule ambrée sous la lumière..

Et le ventre des vierges, qui laisse filtrer son filet de sang sous le poinçon de la luxure..

La journée fut à moi. Cette nuit est à vous.

Et tous ces morts, ici, qui revivent là bas, plantés par les laboureurs de la guerre, au sein des tristes femmes, celles qui tressaillent meurtries..

XI. Car je triomphe, ô Victoire! Pour vous tous, morts et vivans, c'est moi qui triomphe, César!

Comme à toute heure, à tout instant, par milliards les cellules en un seul corps pour accomplir la vie, meurent et meurent, — ainsi mourez, hommes, ô bons soldats, sable de mon arène, cellules du corps vivant de la puissance.

Vous êtes mes atomes, et je suis votre tout.

J'ai vécu, et je vis — de toutes vos morts et de toutes vos vies ensemble.

Tu peux venir, ô Nuit. J'ai mon jour; et demain est à moi, avec sa neuve aurore.

Je te tiens, ô Victoire. Pars de mon poing, faucon!

Enfonce tes serres d'un bord du ciel à l'autre bout de ce pays, y chaussant tes ongles.

O hommes, mes soldats, mes morts, ne regrettez pas de mourir. En moi, la mort vous est douce. Je vis pour vous.

Que la vue de la Mort est belle dans le Triomphe!

SUR LE ROC

I. Aigle, aigle, où es tu ? — Sous le soleil implacable, je ne suis plus qu'une ombre, au dessus de la terre lasse et endormie..

Aigle, aigle, où vas tu ? — Je ne vais plus. Je suis brisée ; et plus grande infiniment que dans mon plus bel essor même, les ailes étalées, je reste suspendue..

Aigle, aigle, que vois tu ? — Je ne vois plus qu'une tombe d'eau immense, qu'un espace desert et que le vide infini.

Je ne vois plus, sous le soleil dévorant, que la mer inféconde, et les vagues mornes de l'oubli, et les miroitemens sans borne du souvenir, et la solitude grise du présent.

II. Le redoutable petit géant regarde la mer, la mer sans borne. Et comme s'il avait un miroir dans l'océan sans rides, toujours il ne voit que lui. Il est là, sur le roc, seul, comme dans ses palais, où le soir, parmi les morts, sur les champs de bataille, où toujours il ne voyait que lui. Ses pieds sont vissés au granit. Il ne sent pas le soleil sur sa tête large et ronde. Il tient ses mains derrière son gros dos ; et ses grasses épaules, qui remontent, poussent le pli du cou jusqu'au bord du chapeau.

Il a mis l'uniforme de la victoire, pour le jour de sa fête : car il s'appelle aussi Marie. Vêtu de gris, il regarde fixement devant lui, de ces grands yeux aux cils noirs, qui ont vu tant d'hommes et tant de choses,

tant de villes, tant de pays, tant de fleuves et tant de sang, tant de mort et de vie.

Sa belle main, aux doigts fuselés et pâles, tourmente derrière le dos et pince sa sœur blanche, l'autre main Elle tire et retire l'anneau d'or passé au doigt ; et, brusque parfois, le fait glisser jusqu'à la paume, avec violence.

Il ne baisse pas le front; mais il enfonce solidement sa tête dans le socle gras des épaules. Son visage de cire jaune est creusé de deux rides amères, le long des lèvres. Et c'est là l'aire double, d'ou les aiglons d'un invincible mépris partent à tire d'aile, et fondent sur leur proie, — à telle pensée qui amène sur cette bouche, qui parlait pour l'empire du monde, quelquefois un profond sourire.

Il reste sans mouvement, et les yeux attachés à des visions, dont l'objet invisible est caché au delà de la mer immense. Plus sombres et plus lourds sont ses regards, que les boulets noirs, qui tombent sur un fleuve, dans un combat de nuit, sous les étoiles. Son large ventre, cuirassé de blanc, cherchant l'appui de la selle, s'avance au dessus de ses cuisses ; et il semble un monstrueux oiseau, posé sur la roche marine.

Tout le passé est devant lui : un océan qui brûle et qui miroite, comme un fiévreux près de la mort, quand la peau brille et qu'elle suinte l'huile de la vie, dont la lampe au fond de la poitrine charbonne, et va s'éteindre. Devant lui, tout ce passé ; et derrière, l'espace vide.

Il ne tourne point la tête. Sous ce soleil, qui tombe en fil à plomb, sous les rayons de l'equateur, le geant n'a point d'ombre. En vain la chercherait il, comme on rêve de la fraicheur : il ne la trouverait pas. Il ne veut pas, non plus, lever le front, il sait l'aspect de ce ciel bas, sans espoir et torride. Il devine, derrière son dos, l'aigle des noirs nuages, comme morte, les plumes étalees sur le morne. Et il ne veut pas la voir dans cette solitude, la compagne stridente de sa victoire.

III. Aigle, aigle, d'où viens tu ? — D'une autre mer, aux flots bleus, sous le ciel bleu ; d'une aire rocheuse, mais herbue, au milieu des chênes verts et des figuiers, et

des feuillages sombres où pendent les limons, longs œufs d'or clair..

De l'île par le travers de la mer romaine et de l'air latin, là où la pensée est du marbre gravé sous le stylet de la lumière.

Aigle, aigle, que veux tu? — Tout encore, mon César : tout ou rien. Je veux planer sur le siècle et la vie des hommes.

Aigle, aigle, de quoi te plains tu? — De ne plus vaincre! De ne plus vaincre.. ha, de ne plus vaincre! Mais non d'avoir vaincu.

ENSEVELISSEMENT DE PSYCHÉ

C'EST DANS TON PROPRE DEUIL, PSYCHÉ,
QUE TU T'ENSEVELIS.

I. Le brumeux octobre tombe de toutes parts, en larmes froides,

La fin du jour livide ouvre aux ombres du soir des mains suppliantes, qui tremblent de tristesse ; et le cœur douloureux de la vie ne bat plus que lentement, lentement, sous les voiles humides,

C'est elle qui les trempe, la sueur glacée d'une obscure agonie.

II. La bouche amère de la bise fait frissonner les feuilles et les eaux,

L'aveugle désespérée, qui trébuche et qui glisse de ses pieds mous, la nuit, l'infirme prodigieuse, qui ne sait que planer de ses pas silencieux, erre sans bruit, muette et sourde,

Les feuilles tombent dans la pluie, et les brouillards frémissent comme la houle.

III. O mon cœur, tu te hâtes convulsivement, comme un étalon épuisé par la course, et qui doit s'abattre à la limite du désert. Et comme les éperons le piquent jusqu'au sang, tu es pressé par l'écuyer des ténèbres, qui te tourmente et qui te pousse à la stalle de pierre.

Je suis dans mes pensées comme au fond d'une tombe.

Tout l'effrayant silence, qu'elles ont fait sur moi, m'a glacé.

Elles ont scellé leurs parois de granit sur les bonds du désir, et sur les cris.

Je suis celui qui ferme en vain les yeux, et qui vois dans les ténèbres.

L'ennui, le puissant ennui est venu jointoyer les blocs de mes idées..

Le ciment de la nuit coule sur sa truelle, et tout s'étouffe en moi sous le labeur du tenace ouvrier. Je ne veux plus sortir de la prison aux murs de pierre, qui ont l'épaisseur de l'infini ; et je vais rester sur le dos, immobile, déchiré par la tristesse, les yeux clos et clairvoyant.

O cortège, quel convoi est ce là sur quelle lande? Le quadruple attelage des bœufs nocturnes, — l'Ennui de soi, le Regret de la journée sans amour, l'Attente douloureuse et l'Adieu sans retour à la vaine clarté de l'action, — la double paire des bœufs de l'ombre laboure profondement mon âme dans l'insomnie ; si durement le soc mord dans la glèbe, qu'à peine si le sep de la résolution ne vole en éclats, de fer pourtant et à l'épreuve de la pierre.

Ha, qu'importe! Que tout soit pareil à la scène déserte, sous le rideau baissé. Voici les grosses gouttes de l'orage qui claquent sur les feuilles, avec le bruit de l'applaudissement.

IV. Je vois où vous irez, toutes choses qui me plûtes : je vous mène où je vais.

Je vois ce que vous serez, toutes choses qui fûtes : vous allez être ce que j'étais.

Pour vous et pour moi, novembre, le lugubre novembre hâte le pas.. En ce mois de la brume, je mourrai quand le temps de la mort sera venu. Et je l'ai déjà longtemps, longtemps vécu.. Je pourrirai dans la terre gluante et humide de ce mois.

V. C'est en ce temps ci que je serai l'immonde chose sans lien, qu'on cache sous la boue, et qui grouille de dégoût contre elle-même.. Et c'est alors que la lèvre étouffante de la terre ira m'étrangler le souffle, jusqu'au fond de ma gorge révoltée.

Ni les blocs de marbre sur mes paupières, ni pourtant sur ma bouche les flots de boue,

Rien ne m'aura mieux roidi dans la mort que vous, ô mon âme, tombeau de mes pensées.

LA PARALIENNE

I. Voici venir le soir, au manteau rouge,

Il arrive traîné sur le char aux roues pleines de l'ombre,

Drapé de pourpre, pâle, de cendres et d'or, il marche sur la mer, comme une ardente pensée s'avance sur l'eau d'un regard trouble.

II. La terre tremble dans la molle buée, ainsi qu'une promesse.

Là bas, là bas, les grands hêtres, palais de verdure dentilée, s'effacent. Vous aussi, vous obscurcissez vous, doux frênes ?

Et les promontoires ne sont plus que des femmes en prières, confondues à genoux dans l'encens, et qui baissent la tête.

III. Le soleil meurt sur la mer, comme la joie du sourire sur les lèvres de la jeunesse.

Là bas, là bas, les amans scellent le désir de la vie sur la bouche des amantes.

Les enfans jouent sur le pré, comme les mouches lumineuses.

Et les femmes, passant leurs beaux bras autour du col des hommes, les invitent aux baisers, — tandis que les jeunes filles vont puiser l'eau du soir à la fontaine, et, attendant que le vase soit plein, lèvent les yeux et soupirent, tel s'élance l'iris de l'amphore où il baigne.

Là bas, là bas, la brise du soir berce la cime des arbres,

Et les feuillages noirs frangent le ciel, tels que les cils de la profondeur bleue.

Et maintenant, sous l'allée royale des hêtres, ceux qui s'aiment, se contemplant, marchent silencieux.

IV. Le seigneur de la solitude, plus près de la haute mer, que de la terre où frémit l'âme verte des arbres,

Sur la terrasse du château, dont le sang du couchant éclabousse les vitres, les taillant en topazes et en rubis,

Restait assis, un voile noir sur la tête, et si près de la mer, que le flot montant lui venait aux chevilles.

Quand les ténèbres furent plus voisines, et que le soleil fut enseveli, le seigneur solitaire, sous son voile, vit mouiller, le long de l'esplanade, à une encâblure de sa chaise, un croiseur noir, immobile comme l'ombre, et soudain comme le rêve.

Sur l'avant ni sur l'arrière, on ne distinguait point de matelots.

Un seul feu brillait fixement à tribord, œil sanglant du crépuscule, au ras de l'eau miroitante ;

Et son reflet rouge glissait sur la vague polie, comme un vin brûlant qui coule de la cuve.

V. Puis, du tillac une voix se fit entendre. Et quoiqu'elle fût très sourde, elle semblait venir de si loin, qu'on l'eût jurée capable de traverser tous les espaces de la nuit..

— Es tu là ? dit-elle.

Que fais tu sous ce voile noir, qui te pèse ?

Et pourquoi restes tu, comme un cadavre roidi, quand la terre est si heureuse, le ciel si rêveur et la mer si belle ?

Là bas, là bas, sur la rive, à l'ombre des vieux arbres,

Ceux qui s'aiment, aspirent la chaude vie aux lèvres l'un de l'autre, —

Et tandis qu'ils se serrent, fermant les yeux,

Entre les plus hautes feuilles, dormeuses qui sourient,

S'allument les premières étoiles..

Réponds, fils taciturne,

Que fais tu?

VI. — N'est ce point toi, ô invisible, le dieu grave et caché, qui guides la Paralienne,

Et la ramènes de Délos lumineuse,

Pour la mouiller, un soir, au port ?

Va, je t'ai reconnu..

Nul ne te voit, qui ne touche à l'heure d'avoir tout vu ;

C'est ta voix qui la sonne à l'horloge majeure, et seul il peut t'entendre, celui pour qui elle tombe.

O sablier de l'ombre,
Hôte très sûr, qui ne murmures ton invite,
Que pour rire en silence de la voir refuser..
Ainsi donc, ainsi donc, c'est pour moi,
Qu'après avoir croisé sur les rivages splendides de la vie,
Tu jettes l'ancre?
Toi, dont le pavillon signale : « N'espère plus. »
Tu ne peux rien m'apprendre, belle hirondelle de la nuit :
Tu m'attendras toujours bien moins, que je ne t'ai attendue.

Je savais avant toi, noire courriere, la nouvelle que tu me portes,

Avant toi j'ai quitté les escales riantes de la joie,
Et le royal voyage ne m'a laissé que fureur, et que desir deçu.
Sur les bords de la mer d'Irlande,
J'ai fui Cythère et Salamine,

Et les Cyclades, déesses aux seins d'ivoire nus, couchées sous le soleil, dans un anneau de saphir et d'or.

Et je suis, ici, venu tendre mes épaules à la brume,
Et prendre mesure de la couche somptueuse de l'oubli, —

Entre la mer verte, le ciel pâle et les lacs, où j'étais dans une île posée sur un miroir.

VII. — Quelle erreur est la tienne!.. Par horreur et degoût de l'Ennemie, tu ne veux plus voir la vie, — que tant tu aimes;

Et tu te détournes.

Cependant, elle t'emplit ; et ton âme en est terriblement lourde, comme d'une ivresse d'or.

Tu baisses le voile de ton front sur tes yeux, pour ne plus les ouvrir sur la beauté des choses.. que tant tu aimes;

Mais tu y baignes.

Et ton cœur se torture de ne pas cueillir la pêche mûre sur l'espalier du temps, de ne pas sucer le fruit delicieux des heures.

Vois là bas si tu distingues les amans sous les hêtres, et sur les hêtres, les feuilles ? Les feuilles, que tant tu aimes.

Vois la beauté de la vie :
Dans toute son harmonie, elle est aussi calme que le ciel.

— Comme tu es un Dieu, doucement tu me railles ;
Tu es cruel, parce que tu es puissant,
Et c'est à me faire sentir ta cruauté, que tu sens ta puissance, ô divin, ô méchant.

Immortelle douceur, faite de nos amertumes,
Grandeur, que notre chétivité mesure, et qui se mesure à la misère de notre infirmité.
Mais il y a dans l'homme des dieux d'une heure, et qui ne se laissent pas tenter.

Mon âme, murmurait il,
Mon âme, tu es la plus intense des douleurs,
Et c'est pourquoi il a fallu que je te retire.

Volupté triste, c'est ton nom. Et celui ci : Ardente profondeur ; et cet autre : Bel abime.
Tu est née, ô ma Volupté, sur les flots ; et tu as bu le lait de la mer verte, dont le sourire est si pâle,
Qu'elle semble une reine dont on ne voit que les lèvres, tandis qu'en son tendre corps voilé, là dessous, on la torture et la tenaille.

La joie et la douleur sont pareilles, ô ma Volupte : elles donnent l'octave terrible de nos passions, cette eau dormante au marécage des hommes.
Je meurs, je meurs, à cause de tant de joie et de tant de douleur qui se confondent,
Je meurs à toute heure : Pourquoi veux tu que je croie vivre ?..

LORD SPLEEN A KERMOR

O, que n'ai je vécu au bord de la mer verte,
Sur la pointe du roc, à l'ombre des vieux ormes et des pins,
Dans le sombre manoir que ceint la solitude,
Les prés noirs au crépuscule, et le ciel noir où couve la tempête,
Lorsque la noire voile, fuyant l'orage, mouille dans l'anse, au pied des dunes, et que le long de la grève déserte revient, silencieuse, la jeune paysanne qui ramène mes vaches à l'étable!

II. Que n'ai je assis ma vie, que n'ai je couché mon âme
Sur le sommet solitaire, où la place était marquée
D'un unique palais, demeure héréditaire,
Aux vastes salles, plus hautes que la nef des cathédrales,
Dont les verrières s'ouvrent sur la forêt muette qui toujours rêve, — sur la dune perfide où la trace des pas s'efface au vent, — et sur l'Océan sombre, ce désert gris où l'infini désert du ciel se mire?

III. J'aurais laissé venir le vent du large dans mes salles immenses..
J'aurais touché mes orgues et chanté ma partie
Au Choral de l'Océan, de la Solitude sans bornes et de l'Ennui.
J'aurais rêvé, loin de tout, loin des hommes, et loin peut être de la vie,
Harmonieux, les yeux errans sur la vague éternelle, qui toujours se gonfle et toujours tombe, — ou, par les soirs d'hiver, le regard perdu sur la braise, sur les cendres de l'âtre en abside, — j'aurais rêvé sans frein, sans souvenir et sans limite, à l'autel de mes passions.

IV. Que ne suis je né, pour n'en jamais sortir, dans le palais bleuâtre,

Le manoir de granit, que bleuit le crépuscule et qu'enlacent les fougères

Quand le soir vient caresser languissamment, de ses molles et souples mains,

Les sculptures du porche, — et creusant les orbites des statues

Fait couler l'ombre de ses doigts jusques au fond des yeux? — Et quand souffle, par les caves du Sud et les couloirs de l'Ouest, le Suroît si rapide, qu'il éparpille en poussière la pluie oblique, tandis que l'horizon semble un mort qui se redresse, pour vêtir son linceul bis?

V. O, que n'ai je vécu toute une vie, dans chaque heure du silence?

Que n'ai je dépouillé de mes lèvres une déesse nue,

Dans la chambre haute comme une nef, où les braises de sang blondissent,

Et que n'ai je tremblé de voir, dans la tristesse puissante du désir, —

L'ombre de la volupté silencieuse errer, et se courber et fuir comme la vague même, parmi les formes effacées, à travers les bois d'automne et les figures d'or bleu, — des illustres tentures venues de Flandre, et tapissant, forêt mystérieuse qui dort sous un prisme d'eau, les murailles antiques?

SOIR SUR LE DÉSERT D'HOMMES

I. Celui qui est seul, et qui a le jeune orgueil de ses souffrances, s'en va, les soirs d'été, sous le signe du Lion, quand Vesper se lève comme un souci du cœur sur la ville brulante,

Cherchant une caresse d'air, et près des arbres immobiles le rêve de la fraicheur.

II. Plus seul au milieu de la terrible foule, où les couples se tiennent serrés en de las embrassemens,

Plus seul que l'Aigle, qui bat de l'aile sur la plaine d'hiver couverte de neige,

Il passe à pas lens, plein de fièvre et d'ennui, rentrant les ongles de ses serres..

Et il baisse les yeux, pour n'avoir ni dégoût, ni pitié, et pour rester roi solitaire de son secret domaine, dans la cage à tigres de la vie

III. Il épie, pourtant, un souffle des feuilles, — ou la note de l'oiseau que l'ombre claire enivre, — ou le doux murmure de l'eau, qui coule sous les arbres, triste et délicieux comme la soif coupable

Qu'on brûle d'apaiser, et que pour mieux vaincre, d'un triomphe plus haut, on irrite et jamais ne désaltère.

IV. Solitaire, dans les profondeurs, c'est le nom du diamant parmi les autres pierres.

Il ramène ses feux, jalousement, et se fait plus dur à l'épreuve.

Que de gloire silencieuse dans ce foyer!

V. Le vrai Maître est au désert, — lion couché sous une seule palme, au bord de la source tarie

Toute la force de l'univers est bandée dans les muscles rigides et le bond qui sommeille de ce prince accroupi. Et de sa soif qui se refuse tout, qui lui pèle la langue, il obtient dans la fièvre l'Empire de ce Monde, qui lui même se nie.

VI. L'univers est le prix de la Victoire. Il faut que tu l'enfantes à la Vierge Eternité :

Elle va tressaillir de ce viol dur et brusque, sans plaisir, convulsif et sans pitié.

Celui qui est seul traine, cependant, un désir de volupté vaine, et de faible joie.

Et son cœur, parmi les sables et l'ortie, se réjouit d'entendre les enfans rire.

VII. Le rire sur leurs lèvres ! Le rire de leurs yeux, c'est là, — ou bien dans la nuit profonde, la prairie des étoiles, — c'est là ce qui l'apaise uniquement, — ce qu'il aime, et ce qui le tente, puis donc qu'il s'en console.

Et ce souffle d'adieu, qui expire suavement aux mains des vendeuses de fleurs, quand elles passent, semant l'âme douloureuse des roses. . L'univers est il le prix de la victoire ? Dis le, grand ciel, longue pensée, sur la vision d'une heure.

SILENCE D'ALCESTE

I. Je suis Orphée, ô jeune femme ; et j'attends éternellement aux portes de la mort celle qui m'a été prise, et que j'ai dû perdre encore, après l'avoir perdue et reconquise.

Et toi, sur cette route funeste, qui brûle des feux de l'Occident, pourquoi te hâtes tu vers le porche sinistre, entre bâille pour toi, peut être, au bord des roches violettes?

Et pourquoi, si blanche, t'avances tu pressant de ces pieds, légers déjà comme l'ombre, les marguerites rouges de la prairie, les asphodèles et les lèvres dorées de l'herbe sanglante?

II. Parle moi, jeune femme, toi qui es si triste et si belle.

Je n'ai pas eu soif d'une voix plus que de la tienne, depuis celle qui, sur un adieu, s'est à jamais tue pour moi.

Passeras tu, sans t'arrêter un seul moment, le temps d'une parole brève, ou celui seulement d'un regard?

Vas tu, plus heureuse que je ne fus, retrouver dans la forêt souterraine, où les oiseaux ne chantent pas, le cœur que ton cœur aime,

Que la seule faveur de l'oubli te rendra?

III. Je t'ai donné le nom de femme, ô forme gracieuse,

Bien que ta grâce semble en sa fleur, et que tu sois svelte comme l'anémone, cette vierge dans les champs.

Mais ta tristesse silencieuse a connu les joies suprêmes, et le dit.

Ta mélancolie a la profondeur embaumée de la vie et de l'âme..

La jeune fille, jamais, ne cherche comme toi du regard ce qui a fui pour elle.

Elle baisse les yeux, rêveuse ; et toi, rêvant, tu les lèves, et tu les fixes passionnement sur ta demeure écroulee, et ton bonheur évanoui.

Car tu as aimé, ô Visiteuse de la Porte Noire : tu es femme, et tu aimes.

IV. Tu respires une douleur, qui n'espère plus rien, et que la paix même achève.

Je te contemple harmonieuse comme un poème. Le parfum de ta peine est ardent, à l'egal des jasmins brûlés par le soleil, quand, vers le soir, il pleut sur la charmille.

Et moi, je ne pleure plus : car j'attends, ici, une heure qui ne reviendra point. Mon âme est à jamais fixée,

Dans l'affreux dénoûment de sa perte. J'ai vu la porte ouverte de la Résurrection ; et je veille sur le seuil, couché près des battans fermés,

En vain, la lyre est brisée sous mes pieds : mon silence même jamais ne peut se taire. Le cœur parle au cœur de ce qu'il aime.

V. O femme, toi qui portes à l'abime, d'un pas si mélodieux, le trésor de ta jeunesse, de la tristesse et de l'amour, qui t'a faite si douce à mon gré et si sereine? — Tu es la Peine Sacrée.

Tu aimes la vie, et tu l'as laissée. Dis moi pourquoi tu t'es donnée à la Nuit toi même, et pour qui? Pour quel amour plus beau, que mon amour désespéré? Car tu t'es retirée.

Tu es belle comme la perle, tu en as la brûlante pâleur, où la passion jette ses reflets, ce sourire de feu qui se meurt, qui se meurt dans les larmes..

Réponds, perle très belle, pâle perle, toi que le soir a touchée, sur leurs plus tendres pleurs fermant tes yeux, et scellant tes paupières sur la volupté sainte..

Et Elle, pleine d'une grave douceur, murmura sur le seuil : « Je suis Alceste. »

REGARD SUR L'ANARCHIE

I. La Ville hurle à la Mort.

Les rues sentent la boue, le chacal et l'hyène.

Les nuages roulent bas sur le fleuve ; les quais noirs tendent leurs mâchoires avides de tumulte et de meurtre. Ils attendent la foule qui piétine au loin, avec la morne fixité des complices, à l'affût du complot.

II. La Ville hurle à la Mort.

Des malheureux courent, que la meute mord et traque.

Les pierres grises méditent une parure de sang ; la Tour sombre, que lèche déjà la nuit, lui promet un feuillage pourpre et une couronne victorieuse, chair et fer, de gibets.

III. Les porteurs d'insultes et de meurtres triomphent dans la Ville.

Ils se précipitent, comme un torrent de boue, hurlant sous le ciel noir.

Ils poussent leurs mufles en avant, se faisant précéder de leur menton, de leur morsure et de leurs cris. L'appel à la mort sort de leur gueule rauque, et leurs yeux sont pareils à des dents qui fouillent une proie. Ils se hâtent comme la faim du loup, et c'est le même hiver.

IV. Les assassins entourent un brigand, leur idole, au profil de vautour, au crâne poli, fait à la mesure du bourreau, — et dont la bouche, repaire de toutes les hontes, semble comme le bec, après la curée, dégoutter encore du nectar succulent des charognes.

V. Ils lui lèchent les mains, à leur héros d'assassinat ; ils le

pressent ; ils le tâtent ; ils le reniflent et en exultent ; et des femmes aux lèvres de louves le sucent de leur convoitise, depuis sa moustache peinte jusqu'à sa virilité tendue de drap.

VI. La Ville hurle à la Mort.

Et l'homme, en qui l'âme revit de César désarmé, se mange le cœur dans sa colère.

« C'est à moi, gronde t il, à moi seul que cette injure est faite : puis donc qu'ils ne la sentent pas, tous ces esclaves, la mortelle injure que fait à l'homme la Canaille.

VII. « J'ai empli mes yeux de cette vue hideuse, moi, l'ennemi né de toute laideur. Je me détourne, et je me demande ce que je vais faire.

Je crie vers le Père. Et je lui dis : Ou sont tes foudres, Jupiter ?

Mets les moi aux mains, Vieil Endormy ; rends les moi, lâche, si tu ne sais qu'en faire.

VIII. « Voilà ces statues, ces palais et ces cathédrales, livides sous la neige.

Voilà toute cette Ville morte, un monde de glace blême, où règne l'Anarchie..

Ou es tu, Jupiter? Où laisses tu pourrir l'éclair, Dieu négligent, Roi vermoulu ? Rends tes foudres rouillées, que je frappe, si tu ne l'oses.

IX. « La Ville hurle à la Mort, — et la Canaille se substitue à l'Homme. Et la langue souillée du fleuve entre les dens des quais,

Laisserons nous le froid de cette nuit couvrir toute la Ville de son ombre ?

Je te le dis, Jupiter : Il faut labourer la nuit à coups de foudre. La lumière est une étincelle allumée à la foudre. Il faut frapper.

X. « La mitraille, la mitraille, la mitraille.

Au sol impur, la mitraille : c'est le bon grain.

Il faut couper le doigt pourri, pour ne pas couper le bras et la tête. Il faut étouffer les chiens enragés, qui ne peuvent être guéris,

XI. « Il le faut. La Ville hurle à la Mort.
Je reprendrai pitié, quand vous rentrerez dans l'ordre.
Je me fais peur du dégoût froid que vous me donnez de vous.
Je vous voudrais faucher, pré d'hommes, comme du foin. »

CELLE QUI SOURIT

I. Tu souris, et tes yeux sont baissés.

Ni tes cheveux noués mollement, qui pèsent sur ta nuque,

Ni tes joues immobiles, ne semblent agités de la moindre haleine, ni du moindre frisson : mais,

Tu souris, et tes yeux sont baissés.

II. Ta figure est simple, comme une chanson d'enfant ; tu parais douce et primitive, comme la fille des champs qui se confond avec la feuille et l'herbe.

Sur quoi, pourtant, tiens tu tes cils joints et leur voile fermé ?

Te connaissais tu cette douce gravité, où le rire se mêle, comme une eau de source mouille, sans bruit, la prairie où elle se répand ?

Et savais tu que tu eusses les traits de la Sagesse innocente, qui n'a rien appris, qui ignore tout, et le comprend ?

La tristesse accomplie, elle même, n'a point ta sereine humilité.

Une étrange ironie, pareille à la lumière, entr'ouvre ta bouche aux bontés adorables.

Tu es humble, comme la douceur achevée qui a sans cesse obéi : et rien, pourtant, ne saurait être libre de toute entrave, à l'égal de ta parfaite humilité.

III. Tu souris, et le creux de tes paupières semble le calice nacré où tremble une éternelle larme.

Si douce, ah ! si candide, qui t'a donné ce sourire, fille des champs ?

Quelle main, si sûre, si délicate, avec ta tendre lèvre et tes regards, tire à soi tous tes traits ?

A quoi rêves tu, si tu rêves ?

Mais tu ne songes point, ni plus ne veilles : tu vois,
Tu vois, ô Naïve Silencieuse,
Et tu souris à cette vue..

IV. Sais je sur quoi tes yeux se sont baissés?

Sais je sur quel fruit qu'elles caressent, tes lèvres sont entr'ouvertes? Le troëne en fleurs est comme toi, pareil au lilas blanc d'une espèce rustique, plus candide que la petite paysanne de Ker Ilis à sa première communion d'amour.

Ta douceur souriante passe en extase toutes les larmes.. Tu es le Sommeil qui murmure : et, —

— « Plus bas, ami : je me repose.. »

LE MUSICIEN DES SPHÈRES

I. Des palais, et des palais, aux tentures de nuages cloués sur le ciel par les étoiles d'or,

Et les franges des nébuleuses, et les glands faits d'un seul astre ; et sous les courtines de l'éther, les accords du concert,

Le rideau moiré des orbes, les dentelles de la voie lactée.

II. Des palais, et des palais, aux croisées d'émeraude.

Dans les vasques, le chant du crépuscule violet, toute la mer en perles fuselées, tous les fleuves en gerbes sveltes, en jet d'eau tout l'Océan des sphères.

Infini, accorde toi sur les violons de l'espace et de la nuit stellaire.

Accorde toi sur la viole de ce cœur, qui est pareil à ta profondeur, ô profond,

Et chante.

III. Des châteaux forts, dont chaque moellon et chaque pierre soit un soleil taillé en diamant.

Des châteaux, qui aient le ciel pour pelouse,

Et pour parc et pour jardins, toutes les avenues profondes du néant.

O Solitude..

Solitude des infinis, lieu unique de l'énergie, âme et corps total de la vibration, ô triomphe de musique,

O joie, les mondes vibrent dans la lumière, atomes sur la corde ébranlée par l'archet. O joie du tournoiement, mon âme fait l'axe aux rêves qui tourbillonnent ; et comme celui qui lit au pupitre, tourne les feuilles du cahier, je feuillette les sphères. Joie inexprimée, joie bien âpre, harmonie

de toutes les douleurs. Faites votre accord souverain, quadruples cordes. peines, ennuis brûlans, tempêtes de l'espace, poussière des constellations, que soulève mon souffle, plus tenace qu'en hiver le vent du Nord sur la mer des deux Cornouailles. Je donne le coup d'archet,

Forêt sans un frémissement de trop, chante, Dodone éternelle, chante.

IV. Le bassin de Neptune où je viens prendre le frais et rêver à ce crépuscule, qu'il soit la coupe ombreuse creusée dans le regard du Fantôme sublime,

Dans l'orbite de Dieu.

Dormez, palais et palais de la nue, pelouse des étoiles..

L'archet des Océans fait frémir la viole de l'Espace..

Amour qui n'est que larmes,

Sourire qui n'est qu'Amour,

Beaux infinis tremblans, fleurs du cœur épanouies dans les ténèbres, comme la mer roule et gongore sur les bords, la pleine marée des songes fait retentir tes rivages, mon cœur, et les puissantes roches de l'espoir, toujours plus hautes, rient sous la fraiche écume.

V. Sous mes pieds, quelle sombre négation est ceci ?

Quelle bouche fielleuse de pierre?

Point, point! Ce n'est qu'une ride du Vide, où tourne la ronde des mondes ; j'y aide, j'y aide ! En spirale, comme grouille la corruption, ou comme au rayon de la canicule les moucherons dansent, les globes voltent sous mes doigts, traçant les courbes musicales de ce poème. Qu'est ce donc que ce Vide?

Ce n'est que la fleur de jasmin, un calice flétri, tombé de la charmille

Où la Lyre est suspendue avec le baudrier d'Orion.

VI. Donnez moi un monde!.. — O Nature, donne m'en deux !

Je sens dans mon cœur la volupté créatrice, nourrie de lumière et chaude comme à midi la fraise sous la feuille. Que le Centaure avec le Chien chasse la Chèvre, que le Bouvier pique le Taureau et son Arcture je pousse le Centaure et le Bouvier, le Taureau et la Chèvre, la royale Cassiopée et ces vierges en pleurs, les Pléiades.

Ivre de tendresse et repu de douleur, bien plus et moins qu'un homme,

Que des montagnes de mondes, des avalanches d'univers ne forment que les degrés, pour moi, d'un escalier de marbre.

O le gravir, le gravir, jusqu'à la plus haute marche, le gravir, et qu'il ruisselle de mon sang en semis de roses.

Et, au plus haut, sur la terrasse, pour monter au delà encore,
Que je me dresse sur mon cœur, arraché de mes flancs..

VII. Puis, Soleils, je veux.. et..
Un murmure profond s'élève et souffle :
— « C'est bien : poussez le du pied : Il est au faite. »

Et moi, je te dis qu'il y est, ciel dur, ciel noir, ciel large,
Je te dis que j'y suis !
La profonde musique du délire,

Que le violon te la déclare, sous l'archet de l'artiste, espace sourd, quand la mélodie chante ; et même si tu ne peux la comprendre, elle chante !

ADONIS

I. Tu connais enfin l'amour, ô Adonis, et tu t'y fixes : à tes yeux, le fond de la passion s'est enfin dévoilé,

Voici que tu y persistes,
Immobile, retenu pour toujours et couché.

II. Tu me gardes à jamais, ô Vénus, entre tes bras de glace : tu es bien plus belle et plus grave, que je ne l'avais prévu, — je doutais !

Puissante et douce, tu étreins, tu te tais,
Je ne te fuierai plus.. Je sais tout, désormais.. et l'amour.

III. Je n'irai plus, le javelot en main, bondissant par les halliers avec la meute des chiens rapides, qui, aboyant, tournaient vers moi leurs yeux fidèles ;

Je ne désire plus boire l'eau des sources vierges, plus froide que la neige, plus pure que l'acier, parfumée comme l'herbe.. Je n'irai plus y baigner mes beaux membres lassés,

Et je n'aime plus la solitude aux mille chans des forêts, ni la lune qui se lève derrière les hêtres, cette fée, — ni la course sur la mousse, parmi les violettes, — ni rien de ce qui fut ma vie et qui s'est dissipé.

IV. Car je sais, désormais ; et c'est ta volupté secrète, Vénus silencieuse, qui me scelles à toi seule.

Tu m'enlaces inextricablement, parce que tu m'aimes,
Et tu ne veux point que ton étreinte soit dénouée..

V. Moi aussi, je connais maintenant que ta chair est ma chair, et que mes os sont tes os.

Tu m'as nommé l'époux, et je te nomme l'épouse,

Et parce que je t'aime, je ne veux plus te quitter.

VI. Entends le : Je ne veux point que tu me quittes ; et parce que je t'aime, comme je meurs, je veux que tu meures ; et que la terre même soit l'anneau de nos êtres mêlés.

Nu contre toi toute nue, je vis de ta mort ; et toi, de ma mort qui t'est si chère, ô ma bien aimée, vis aussi. Ainsi nous serons dans l'amour comme les jumeaux dans le ventre de la mère ; et telles les eaux de deux rivières, à leur confluent, coulent dans le même lit,

Nous pourrirons ensemble, mon amante ; et, aussi tristes, aussi voraces que le désir, les vers nés de nos lèvres se repaîtront, confondus, de nos visages. Je vois, ah ! ce que je vois !

VII. Que le même baiser scelle éternellement nos douces vies,

Ta chair, ô ma rose d'amour, en pluie d'horreur tombera sur la mienne ; et ma chair n'aura pas moins d'horreur ni d'affreuse rosee pour la tienne. C'est ainsi.

Tes cheveux, le feuillage embaumé au soleil où j'ai rêve dans les rayons, tes cheveux se sècheront comme la charmille d'hiver, où rien ne reste entre les branches, que les toiles tissees par l'araignee..

Toi, qui es belle et amoureuse, ton regard fera la calme épouvante de mes yeux ouverts, — c'est ainsi.

Et moi qui suis beau et douloureux, j'epouvanterai tes prunelles hors de l'orbite.. Car notre amour a fait de nous plus que des dieux.

Nous pourrirons ensemble, ô ma bien aimée, et de tant d'âme, de tant d'amour, rien ne restera plus que les vases risibles, sans parfum, deux crânes, pareils à tous les crânes, troués sous le front, grimaçant dans les tenèbres et sans lèvres, — sans lèvres, ô mon amante.. à peine quelques os.

Et nos bras crispés retiendront la cage vide, où nos cœurs ont tant battu, l'un sur l'autre placés.

LE LYS DE WHITEHALL

I. L'épaisse nuit, dont l'haleine fume comme un cheval au relais, et dont le souffle bas pousse vers le sol la buée des brouillards, bouche tout l'espace entre les murs noirs de Whitehall.

La nuit brumeuse ouate le silence; le deuil pèse sur la ville. Londres a peur, et retient sa respiration. Là bas, derrière les colonnes de la brume, la Tamise coule en un sourd gémissement de songe, et soufflant fait : « Ha ! »

Et le grand Cromwell, une fois encore descend dans la cour du supplice, où il est seul avec le mort.

II. Toute la nuit, Cromwell qui veille, entre les ordres qu'il signe, et les prières ardentes, sentant l'ale chaude, qu'il élève au Seigneur en bégayant, est venu dans la cour voir le mannequin royal, coupé en deux, au fond du coffre en bois blanc, où il est couché sur des étoffes blanches, en deux morceaux, une tête et un corps. Et les jambes sont droites dans les souples bottes.

Cromwell ne peut se rassasier de cette victime : car il la méprise;

Et il remercie le Seigneur, dont la droite est terrible;

Et il demande au Seigneur des armées, dont il est la main terrestre de ne pardonner pas à ce roi décollé,

Et de le châtier aussi dans la mort.

III. Qu'il le trouve petit et misérable.

Dans son cercueil il n'a qu'une grandeur : son immobilité.

Et c'est à moi qu'il la doit, pense Cromwell; c'est moi qui fixe cette vie plus vaine que le sable.

IV. Cromwell, des deux talons, tient aux dalles humides, comme une statue de fer à son socle d'airain.

Il regarde de si haut ce mort,

Qu'à tout regard il le frappe, le tue et le retue encore.

V. « Elle est à mes pieds l'abjecte royauté ; et rien ne la relèvera.

Je suis ton lieutenant, ô Seigneur, roi des armées ;

Et comme ta droite arme la mienne, ce que je frappe est atterré.

Il se tait, le bavard frivole ; il ne se vante plus ; il ne ment plus : c'est la première fois.

Par ma voix tu l'avais averti, tu l'avais menacé, Seigneur, de cette rigidité et de ce silence : mais il ne t'a pas entendu.

L'incurable légèreté de cette vie sans âme, il fallait la mort pour la fixer.

O Seigneur, par ma main quel coup impérial tu as frappé !

Humblement, Sabbaoth, je te rends grâce de m'avoir choisi pour terrasser la levrette de Belial, le prince de Babylone,

L'immonde royauté, cette catin de l'opinion, qui se vend pour plaire, et qui prévarique pour durer.

VI. « Si le bourreau avait fui l'heure vengeresse, s'il s'était dérobé au devoir du billot,

Pour toi, Seigneur, j'aurais moi même saisi la hache,

Et je l'aurais moi même asséné, le coup juste dont tu prononças la sentence,

Et qui a découronné les mensonges d'Achab et de Sodome, bâtards en Angleterre. Car, s'il le faut, aussi brutalement que l'on coudre le cuir, quand on le trempe dans la jusée, je mets la main sur ton ennemi, Seigneur, je lui abats la tête, le prenant par la barbe, et les poils tombent dans la mare des veines.

Merci à toi, Seigneur, tu as châtié, et je suis l'outil de ta vengeance.

VII. « Tu dors, Charles Stuart, et pour la première fois, sans péché ?

Tes lèvres pâles ne s'ouvriront plus pour tromper.

Car tu mentais sans cesse, roi de peu,

Que j'eusse puni du fouet pour ses mensonges,

Et chassé de ma ferme, s'il avait seulement été mon valet de charrue..

VIII. « Toute la laideur, que j'ai si bien connue, et que Jéovah déteste, —

Elle est peinte sur tes traits blêmes par la mort, le peintre de Dieu —

Qui ne trompe point, et qui, comme tes peintres de cour, ne flatte pas.

IX. « Tu rougirais de ta gravité, si tu pouvais la voir : elle jure avec toi, et semble un de tes mensonges encore.

Tes lèvres sont flétries. Ton front est bas.

Et toute ta figure est une monnaie sans aloi,

Dont l'effigie est effacée par la debauche.

Il te reste du fard aux joues, et sous les yeux.

Tu t'es peigné, sans doute, tu t'es maquille pour la mort ?

Qu'avais tu besoin, mignon royal, de ces cosmetiques suprêmes ?

La mort voulait de toi, même si tu n'avais pas voulu d'elle :

Le Seigneur a béni ce mariage, et m'a choisi pour ton bestman.

Je t'ai donné. Tu ne changeras plus de maitresse, Charles.

Et j'espère que tu es damné. Car moi je ne te hais point, si Dieu ne te hait. »

X. Par l'air épais et lourd, un souffle glacial courut qui courba la flamme de la torche, comme la brise de mer pousse d'un seul côte la crinière des chevaux sur leurs yeux, par vent du nord sur la route de Douvres.

Et la lueur funèbre de l'aube filtra vers l'Orient, pareille à une taie.

Le fort Cromwell, au large dos, à la large tête,

Regarda vers le ciel, et rêva.

Sur sa large face hâlee, table de pierre, perçait la lumière profonde et fixe des deux yeux ;

Et l'on eût dit le front spacieux d'une citadelle marine où dardent jumelles les gueules des canons.

« L'aube est triste du plus beau jour », pensa Cromwell, « dans les villes..

Du jour même où vont se faire les funérailles du mensonge et du mal, les chers bouffons du diable. »

Le coq chanta.. le coq, qui a dit : « Pleure et prie ! » à Pierre. Et Cromwell se souvint : Il revit la campagne d'Huntingdon, et les bonnes plaines, et les labours bruns, et les houblons, vigne velue des brumes, et la pieuse assemblée du soir, autour d'un livre, dans la salle, où les bancs sont rangés sous les branches de houx..

XI. Il fit porter le cercueil du misérable Stuart dans une chambre du palais.

Or, d'une gerbe de fleurs, que les Cavaliers avaient réussi à lancer dans la cour,

Il prit un lys admirable en grâce et en candeur, où ses yeux pensifs s'étaient posés.

Dans la terre fraîchement remuée pour dresser l'échafaud, et dans la place humide, là, rouge encore, où le Stuart abject avait répandu sous la hache, tout le sang de sa vie,

Cromwell, pensant aux champs où le Seigneur aime à parer lui-même l'innocent rival qui vainc Salomon dans toute sa gloire,

Cromwell, courbant son large dos ceint de buffle, agenouillé sur les bottes noires, dont l'éperon brillait d'un sombre éclair à la clarté soupçonneuse du matin,

Récitant sa prière, *Dieu est mon château fort,*

Cromwell, de ses mains gantées de cuir, et de ses bras cerclés de fer,

Planta le beau lys, palme candide des anges, dans la victoire.



PROMÉTHÉE



I

PROMÉTHÉE ULCÉRÉ

I. Crépuscule de feu, tu rougeoyais, quand Prométhée, ayant dans le silence et l'impossibilité que le ciel croyait éternels, ayant médité un effort inouï, — souleva sa poitrine d'un souffle égal à l'Atlantique, rompit les liens de son bras droit, laissant de son dos sur le roc,

Et de cette droite devenue libre, brisant la demeure céleste

Il balaya les dieux.

II. De quel rire muet, de quel : Ha ! sublime, il salua son antique ennemi, Jupiter couché contre la terre ! Et, se penchant sur lui, il allait enfoncer dans la gorge divine son pouce, à l'ongle aiguisé par les millions de siècles, — et plonger son regard colossal au fond des yeux souverains,

Où s'allument les étoiles,

Et où tant d'autres ont laissé leur ombre, après s'y être éteintes.

III. Prométhée ne rit qu'une fois. Car Jupiter déchu, mais invincible, lui échappait. Et le Titan cria, amèrement : « Tu fuis ! »

Puis il défit ses autres chaînes. La terre gronda.

Esclave des dieux cruels, l'immonde vautour, gorgé du foie,

Tomba de peur à la chute des fers, et creva même avant d'avoir touché le sol, de la chair encore au bec.

Et Prométhée s'assit enfin sur la montagne, où il avait été cloué par la Violence et par la Force Brute, dès le début des temps et pour l'éternité.

IV. Il s'assit, délié.. — et contempla, comme, dans les liens, il avait contemplé.

Mais, de son espoir passé, il ne retrouva plus rien,

Ni même du rire unique, qui l'avait pris penché sur Jupiter atterré et taciturne.

V. Seul, il se vit.

Seul, il était. Seul, il avait été.

Et Prométhée demeura sur son rocher.

VI. Enfin, de toutes parts, les hommes vinrent; et leur foule accourue empesta l'air des glaciers. Les crépuscules purs perdirent de leur divine essence; et les cris les ravalèrent. Ce n'était plus qu'un tumulte confus, où la lumière avait cessé de rêver; et les ombres de la nuit y dominèrent.

Car les hommes, d'une commune voix, injuriaient Prométhée,

Blessés de son silence.

VII. Ils étaient offensés de son immobilité. N'avait il pas vaincu les dieux? — Et pour qui? sinon pour eux, pour qui l'avait il fait? A quoi bon, cette victoire? — Pourquoi restait il sur son roc, comme s'il le regrettait? — N'aimait il plus les hommes? Oubliait il ce qu'il leur devait,

Puisqu'autrefois il les avait aimés?

Aux pieds du géant, tournaient en bourdonnant tous ces insectes.

Et, à la longue, irrité, comme celui qui ne peut dormir, l'été,

Quand les moustiques vont et viennent, en ronflant, autour de ses tempes,

Prométhée laissa tomber son regard sombre sur le peuple bavard des hommes, et fit peser sur eux l'humeur du mépris,

Comme un ouragan.

VIII. La pluie noire du dégoût roulait sur ces têtes d'hommes, en crépitant. Mais ils ne craignent pas la pluie. Il dit, en grondant :

« Vils, que me voulez vous?

Ne me cloueriez vous pas sur la montagne, si vous le pouviez? Et ne le sais je pas? Votre rédempteur, pourtant.

Qui m'a été plus ennemi que vous? Qu'avez vous fait pour moi? Mais vous avez plutôt travaillé à me punir, qu'à vous rappeler, pour tant de bien que je vous ai fait, tout le mal que je me fis.

Vous me deviez trop, pour ne pas vouloir m'oublier, ô vils que vous êtes..

Et peut être l'avais je assez prévu; et je n'en fus pas arrêté..

Mais, délivré de vous, désormais, comme de mon supplice, pour le moins, laissez moi.

IX. « Vous n'avez pas mâché l'agonie, ni sucé le citron de l'amertume. Et je ne puis plus vous plaindre.

Vos morts sont trop petites.

Pour que vous eussiez part au repas révoltant où j'ai été lié, — il eût fallu qu'on vous forçât de vous goûter, à vous mêmes; ou que vous y eussiez mordu, les uns les autres, à vos cœurs de rebut.

Car c'est vous, petits hommes, qui êtes le fruit acide sous la dent, la sorbe jamais mûre,

Qui agace les gencives, et qui soulève la peau moite de l'âme d'un frisson.

Mais je me tais. Que ma bouche, pour vous, reste muette..

De ses lèvres brûlantes, pour moi, que vous parle ma plaie! »

II

LA PLAIE

I. La vie l'a faite, cette plaie; et rien ne peut désormais la guérir.

C'est la plaie immortelle; et, que le blessé en meure, s'il veut. sa plaie lui survivra.

II. Sans cesse, elle s'ouvre et se ferme, et s'ouvre encore.

Sinon plus large chaque fois, plus envenimée d'être r'ouverte.

III. C'est vous, hommes, qui l'avez laissé faire.

Et c'est donc vous qui l'avez faite, même si vous n'y touchiez pas.

IV. Car vos seul regards corrompent,

Ces regards, chemins de reptiles dans la boue, où rampent vos âmes annelées.

V. Ce cœur est un ulcère, ou le monde a passé : empoisonné de vie, et par l'homme creusé, la pensée de l'homme le renouvelle.

Pourquoi plaindrait il ses bourreaux de leur misère? et sa vermine de la basse horreur qui lui est propre?

Je nage dans le dégoût des hommes; et, maintenant délivré d'eux, je rougis de mon mal, et de les avoir aimés : j'ai honte de ma pitié.

VI. Dans le fond de mon âme, comme les feuilles mortes dans la forêt, — je sais ce que vous êtes, je le sais!

Le vent de leurs cris et de leurs murmures n'emporte plus qu'un flot d'espoirs déchus et de rêves desséchés.

VII. Lequel de vous connaît la douleur? — Aussi, pas un ne la vénère;

Et pas un ne respecte l'abîme, qui s'ouvre dans une divine plaie.

VIII. Qui de vous sait la douleur? — A peine, si vous pratiquez la crainte;

Vous n'avez éprouvé que la peine, qui naît du manque; et vous n'avez souffert que par défaut de cœur..

IX. Mais certes, vous n'avez pas conçu la royale détresse, qui cherche des supplices, pour mériter de n'en jamais manquer. Et la plaie vous le dit,

Vous n'avez pas été jugés dignes qu'à un seul de vous le trésor de la souffrance fût confié.

III

PLAINTE DE PROMÉTHÉE

LE TITAN RÊVE DE JUPITER MORT.

I. Comme moi dans les liens, Jupiter, triomphe dans la poussière !
A ton tour d'être grand, désormais :
La grandeur se mesure couchée, dans la mort et la défaite.

II. Je te regrette, Jupiter : et je voudrais te ressusciter.
Tu étais un ennemi, digne du moins qu'on le combatte,
Et contre Jupiter, du moins, j'avais goût à lutter.

III. Mon superbe ennemi n'est plus..
Que ferai je encore, et que me reste t il?

Je n'ai plus que ces hommes, l'engeance qui rampe sur le cœur, et n'est debout que sur ses pieds.. Vous m'avez trop déçu, hommes, et vous me dégoûtez.

O larmes de la joie, quelle soif j'ai eue de vous !..

Mais la source est tarie, que versait dans mon âme la sueur du combat.

IV. Plus de lutte, plus de prix, plus rien que la morne victoire..

Hebé seule m'eût ranimé à la joie immortelle . mais l'Olympe est détruit.. Et par moi.

La douce Hebé, la folle Hebé est restée sous les ruines.

V. Fût ce pour te haïr encore, et fût ce pour souffrir de ta cruauté,

Que ne puis je, le foie en sang, et retrouvant mes plus belles larmes,

Que ne puis je te retirer tonnant d'entre les ténèbres,

O Jupiter, ô toi qui étais grand !

MURMURES DE LA NUIT

I. Tu frappes sur mon cœur, comme à la porte du palais où tu règnes sans partage, et où tu te ris de la douleur, en jouant de la mienne.

O Psyche, ne me laisseras tu jamais dormir ? —

Hais tu tant mon sommeil ? Ou aimes tu tant mes larmes ?

II. Tu frappes sur mon cœur, — et tu n'y veux pas même goûter la volupté du mal que tu me causes.

Mais tu veux seulement te distraire à y tout détruire.

C'est le lit moelleux des ruines, où ton plaisir est de t'étendre.

Tu jouis de me ranimer à la vie, et de surprendre sur mes lèvres le souffle, que tu en ôtes.

Et tu n'aimes ton esclave, qu'après l'avoir lassé à ta suite.

III. Il faudra donc que, cette nuit encore, je sorte sur tes pas et m'aille promener dans les ténèbres,

Sur la grève désolée des songes, et la dune nocturne ?

A quoi bon ? Et ne sais je pas que je ne dois voir jamais,

Que des ombres sur des ombres ?

Pourquoi résisterais je, comme toi ? Pourquoi prendrais je, comme toi, l'Univers corps à corps ?

O Psyche, sois moins puissante ; sois moins cruelle. .

Va, — la Mort aussi est un Dieu.

IV. O murmures de la nuit, — ô musique de la solitude sombre, quand tout chante : Non.

Murmures de la nuit, — musique de la mer éternelle sur la lande des ténèbres et les ajoncs. .

Toutes les sirènes ont la voix de la mort.

Tous les baisers de la solitude ont le goût de la douleur.

Comme le doigt enduit de miel, que les mères passent si doucement sur les gencives des enfans, qui font leurs dens dans les cris..

V. Rentrons, Psyché.

A quoi bon ?.. Et pourquoi veux tu que j'oublie ?.. Laisse plutôt que je dorme..

La Mort aussi est un Dieu. Fais lui fête, puisqu'il t'aime, ô mon Ame.

PLAINTE DES LIONS

I. La Ménagerie, l'Atlas et la Libye torride, le Taurus et la sombre Hyrcanie couverte de forêts, — hurlaient de faim, dans les caves du Colisée, en attendant les jeux du cirque.

Et le Colosse de pierre lui même, par cette nuit pluvieuse, où la peste, le typhus et les autres faces pustuleuses de la foule règnent sur la ville, ouvre ses deux cens bouches de marbre,

Comme les deux cens gueules des lions affamés, impatiens de la viande promise, tempête de l'appetit, qui rugit plus haut que l'orage.

Les Lions.

II. « O forêts...

Soleils sur le sable, proie d'or..

O râble palpitant de l'antilope, dos de la gazelle frémissante, quand les crocs durs y entrent.

Et vous, lionceaux, qui aiguisiez vos dens sur nos griffes.

O hommes, ô lâches,

Dans le guet apens de la cruauté, vous nous fîtes tomber, au fond de la trappe sous les quartiers d'arbres,

Et pour réjouir des esclaves !

III. « Romains, nous avions cru que vous fussiez comme nous. Et vous nous enchainez. Et vous nous torturez par la faim. Et vous nous tenez ici, sous le vent du cimetiere de la peste, et des fosses puantes..

Valait il pas mieux nous mettre sous la dent ces misérables, du temps qu'ils avaient encore du sang frais, —

Plutôt que de les livrer à la contagion, et de les porter, pestiférés, dans l'horreur aux fosses pestiférantes ? »

Le Prêteur des Cadavres.

IV. Sous la morsure des lanières, hâtez vous, fossoyeurs esclaves.
La gueule des lions rugit, pareille à celle de la nuit,
Et leur hurlement sonne de fer, telle la clameur de l'épouvante dans l'ombre.
Leurs crocs et leurs prunelles luisent, comme des phares sur la mer en tempête..
Hâtez vous, esclaves, corbeaux de la Cité.

Les Esclaves.

V. A travers les barreaux et l'orage,
Je ne sais plus si j'entends le tonnerre, ou rugir les lions,
Et si c'est l'éclair qui fulgure, ou l'œil des fauves dans la rage.
La tête serrée dans la cagoule de bitume, et le dos saignant sous le fouet, après la journée aux meules, voilà que la nuit nous tire encore à la chaîne,
Et, sous la pluie des coups, il nous faut traîner les maîtres morts de la peste, après avoir servi la peste des vivans.

Les Lions.

VI. O lâches, qui vous cachez, et qui passez en fuite, baissant la tête, et vous pinçant le nez, de peur,
Les lions sont aussi solitaires, et ne sortent que la nuit.
Ils s'ennuient du soleil, dont leurs yeux rivaux se blessent : mais leurs pupilles s'ouvrent volontiers dans les ténèbres, et illuminent puissamment leur route.
O chemins sans obstacles, que font les bonds,
Que la flamme des yeux éclaire comme le jour, et qui, même semés de serpens ne sont faits que d'un tapis d'or, et d'un velours de sable,
Pour les pas souples qui s'y posent, souples et vites comme l'éclair.
Et ici, ici !.. La nuit même est ignoble.

VII. « Ici, lâches, mes naseaux repoussent l'air puant de vos miasmes,

Cet air qui manque à mes poumons sanglans,

Comme l'eau salée à l'éponge bannie du frais abîme, et séchant au soleil sur la vase..

VIII. « Ne vaudrait il pas mieux pour vous, dites, être mangés par les lions, et broyés sous nos dens blanches,

Que de pourrir, comme vous faites, dans ces fosses puantes ?

Nous ne laissons pas de miettes,

Et les vautours, après nous, n'ont pas même les os.

LES ESCLAVES.

Comme vous rugissez, lions !

Et pour qui ? Ce n'est pas après des vivans.

Il vous faut du sang vif. Et ceux ci ne sont pas morts d'hier : Dans la ville déjà, au creux de leur lit, ils étaient corrompus depuis longtemps.

LES LIONS.

Et vous, esclaves, que ne laissez vous tomber ces bières,

Et que ne vous faites vous déchirer par nos gueules très saines ?

LE PRÉTEUR DES CADAVRES.

Hâtez vous, misérables, corbeaux de la Cité.

LES ESCLAVES.

Et nous aussi, nous sommes des morts, qui enterrons des morts puans.

LES LIONS.

IX. Les lâches fuient sous le fouet,

Rajustant sous le fardeau leur vil cœur qui tremble.

Et ici, ici ! Je ronge mes pattes d'ennui et de colère, et j'use ma griffe sur mes dens...

O chair de l'antilope palpitante..

O sables, — O rage.

MORBUS SACER

I. La marée noire des nuages monte dans le ciel. Sur les toits s'avance le flot des nues, qui baigne les maisons de ses vagues plombées. Le jusant de l'orage s'amasse, et déjà roule dans le canal des rues.

Les arbres sont soucieux. Les feuilles immobiles, et les oiseaux se taisent. La rumeur de la ville est plus sourde ; et l'on attend quelque hôte menaçant, qui fait faire le silence dans l'espace, ou, sur le feutre, il marche en grondant.

Et moi, je sens le Visiteur nocturne qui s'approche : ou même, hélas, s'étant glissé en ma chair, sans que je l'aperçusse, je sens qu'il se dresse du fond de moi.

II. Voici, une autre fois encore, mon démon qui me presse et s'agite.. Ma pensée est plus lourde que l'air ténébreux, où se forme l'orage. Et mon âme est plus accablante que ce qui l'accable..

Le Démon de la Nuit me serre à la gorge ; et j'étouffe. Le vertige de la mort me saisit. Tout mon être me pèse ; mon néant m'ensevelit sous des cendres brûlantes, et m'écrase.

Ma tête roule sur mon épaule, et gravite dans le dégoût vers mon cœur qui bat plus affolé que la boussole, sous les climats du pôle. Et l'immense nausée monte des profondeurs de la vie à mes lèvres tremblantes.

III. L'écume est dans mes yeux, et je sens mes pupilles qui grandissent, tournoyer comme des roues, et bondir dans mes orbites, comme un noyau trop lourd veut sortir de la gousse..

IV. Je ne sais où je suis, — sinon que la Mort est.
J'ai le pied sur le seuil de l'Ombre..

Et la Reine noire, que je ne vois pas, cachée sous les voiles,
A l'angle le plus sombre, me tend seulement une main pâle,
Et me montre l'entrée, du doigt..

V Cependant, l'éclair déchire l'air triste, et le coup de la foudre tonne.. Allons, arrive! Et moi, vacillant dans les ténèbres, les lèvres serrées sur un amer dégoût, halte! je me roidis, et je tombe.

VESPÉRAL POUR LE HÉROS

> VESPER se lève au couchant, dans le ciel noyé de pleurs.
> Vesper, perle brûlante, sur la paupière ardente du jour qui se meurt, —
> Vesper, bergère des larmes, conductrice des douleurs.

I. Pensée du Soir, vous êtes venue ce soir pour moi, ma Divine.
Je ne vous attendais plus. Je vous avais oubliée, lumière de la peine, prélude de la Nuit;
Et voilà que je vous trouve sur mes yeux, ayant levé la tête
Comme un baiser en fleurs, une lèvre de nacre,
Un arc de caresse,
Vesper, visiteuse du soir, Princesse des blessés,
Triste Splendeur.

II. Le couchant rouge, comme un lion frappé à mort, est ivre de passion;
Mais déjà le lac pâle des larmes,
De céleste fraîcheur inonde cet incendie.
Les veines du jour ont versé toute leur pourpre
Sur l'horizon parcouru de la vie;
Et déjà, sur l'espace bleui
Descend, comme coule une source,
La verte espérance du sommeil
Et la douceur sereine de l'Oubli.

III. Un pardon, un Adieu, un lys d'or et de feu, trempé dans la pluie

De la souffrance !

Voilà, sérénité, vos racines profondes et la vigueur de votre sève exsangue ;

Et moi aussi, doux infini qui ruisselle, qui s'éteint et s'apaise,
J'ai rougi, moi aussi, le vert gazon du ciel
De mon pauvre sang qui pleure, et qui a brisé
Les portes du cœur.

Vesper, venez ensevelir les morts de la journée,
Toutes ces douleurs de rien qui nous épuisent ;
Venez les fleurir de votre fleur, Narcisse de l'espace.

Vesper, sourire de la Pensée dans les pleurs,
Vesper, vous qui semblez ne pas mourir, venez sur ceux qui meurent,
Et que leur cœur fait mourir cent et cent fois la journée :
Fiancée couronnée d'oranger,
Vesper,
Ma splendide tristesse !

LES FOLLES

PAROLES DANS LA NUIT.

I. « Viens, mon Amour ; viens, mon Ami bien aimé », murmurent elles.

Le fil bleuâtre du ciel, lame damasquinée d'étoiles, passe entre les murailles noires des arbres ; —

Et la lune glisse dans les allées sa rivière d'opale.

« Viens, je t'aimerai.. Tu m'es chéri..

J'ai pour toi des caresses.. J'ai ma bouche et mes seins..

Et mes lèvres complices, et l'amphore de ma chair, les anses de mes hanches,

L'isthme nerveux de la taille, et le col secret de la gorge au ventre, où tu vas me saisir..

La croupe rebondie attend, comme une cavale sellée, le cavalier aux yeux hagards, le spasme..

J'ai de l'écume pour ton écume ; et pour ta bouche salée le goût, acide et doux, de la fraise, sur la langue.

Viens, mon Amour ; viens délirer.

Viens voir en mes yeux pâles l'image de l'effroi et du délire sacrés

Où ni toi, ni moi, également victimes, ne nous reconnaîtrons plus,

Et où, tremblant de nous voir passer, comme une ombre dans la fumée,

Nous nous dirons des mots incertains et des paroles vagues, d'une voix frémissante, au timbre changé.. »

Et les lèvres des feuilles rendent, dans leur léger sommeil,

Un doux et vert baiser au baiser suave de la brise.

O feuilles, chuchotez vous votre caresse? Ou est ce votre sourire? Certes vous rêvez.

II. « Viens, mon Amour; viens, mon Ami bien aimé, » murmurent elles.

Elles se penchent sur eux, qui les regardent nues sous leurs vêtemens, et qui les fouillent d'un œil plus cuisant que le fer rouge.

Ils ont la bouche sèche; et leurs cœurs se réjouissent aux vœux obscènes qu'elles ajoutent.

Tout bas, maintenant, elles rient : car elles sont gaies;

Leurs lèvres de métier s'ouvrent également pour les paroles qui souillent l'homme,

Et pour celles qui lui plaisent, pour le rire éclatant et les vaines promesses..

Et les Morts leur répondent : car les Morts sont avides de folie.

La source pleure si doucement sur les marches de marbre..

Les feuilles dorment si chastement aux bras des branches, dans la fraîche maison des arbres..

Et la lune si calme, si blanche, silencieuse,

Verse si purement sa rivière d'opale dans les urnes d'albâtre, sur les épaules et le sein des statues.

III. Quelle lumière pallie le deuil de ces carrefours? Là, entre ses prêtresses, là erre la livide faiseuse d'anges, Hécate, qui tient des aiguilles entre ses dens. Chaque chauve rousse va et vient. De ses pattes velues de convoitises, l'araignée du désir tisse une toile dans les cœurs; et par les veines le sang plus lourd charrie le fil visqueux, que secrète la mygale.

Les Folles. — Viens, mon Amour; viens, mon Ange, je t'aimerai.

Les Morts. — Nous le savons : mon Amour, mon Ange, mon bien Aimé.. pour une pièce d'or.

Les Folles. — Nous ferons ce que tu voudras : tu es le plus fort.

Tu jouiras de nous. Nous jouirons de toi..

Les Morts. — Nous le savons : pour une pièce d'or. Nous attendons de vous le même amour que vous donnez ; et nous n'en voulons même pas un autre.

L'Amour est ce qu'on a rêvé. Nous ne rêvions que vous, Folles.

Les Folles. — Notre rêve en vaut un autre. Et nous n'aimons que vous, bons Morts.

Nous rions de vous voir, figures familières.

Déjà, nos ventres et nos gorges se soulèvent au rythme du désir.

Le même frisson de convoitise passe sur votre nuque et sur la nôtre. La même sueur de plaisir perle sur votre dos et le long de nos cuisses..

Bons Morts, nous vous aimons..

Les Morts. — Pour une pièce d'or. Vous éclatez de rire ?

Les Folles. — Nous sommes heureuses : car vous voulez être aimés pour une pièce d'or.

O feuilles, vert sourire des arbres.. Étoiles, chastes étoiles, feuilles tremblantes à la palme du ciel..

O vous toutes!..

En vous, en moi, que tout pourtant soit sommeil! Et que tout soit silence.. Et que tout cesse.

NUIT POLAIRE

TITAN EST LIBRE.
DÉTRESSE DE
TITAN.

I. Ni ici, ni là, ni ailleurs,
Ni ciel, ni mer, ni terre, —
Point d'aube, point de soir, point de jour : une nuit infinie.

II. La glace livide luit dans le fourreau de l'ombre, comme l'acier du meurtre sous une couette de paille.
La brume a noyé toutes les étoiles, et son gouffre étouffant a bu toute clarté..
Ténèbres de l'âme, — ténèbres, hélas, ténèbres de la vie.

III. Ni repos, ni le luxe de la volupté, ni sommeil sur le sein d'une femme,
Ni la fourrure des baisers, ni les tièdes dentelles des lèvres sur les lèvres,
Ni le fuseau des regards tendres qui file, pour le cœur, un long voile d'oubli..

IV. Froid, froid, froid.
Le monde est un linceul sur mon âme,
Comme un marais de brouillard suspendu qui colle aux os,
Comme un suaire humide, qui mord la chair par chaque pore, qui la roidit, qui vitrifie l'haleine sur la bouche ouverte pour la respiration..
Ténèbres de ma vie, hélas, ténèbres glaciales.

V. Je suis ici comme l'Aveugle qui tourne dans la noire obscurité.

Je suis mûré dans le fond de moi même, prison aux murs glacés, — ludion d'éternité.

Je monte et je descends dans un cylindre de nuit sans borne, axe de l'infini..

VI. Les couteaux de la glace luisent sinistrement sous la paille pourrie des brumeuses ténèbres.

O éclairs plus tristes même que la nuit..

Les phares du pôle, je les distingue quand ils clignent dans le brouillard, langues de feu errantes sous le front d'un rêve sombre..

Les phares du pôle, je sais qui les allume, et j'en attends les éclipses terribles.

Ce sont les flammes brûlantes qui passent, comme des serpens,
Dans les paupières mortes de l'aveugle.
Tenèbres de mon âme, — Helas.. Quel froid glacial !

VII. C'est ton hiver mortel, ô mon âme, qui s'étend sur le cœur,
La calotte de glace, la croûte de la banquise,
Adhère à la tête rase du pôle, sur la sphere de la nuit.

VIII. Seul au milieu des hommes, seul homme au front glacé de l'univers,

J'envie l'assassin des villes, que deux filles de joie se disputent,

Quand elles lui réchauffent l'âme, transie par le forfait, sous leurs corps complaisans, et leur bave qui brûle.

IX. La grandeur de mes maux m'a plus séparé de tout,
Que l'infâmie de tous les meurtres, hélas.
Dans sa boue, le plus infâme n'est pas seul couché.

X. O bon meurtrier, tu as commerce encore avec les lèvres de la hache, —

Et le tranchant en caresse les levres de ta plaie,

Et tu peux être consolé, hélas.

XI. La splendide pureté de mes desseins
A fait de moi une étonnante victime . O froid, froid terrible. .
O désespoir de l'éternel isolement,
Ténèbres de la solitude, —
Lit glacial de la nuit...

JUPITER ET TITAN

JUPITER.

I. Je te retrouve, Prométhée,

Va, je t'ai cloué sur le roc, pour te garder à ma solitude, et pour finir côte à côte, dans le silence, avec toi.

II. Tu es bien digne de moi, ô Titan, — et tu l'es seul :

De ma haine, dans la puissance : car il ne peut y avoir qu'un maître. Et maintenant de ma confidence, dans la nuit.

III. Je te dis, ô Titan, de me mieux connaître. Et toi même, cesse d'espérer, si tu ne l'as fait déjà. N'es tu pas seul, aussi ?

Tes hommes ne valent pas mes dieux : écoute les, pourtant. Ils vont se dire tes égaux, Titan, — et te braver peut être. Tes égaux, ces boules de boue ! De toi, qui les as créés !.. De toi, qui as détruit mon œuvre !..

IV. Je suis le Ciel sous la nuit.. —

Sous la nuit, tu es la montagne..

Je veille sur la mer.. Tu veilles dans l'espace.. Deux faces du mortel infini.

V. Rends moi grâce : pour le mal que je t'ai fait, et pour l'alliance que je t'offre. C'est elle que l'univers craignait, — et pourquoi si longtemps il nous arma l'un contre l'autre.

Couché sur le dos, renverse ta tête par dessus la cime. Mets le bandeau glacé de l'horizon sur ton front douloureux. Là, — tu me vois mieux.

La nuit hagarde plonge ses yeux de folle dans nos yeux. Écoute

ce que murmure sa démence plus puissante, que moi même, tout puissant, je ne le suis.

VI. O calme, calme de l'insondable ennui
Le calme de la chute inutile du soleil et des étoiles,
A travers les précipices de l'espace..
L'espace rend l'écho de l'espace..
Ennui, ennui, écho de l'Infini.

VII. Les étoiles tombent et roulent mortes, avant que d'être éteintes.

Je meurs de mon rêve, et je le veux : tu n'as que faire de menaces, Prométhée : Je ne te trompe plus.

Mais je te cherche : Connais le calme de Jupiter. N'envie plus rien. N'espère plus rien. Sache, d'abord, que le destin du grand cœur est qu'il désespère.

VIII. Il vaut mieux être que créer.

Et mieux vaut la vie que l'on a, que celle que l'on donne. Mais mieux vaut encore se l'ôter.

Quand le Dieu en est là, c'est qu'il a vu le néant de sa divinité. La vie, qui se désire, n'est plus la vie : à peine si c'en est le rêve. Et c'est l'abime qui la possède. Prométhée, j'aime la saillie de tes vertebres, le Caucase : j'aime ton silence; je viens à toi, comme le ciel sur ton front.

IX. O Prométhée, je ne te reproche plus l'Olympe détruit, — et je ne suis pas ici pour me venger.

Je vois que, delivré, tu t'es rendu au roc, impassible, et que tu t'es couché, le voulant, sur le glacier. Or je suis venu où tu es.

X. Parle moi de toi même : Je t'écoute, penché. Parle moi de la vie.

Parle moi de ton âme splendide dans la nuit.

Parle moi de toi seul, ô Titan, que je me suis réservé pour confident de l'abime. Parle enfin : de ta seule parole, je suis avide.

LE TITAN.

XI. Non, Jupiter. Car, moi aussi, j'ai renoncé.

SUPRÊME INVENTION DE JUPITER

I. Enfin, le temps de l'accomplissement était venu.

Le mépris eternel et l'eternel ennui avaient fini de tendre sur le cœur de Jupiter un voile de névés,

Pareil au linceul que l'araignée des glaces tisse sur les monts d'Himalaya, et où elle étouffe toute vie.

II. Titan libre, mais ne sachant plus que faire de sa liberté,

Se taisait : Il se taisait sur sa cime, d'une humeur plus âpre et plus hautaine que sa voix de jadis,

Ce continu tonnerre, qui criait : « Delivre moi, ô Zeûs. Ou foudroie moi encore. Car je ne cède pas! »

III. Jupiter, en vain, avait voulu, royal, gagner le Titan. Mais ni le sarcasme, ni la louange ne l'avaient plus trouble,

Ni même l'outrage des hommes, dont l'Olympien voulut lui faire honte. Car Prométhée répondit :

« O Dieu, Titan ce n'est pas pour eux que je le suis : c'est pour moi, je te le dis. »

IV. Ce soir, un grand soir, dans le ciel ceint de nuages, Jupiter héla Prométhée sur le Caucase, d'une voix si stridente et d'un tel accent de grandeur sévère, que le Titan s'emut et voulut voir.

Il vint ; et sur les ruines de l'Olympe il trouva le Dieu, qui avait crié.

V. Le Tout Puissant était debout, près d'Athéna couchée, belle comme Celle qui ne l'est plus qu'une fois. .

Et tout l'espace, au dessus de sa tête, était posé comme le signe de la souveraineté, une couronne d'azur sombre.

JUPITER.

VI. Te voici, Titan? — Enfin tu m'as entendu.

Comme le mien sous la glace, ton cœur puissant va connaître la joie.

Le temps de l'accomplissement est là.

O, comme je l'ai retardé, Titan.

Ne secoue pas la tête. Longtemps, le Destin fait peur même aux dieux.

Tu n'étais qu'une de mes volontés, — et la plus belle :

Ma lutte contre moi même.

Mais elle même est vaine : car je dois toujours vaincre, pour être toujours désespéré.

Toi seul, grand entre tous, pourras comprendre.

Pour nous, il n'est plus de bonheur, Promethee.

Nous nous sommes, trop haut, mis au delà.

VII. La félicité, comme l'infortune, n'est bonne que pour les hommes, — la misérable race qui connait le remords et la peur.

O porteur de feu, c'en est fait même de la vengeance : nous sommes impassibles.

Te souvient il seulement de ton supplice? et du vautour donnant du bec dans la viande molle de ton flanc?

Et me rappelé je tes cris?

Où tout est nécessité, il n'est plus de remords, il n'est plus de regrets, et, il n'est plus d'envie. Le désir est le gibier de la race éphémère.

C'en est fait, te dis je.

Je disperse les dieux, ces indignes. Oui. Tu les as eus justement en mépris.

TITAN.

VIII. Tristesse, ô âme de toutes choses,

Tristesse, souverain crépuscule,
Heure royale de l'âme,
Tu m'as fait trop envie, dès l'aube.
Et voilà que je me suis assis sur tes sommets,
Mélancolie,
Là où tout est dépris, là où le silence, ange voilé sur le seuil de l'Eden, ouvre les portes du temple.

IX. Tristesse, ô miroir de la grandeur.
Pensée, ô miroir de tristesse,
Pourquoi t'ai je connue ?

Pourquoi t'ai je formée ? Pourquoi t'ai je coulée, forme première de l'éternelle glace ?
Etincelante, à tes faces de lumière, pourquoi allumais tu l'innombrable diamant de la nature ?
Puis donc qu'aujourd'hui je te brise,
Et puis que tout soleil achoppe à la nuit ?

JUPITER.

X. C'en est fait, te dis je.
J'ai dispersé les dieux, ces indignes. Tu les avais justement en mépris. Mais Celle ci,
Avec elle nous demeurons dans l'ombre la plus haute.
Celle ci, Athèna, ma Pensée, — ha,
Vois comme, à force d'être belle, elle est terrible.

Athèna, ma divine fille,
Je ne pouvais m'en séparer..

Libre d'elle, ô mon Titan, je vais l'être, —
Et toi aussi, tu seras délivré.

Dors, Athèna, ma Pensee, — et tous les dieux en toi.
Je vous voue au sommeil, et moi même au desert.

Dors, Athèna, — me délivrant, seule divine
Il est temps aussi que je te délivre.

Le monde est né de ton premier sommeil :
Que ton dernier sommeil soit le lit du repos,
Pour les maitres du monde.

O Vierge, tu as conçu de moi!
De ton ventre sacré, maintenant que tu dors,
Je tire le dernier né des dieux, mon rejeton suprême,
Une fille comme toi,
Mais dont la nuit première ne finira jamais.

O Vierge, c'est ton Père, lui qui t'a fécondée, qui t'accouche.
Voici la Mort,
Qui naît de nous, faite de ta substance, faite de ma volonté.
Intelligence, tu es donc accomplie?
Toi qui tues, et toi qui dois toujours tuer..

Une terreur profonde est au fond de toute Pensée.
Il fallait bien qu'elle parût enfin à nos yeux : c'en est fait :
Jamais ils ne fuiront le spectacle qu'ils portent,

Cette Auguste, cette chère Epouvante.
O vue du désert glacé,
Qu'à ta terreur, Pensée, l'amère profondeur de la paix réponde.

Athèna, tu étais le vœu de ma puissante solitude :
Mais la fille éternelle, qui te coûte, ce soir, la vie, etait ton éternel souhait, —
Intelligence, la Mort était ton vœu.

TITAN

XI. O Roi, mon cœur tremble d'une joie sombre..
Ne me trompes tu point? Et Athena ne dort elle pas? —

JUPITER.

Doutes tu? Non, Titan.
Vois la Mort qui surgit, tout armée de son sein,

Comme elle même, jadis, cette Divine, est sortie de ma tête, droite et casquée.

Athèna n'est plus. Elle paraît dormir :

Mais..

TITAN.

Gloire à toi, vrai Dieu!

JUPITER.

Mais elle est morte.

TITAN.

Ha, je suis ici pour mourir avec elle.

JUPITER.

Indomptable puissance, vrai fils de l'Océan, j'y comptais.

TITAN.

Je suis Celui qui ne veut plus être.

JUPITER.

Titan, pourquoi t'ai je vaincu?

Toi seul me pouvais être frère.

Je hais la victoire, depuis que je l'ai eue.

C'est pour n'avoir pas été vainqueur, d'abord, que tu fus le plus grand.

TITAN.

A toi de l'être. La victoire a tué le désir et la force de vaincre.

Mais la défaite a desséché la joie.

Le dégoût sans sommeil, le fruit de la science,

Tu l'as ravi à la forêt par l'incendie; et moi, je l'ai cueilli au sommet des jours, malheureux que je suis.

JUPITER.

Tous deux, maintenant, notre bouche le crache.

TITAN.

Il est plus amer que la mort, à tous les deux.
La pulpe est dévorée ; le noyau de la douce vie
Ne laisse aux dens qu'un monceau de cendres.

JUPITER.

Comme le mortel éphémère, que ne puis je dire, en embrassant le sol :

« Terre, terre, ô large mère, endors le grand patient,
L'homme. »

TITAN.

L'acte, en moi, était un fauve à jeûn, qui lâché sur la proie
Dévore.
Tu fis bien de me clouer sur le roc, Tyran. J'étais ainsi, du moins.

JUPITER.

Tu ne l'es plus.

TITAN.

C'en est fait ! Moi et toi, nous savons. C'en est fait.

JUPITER.

Oui, moi et toi.
Dis, que sommes nous ? Deux infinis qui se dépouillent ;
Deux absolus qui se résorbent,
Deux ombres d'univers qui se contemplent enfin dans le miroir de la mère commune.
Va, Titan : couchons nous.

Tous les deux se couchèrent,
Et, comme alors ce fut la Nuit,
Dans les hauteurs

Ils chantèrent les Laudes de leur Néant,
Le Pean nocturne.

TOUS LES DEUX.

Mais, du moins, le Sommeil !
Dors entre nous, Athéna,
Sublimité pensive.

Glacée,
Reste entre nous, ô Grande
Incorruptible.

Et que nos yeux, à jamais, contemplent
Celle pour qui nous sommes morts
Plutôt, beauté sacrée, plutôt
Qu'avoir été sans la créer.

FIN.

TABLE

Ces Visions ont peuplé les rêves de la solitude et de l'ennui passionnés, au cours de deux étés mortels, passés dans l'enfer de la ville et le désert des hommes.

Août 1898 — 30 août 1899.

Ἃ ΔΕῚ γενέσθαι, ταῦτα καὶ γενήσεται.



TABLE

LIVRE I

OMBRES SOUS L'ARC DE TRIOMPHE.

LIVRE II

JUPITER.

LIVRE III

TITAN.

A PARIS

DE L'IMPRIMERIE DE JOUAUST

CERF, SUCCESSEUR

Rue Sainte-Anne, 12

—

MCMI





